This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE
ET
FAIRE

31506.

Gn
310
W155

ESSAI
SUR L'HISTOIRE
DE
L'ESPÈCE HUMAINE.

— Quid sit prius actum respicere ætas
Nostra nequit, nisi quâ ratio vestigia monstrat.
LUCRET. lib. 5.

PAR C. A. WALCKENAER.

A PARIS,
CHEZ DU PONT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue de la Loi, N°. 1231.

1798.
(An VI de la République Française.)

PRÉFACE.

LORSQUE je conçus pour la première fois le plan de cet Ouvrage, mon dessein étoit de voir si, armé du flambeau de l'observation, il ne me seroit pas possible de trouver un fil qui pût nous empêcher de nous égarer dans le labyrinthe de l'histoire, nous guider également dans les routes ténébreuses de l'obscure antiquité, et dans les sentiers tortueux que les passions, les erreurs, et l'ignorance des historiens contemporains ont multipliés à l'infini; de suppléer par l'analogie à ces temps reculés de l'histoire de l'espèce humaine, dont il ne reste plus aucune trace; et enfin par une analyse exacte des principales causes qui influent sur la prospérité et la décadence des nations, sur les mœurs, le caractère, et les actions des indi-

423928

vidus qui les composent, de tâcher de ramener la politique dans la classe des sciences exactes, en bâsant ses principes sur les faits et l'expérience : fondemens bien plus solides que les systêmes creux d'une vaine métaphysique, et les hypothèses erronnées d'une trompeuse éloquence.

Nonobstant cette présomptueuse confiance, qu'accompagne presque toujours l'enthousiasme de la première conception d'un grand et utile projet, je ne me suis jamais déguisé un seul instant les difficultés attachées à celui que j'avois formé, et celles qu'y apportoit encore ma propre incapacité. Mais j'avois mis toute ma confiance dans le temps, le travail et la persévérance, trois choses qui quelquefois peuvent suppléer au génie, et auxquelles, dans les sciences, le génie seul ne peut jamais suppléer.

J'étois loin de prévoir que de dures et impérieuses circonstances m'opposeroient encore des obstacles plus insurmontables; et en m'imposant une tâche si fort au-dessus de mes forces, j'ignorois qu'il ne me seroit pas même permis d'y employer tous mes efforts.

Forcé par la nécessité, j'ai dû borner mon ambition à l'exposition des principes qui devoient me guider dans cette longue carrière, que j'avois projetté de parcourir ; et il m'a fallu renoncer aux conséquences et aux observations qui m'auroient conduit trop loin, ou qui eûssent eu besoin d'être approfondies par des recherches ultérieures : j'ai pensé que ce qui restoit de mon premier plan ainsi restreint, suffisoit encore pour justifier le titre que j'avois adopté.

Si donc je publie cet Ouvrage dans cet instant et sous cette forme, c'est

que j'ai presqu'entièrement perdu l'espoir de le voir désormais s'améliorer entre les mains de son auteur, et que même, dans son état d'imperfection actuel, je ne le crois pas tout-à-fait indigne de mériter par la suite, dans des temps plus favorables aux sciences et aux lettres, l'attention du public éclairé. Si c'est là une illusion de mon amour-propre, elle doit trouver son excuse dans la cause qui l'a fait naître. Ce n'est ni le stérile plaisir de la curiosité satisfaite, ni le motif d'une vaine gloire ou d'un sordide intérêt, qui m'a guidé dans mes travaux; mais ce charme involontaire que l'on éprouve à perfectionner son intelligence, mais la noble ambition d'être utile. Le culte que j'ai rendu à la science a toujours été pur comme la vérité qui est son objet; et pour me servir des expressions d'un des grands hommes qui

ont le plus contribué à ses progrès, je l'ai toujours considérée, non comme une courtisane consacrée au plaisir et à la vanité, non comme une esclave utile à notre avarice, mais comme une épouse chérie faite pour consoler, enfanter, et reproduire (1).

---

(1) Finis scientiæ non sit tanquam scortum ad voluptatem, aut tanquam ancilla ad quæstum; sed tanquam sponsa ad generationem, fructum atque solatium honestum.

Bacon de augmentis scientiarum, t. 4, *p.* 36, in-4°. *London* 1778.

That knowledge may not be as a courtesan, for pleasure and vanity only, or as a bond-woman to acquire and gain to her master's use; but as a spouse, for generation, fruit and comfort.

Ibid. t. 1, *p.* 21.

ESSAI
SUR L'HISTOIRE
DE
L'ESPÈCE HUMAINE.

LIVRE PREMIER.
De l'Espèce humaine en général.

CHAPITRE PREMIER.
De l'Homme comparé aux Animaux.

PARMI cette multitude d'êtres vivans que la nature a répandus d'une main libérale sur la surface de la terre, c'est à l'homme qu'elle accorda la prééminence; elle l'a doué d'une raison susceptible de perfection, et n'a donné aux autres qu'un instinct qui reste toujours le même; elle lui a formé des sens et des organes plus parfaits, et dont quelques-uns ont été refusés à plusieurs. Sa vie

est généralement plus longue, mais surtout moins précaire ; la plupart des animaux demandent une nourriture particulière, presque tous meurent lorsqu'on les transplante loin des contrées qui les ont vu naître ; aucun d'eux ne peut vivre à des températures qui diffèrent beaucoup de celle de leur pays natal : l'homme, au contraire, dévore également les poissons, les quadrupèdes, les oiseaux, les insectes, et les végétaux de toute espèce (1) ; il vit sous les climats les plus brûlans (2) comme dans les

(1) Voyez Zimmermann, Zoolog. géograph. 1er. art. l'Homme, p. 79 et suiv. Hist. gén. des Voyages, *passim*. L'Esprit des Usages, des Coutumes des différens peuples, par M. Démeunier, in-8°., p. 1, chap. 1.

(2) M. Gmelin soutint à Jeniseik, sous le 58e. degré de latitude septentrionale et sous le 110e. degré de longitude du méridien de l'île de Fer, un froid qui, en janvier, devint si fort, que le mercure tomba jusqu'à 126 degrés sous zéro selon l'échelle de Farenheit. Les piés, les moineaux mouroient en l'air et tomboient ; suivant M. Gmelin, tout ce qui pouvoit geler à l'air étoit aussit-tôt converti en glace. (V. la préface de la *Flora sibérica de Gmelin*).

Pallas, en Sibérie, et les Anglais à la baie d'Hudson, éprouvèrent un froid à peu-près semblable. (*Zimmermann*, p. 55 et 56.)

contrées les plus glacées, dans l'atmos-

Non-seulement le danois vit à Neogsack, en Groenland, jusque sous le 72e. degré de latitude, et s'y porte bien; Mais les Hollandais, qui en 1597, sous la conduite de Hermserk, se virent obligés de passer l'hiver à Nova Zembla sous le 76e. degré de latitude septentrionale y endurèrent un froid excessif.

Les Groenlandais, les Samoyedes, les Eskimaux, destinés à habiter sous le pôle ont à la vérité l'haleine fort chaude, ainsi que le sang et les humeurs ; mais il ne faut pas prendre cela pour la mesure du degré de force de résistance contre le froid des diverses espèces d'animaux; dans ce cas là le froid qu'éprouva M. Gmelin n'auroit pas dû tuer les pies et les oiseaux dans l'air, puisque suivant les observations de Braun, les oiseaux ont un plus grand degré de chaleur que l'homme. La chaleur de celui-ci marquoit selon lui 98 degrés sur un thermomètre de Farenheit, tandis que celle des oiseaux alloit à 108 degrés et même jusqu'à 111 ; tout dépend donc du total de la conformation du corps, et cette conformation est si parfaite dans l'homme, qu'à peine une couple de quadrupèdes l'égalent-ils en ce point.

(V. *M. Zimmermann, Zoologie géographique, premier article* l'homme ; *de l'imprimerie française de Cassel*, in-8o. 1784, pag. 61.)

(V. encore à ce sujet *Système anatomique des Animaux*, par Vicq-d'Azir, t. 2, p. 158 du discours préliminaire de l'*Encyclopédie méthodique*).

Adanson trouva qu'au Sénégal (*Adanson, Voy. au Sénégal*, p. 131 et 21) vers le 17e. degré de latitude

phère la plus dense comme dans la plus

le thermomètre de Farenheit marquait à l'ombre 108° ½ et Buffon rapporte une observation suivant laquelle le thermomètre est monté dans la même contrée à 117 degrés et demi.

On peut assurer que les contrées des Anciques, ou même de l'intérieur de la Guinée sont plus échauffées encore. Le Sicilien supporte, pendant que le Siroceo souffle, une chaleur de 112 degrés, et le Nègre, de 120, peut-être même davantage.

Dans une mine de Rammelsberg, près Goslar, les mineurs travaillent à cent degrés. (V. *Zimmermann*, p. 64 et suiv.)

MM. Banks, Solander et Blagden firent chauffer une chambre jusqu'à 111 degrés, thermomètre de Farenheit, ce qui est à un degré près la chaleur de l'eau bouillante, et restèrent dix minutes dans cette atmosphère brûlante; il est vrai que leurs visages et leurs pieds en souffrirent excessivement. (V. *Philosophical Transactions*, *vol.* 75, *for the year* 1775, *part. T art*, 12).

Enfin M. Duhamel et M. Dutillet nous rapportent un fait plus extraordinaire. Envoyés à Rochefoucaut, dans l'Angoumois, pour rechercher une maladie des grains, ces académiciens virent plusieurs jeunes filles soutenir très-commodément pendant dix minutes la chaleur d'un four où on faisoit cuire de la viande. Ils en examinèrent la chaleur avec soin. Pour cet effet ils employèrent un thermomètre à mercure de Réaumur, qui donne 85 degrés pour la chaleur de l'eau bouillante : d'après ce thermomètre, la chaleur à laquelle ces filles osoient s'exposer étoit complet-

raréfiée (3), dans l'air le plus pur et au

tement de 112 degrés. Cela donne pour un thermomètre de Farenheit 275 degrés $\frac{1}{17}$, et surpassoit par conséquent la chaleur de Blagden de 15 degrés. Cependant ces filles, au moyen de l'habitude, soutenoient cette atmosphère dangereuse pour tout autre, tranquillement et sans en éprouver aucune mauvaise suite; et elles assuroient qu'elles étoient souvent obligées de s'exposer à une chaleur semblable. (V. *Supplément au Traité de la conservation des grains*, par Duhamel; et *Traité du degré de chaleur extraordinaire auquel les hommes et les animaux résistent*, par Dutillet.)

(3) D'après le calcul de M. Zimmermann, lorsque le baromètre se trouve sur le bord de la mer à 30 pouc. mesure rhinlandique, la colonne d'air ayant un pied quarré pour base, pèse 2148 livres; en évaluant la surface du corps humain à 15 pieds quarrés, le poids de la colonne d'air qui la presse sera de 32220 livres; telle est la pression que l'habitant des villes ou celui des plaines les plus basses supporte. Elevons-nous à présent à une hauteur de 12000 pieds (car la ville de Quito et une partie de la province arrivent presqu'à cette hauteur, des milliers d'hommes y vivent; et Bouguer nomme le climat à cause de ses propriétés éminentes, un paradis) là le baromètre n'est qu'à 20 pouces $\frac{1}{4}$, donc l'air ne presse sur 15 pieds quarrés qu'avec 21750 livres; mais MM. de la Condamine et Bouguer ont vécu avec quelques-uns de leurs compagnons sur les Cordillières, à une hauteur où le baromètre ne marquoit que 15 pouc. 9 lig. Cette hauteur ne donne pour la pression de la surface de

milieu d'exhalaisons empoisonnées (4); il descend dans les entrailles de la terre, s'élève jusqu'au sommet des plus hautes montagnes sans altérer sa santé ou abréger le cours de son existence. Tout annonce sa supériorité, et proclame en lui le maître et le dominateur de la planète qu'il habite.

---

l'homme que 1692 livres. Cette différence n'est pourtant que peu de chose en comparaison de ce qu'elle devient, si on fait entrer en ligne de compte la pression que supporte le plongeur. Un plongeur que l'on fait descendre à 400 pieds dans la mer supporte, suivant Halley, un poids décuple de celui de l'habitant du rivage, de manière que la différence ci-dessus mentionnée se monte ici à plus de trois cents milliers. (V. *Zimmermann, Zoologie géograph.* p. 75).

(4) Le chimiste vit dans des exhalaisons sulfureuses et arsénicales; quelle masse d'humidité l'habitant du Bengale n'absorbe-t-il pas! Il y a des milliers d'hommes au Potose qui passent leur vie dans les mines des Espagnols sans revoir jamais la lumière, et cependant ils vivent bien des années assez gaiement au fond de ces cachots remplis d'exhalaisons empoisonnées. (*Zimmermann, Zoologie géogr. de l'homme*, p. 77).

CHAPITRE II.

De l'influence du Climat ; de la Nourriture, et d'autres Causes accidentelles sur le physique de l'Homme.

Si la conformation du corps de l'homme est si parfaite qu'il puisse supporter sans périr des degrés très-opposés de chaud et de froid, il se trouve néanmoins différemment modifié par un long séjour dans une contrée brûlante ou sous un climat glacé ; sa peau s'altère suivant le plus ou moins d'ardeur du soleil sur le sol où il réside habituellement. En général, plus l'on s'approche de la ligne, plus la peau humaine devient noire, et plus elle est blanche lorsqu'on s'en éloigne (1). Les peuples qui ha-

(1) Il me paraît démontré avec la dernière évidence que la couleur de la peau ne dépend absolument que du plus ou moins d'ardeur du soleil ; c'est en vain que milord Kaims et Voltaire ont voulu nier cette vérité.

(Voyez sur ce sujet *Buffon, histoire naturelle de*

bitent les forêts ombragées seront donc à cet égard différens de ceux qui sont dans un pays découvert, presque continuellement exposés au feu d'un soleil ardent, quoique d'ailleurs au même degré de latitude : et voilà pourquoi dans aucun lieu de l'Amérique l'on n'a trouvé, je ne dis pas des Nègres, mais des hommes aussi foncés en couleur que certains peuples de l'Asie méridionale.

S'il est vrai que l'homme subsiste à des températures très-opposées, et dans des atmosphères différant beaucoup de densité et de pureté, il n'est pas moins constant que dans un air trop chaud, trop froid, trop dense ou trop raréfié, trop corrompu ou trop pur, il périroit également ; nous pouvons donc présumer que son corps doit atteindre la plus grande extension et ses organes leur plus parfait développement, dans ces contrées heureuses où il se trouve placé à un égal milieu de tous ces extrêmes (2).

---

l'homme ; Pauw, *dans son chapitre sur la couleur des Américains ; et* Zimmermann, *Zoologie géograph.* p. 134.)

(2) V. *Zimmermann, Zoologie géogr.* p. 128.

Des coutumes bisarres, un genre quelconque d'occupation habituelle (3), une espèce de boisson et de nourriture particulière produisent aussi des modifications dans la conformation du corps de l'homme ; ainsi les habitans des Alpes se font remarquer par leurs goîtres depuis plusieurs siècles (4) ; les femmes des Hottentots par leurs tabliers de peau (5) ; et d'autres peuples sauvages par la forme de leurs têtes, qu'une mère stupide et barbare a soin de façonner après la naissance.

Si donc il se trouve des hommes noirs, blancs, cuivrés, jaunes, s'il s'en rencontre

---

(3) A skillfull anatomist (dit le doct. Monro) could distinguish nations, from observing the shape ofthe skull, when there is less communications among the different kingdoms, and as they werè more attached to particular customs.

(4) Juvénal en fait mention dans sa 13e. satire :

Quis tumidum guttur miratur in Alpibus ? aut quis
In Meroê crasso.....

V. à ce sujet un *Mémoire* lu par M. Robert de Vaugondy, à l'académie des sciences en 1780.

(5) V. *Voyage de M.* Levaillant, *au Cap de Bonne-Espérance*,

qui diffèrent beaucoup par la forme et la conformation de quelques parties du corps (6), il ne faut pas en conclure qu'il y en a de différentes espèces. Sauf les modifications produites par des causes accidentelles et étrangères à leur nature, les hommes se ressemblent tous par leur forme extérieure et par leur organisation intérieure.

---

(6) V. *l'Esprit des usages et des coutumes des différens peuples, par M.* Demeûnier; in-8°. 1776; liv. 9. t. 2. pag. 176.

CHAPITRE III.

De l'Influence du Climat sur le moral de l'Homme (1)

LES hommes ne se ressemblent pas moins par leurs affections morales que par leur conformation physique, par-tout dans l'espèce humaine, même horreur pour la dou-

(1) V. *Lord Kaim's scketches on the history of man*, vol. 1 p. 23, 24, 25. — Cette influence du climat sur le moral de l'homme fut d'abord observée par Hippocrate *de Aer. Loc.* et *Aqu. ch.* 55; et ensuite par Platon, *de Leg. lib.* 5. *t.* 2. *p.* 247. Son disciple et son rival, Aristote n'a pas oublié d'en faire mention, *Probl.* 14, *t.* 2. *p.* 270. — Dans les *livres* 14, 15, 16 *et* 17 *de l'Esprit des Loix*, Montesquieu a beaucoup trop attribué à l'effet de cette cause ; et ce grand homme a fait sur ce sujet beaucoup d'observations plus ingénieuses que vraies.

V. encore sur cette importante matière, des vers pleins d'expression et d'harmonie, par l'Auteur de l'Elégie dans un cimetière. (V. *Gray's works and memoirs published and collected by Masson*, vol. 3. pag. 99 et suiv.)

leur; même appétit pour le plaisir ; même reconnoissance pour les bienfaits ; même ardeur à se venger d'une injure ; même aptitude à partager la joie ou le chagrin de son semblable; par-tout l'homme est susceptible de ressentir successivement les impressions de la tendresse ou de la haine, de la colère ou de la pitié.

Sans doute si le climat, le sol, et le genre de nourriture produisent des différences remarquables , dans la couleur et la conformation de l'homme, ces causes doivent influer aussi sur son caractère moral et ses facultés intellectuelles ; mais elles n'opèrent (ainsi que nous le verrons ci-après) qu'accidentellement et secondairement, et sont subordonnées à d'autres qui les modifient ou les détruisent. Pour s'en convaincre, il suffit de jetter un coup-d'œil sur la surface du globe, et se rappeler les révolutions dont l'histoire nous a conservé le souvenir ; la même zône renferme des peuples courageux et lâches, libres et esclaves, barbares et policés, de tout tems l'on a vu le despotisme ou la liberté s'établir tour-à-tour dans les

climats glacés du Nord et sur le sol brûlant du Midi ; la patrie des Scipions, des Marius est aujourd'hui celle de l'italien souple et dissimulé ; la Grèce, autrefois le brillant séjour de la liberté et du génie, languit aujourd'hui sans gloire sous le despotisme asiatique ; des contrées où il n'existoit il y a quelques siècles que quelques hordes stupides et barbares, ont porté les arts et les sciences à un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Enfin, si les peuples du Nord ont le plus souvent subjugué ceux du Midi, les Romains et d'autres Peuples méridionaux ont étendu leur domination du Midi au Nord.

CHAPITRE IV.

Des Différences qui se trouvent dans le caractère et les facultés intellectuelles des Hommes.

Si donc l'homme diffère tellement de l'homme, ce n'est ni le climat, ni le sol qu'il habite qui en est la principale cause, mais le plus ou moins de progrès que les sociétés dont il fait partie ont fait vers les arts, l'industrie, et les connoissances nécessaires à leur subsistance, leurs commodités, leurs jouissances, et la perfectibilité de l'intelligence humaine. A cette cause toutes les autres sont subordonnées; à cette cause il faut rapporter les différences dans le caractère, les mœurs, le gouvernement des peuples et les révolutions qu'ils éprouvent.

Ce n'est qu'en examinant la marche et les progrès des sociétés humaines, en considérant les hommes dans les différens degrés de civilisation, que l'on peut expli-

quer comment, par une suite de leurs conformations, les efforts de chacun tendent à produire de continuelles altérations dans l'existence de tous; le jeu de leurs passions et le développement de leurs facultés intellectuelles; les effets du climat, des productions dont ils se nourrissent, de la nature du sol, de la situation et de l'aspect du pays qu'ils habitent : qu'il est possible enfin de recueillir d'après les faits que nous fournissent les récits des historiens et les observations des voyageurs, les résultats de toutes ces causes réunies sur l'homme individuellement; sur l'homme considéré dans les rapports avec la société dont il fait partie ; et enfin sur les diverses sociétés humaines entr'elles.

CHAPITRE V.

Des Sociétés humaines comparées à celles formées par de certains animaux.

Les diverses espèces d'animaux épars sur la surface du globe peuvent se diviser en deux classes : en *solitaires* et en *grégaires*.

1. Parmi les premiers, quelques-uns sont condamnés par la nature à vivre perpétuellement isolés des animaux leurs semblables ; d'autres se choisissent une compagne et ne restent associés avec elle que le temps nécessaire pour élever leur mutuelle progéniture ; il en est que le besoin de traverser les mers, de chercher d'autres climats, ou d'attaquer leur proie avec plus d'avantage, obligent à se réunir ; mais leur association fugitive et passagère cesse avec le besoin qui l'a produite.

2. La seconde classe comprend ceux qui sont destinés à vivre depuis l'instant de leur naissance jusqu'à leur mort avec des

êtres

êtres de leur espèce, et qui forment une société soumise à une organisation et à des loix.

L'homme appartient à cette dernière classe; le peu de moyens dont il est pourvu pour fournir seul à ses besoins, la douce sympathie dont il est doué (1), les soins qu'exige sa longue et pénible enfance; tout nous dit qu'il n'a été créé que pour exister réuni en société avec ses semblables; le sentiment, l'expérience et l'observation nous confirment également cette vérité (2). Suivons donc

(1) Par sympathie j'entends cette faculté passive de l'homme, qui lui fait partager malgré lui la douleur ou le plaisir d'autrui; sentiment distinct et indépendant de l'amour de soi, source et cause primitive de nos jugemens et de nos affections morales. — V. sur ce sujet (*Theory of moral sentiments by Adam Smith*) ouvrage excellent qui joint la clarté à la profondeur des pensées; douce et consolante apologie du cœur humain, et la meilleure réfutation que je connaisse de la doctrine désespérante des Helvétius, des la Rochefoucault et des Mandeville.

(2) Un homme éloquent s'est plu à en combattre l'évidence. — Sans expliquer pourquoi, dans tous les pays du monde, on a trouvé les hommes réunis en société et jamais épars; il se contente d'affirmer que dans l'origine

l'ordre éternel établi par la nature ; exami-

---

ils n'avaient nulle correspondance entr'eux, ni aucun besoin d'en avoir. Ainsi, ni ce sentiment de plaisir que l'homme éprouve à s'approcher d'un être semblable à lui, et qui lui est commun avec tous les animaux *grégaires*, ni cette sympathie qui lui fait prendre part à la douleur et au plaisir de ses semblables, ni l'amour conjugal, ni la reconnaissance, ni la tendresse filiale, ni l'amitié fraternelle de deux jumeaux élevés ensemble, ne lui paroissent point des motifs suffisans d'union : pour pouvoir rendre l'homme étranger à l'homme, il le défigure, il le dépouille des sentimens et des sensations qui constituent son essence. Comme il a bien senti que supposer l'union de la famille, c'est admettre l'état de société, puisqu'alors l'homme en est tout à-la-fois la cause et l'effet, c'est à la désunir qu'il emploie toute sa dialectique ainsi ne pouvant nier l'avantage qui résulte pour l'espèce humaine de l'union permanente de l'homme et de la femme, il dit qu'il ne s'ensuit pas de là qu'elle ait été établie par la nature. « L'amour (dit-il dans un autre endroit) » ne produisoit qu'un acte purement ani-» mal ; le besoin satisfait, les deux sexes ne se recon-» noissoient plus, et l'enfant même n'étoit plus rien à » la mère sitôt qu'il pouvait se passer d'elle.... La mère » allaitoit d'abord ses enfans pour son propre besoin, » puis l'habitude les lui ayant rendu chers, elle les nour-» rissoit pour le leur : sitôt qu'ils avoient la force de cher-» cher leur pâture, ils ne tardoient pas à quitter la mère » elle-même, *et comme il n'y avoit pas d'autre moyen* » *de se retrouver que de ne se pas perdre de vue*, ils

et de constantes ; il en est de locales et d'accidentelles. Je déterminerai les unes et tâcherai d'indiquer une partie des autres.

CHAPITRE VI.

Des différentes modifications qu'eprouvent les Sociétés humaines.

Les différens dégrés par lesquels un peuple arrive de l'état de simplicité, où les hommes, sans besoin, et presque sans passions, ne subsistaient que des fruits spontanés de la terre, jusqu'à celui où les progrès du luxe et des arts ont accumulé en lui tous les besoins, développé tous les desirs, et fait naître toutes les passions, sont infinis, et il est impossible d'en saisir toutes les nuances.

Mais il est des manières d'être tellement prononcées, qu'elles amènent avec elles des changemens soudains et remarquables dans les sociétés humaines ; qu'elles produisent des révolutions dans leurs gouvernemens, et donnent aux individus qui les composent de nouvelles idées, de nouvelles

mœurs, de nouvelles habitudes, de nouvelles manières, et un nouveau caractère.

Comme le desir naturel à l'homme d'assouvir ses besoins et de satisfaire ses passions est le mobile de toutes ses actions, c'est aussi aux différens modes qu'il emploie pour parvenir à ce but que doivent se rapporter les diverses modifications que peuvent éprouver les sociétés humaines.

En nous conformant à ce principe, nous trouverons que l'histoire des nations se divise en six périodes principales.

I. La première comprend ces tems où les sociétés humaines trouvent dans les productions spontanées de la terre une nourriture suffisante, pourvoient sans aucun travail à leur subsistance, ou n'ont recours qu'occasionnellement à la pêche ou à la chasse.

II. La seconde renferme ces tems où les peuples ne trouvant plus sur le sol où ils résident de quoi pourvoir à leurs besoins, soit parce qu'ils en ont épuisé les productions, ou parce qu'ils se sont trop multipliés, recherchent avec acharnement, pour

appaiser leur faim, les animaux qui les entourent, font de la chasse et de la pêche leur principale occupation; mais dont quelques-uns joignent à ces moyens de subsister celui de cultiver d'une manière grossière, et en petite quantité, quelques productions indigènes de la terre qu'ils habitent.

III. Dans la troisième période, se trouve comprise l'histoire de ces peuples qui connoissent l'art de dompter les animaux, de les multiplier, et d'en former de nombreux troupeaux; qui se procurent par ce moyen une nourriture abondante, et qui cesse d'être précaire.

IV. Dans la quatrième période, les hommes font servir les animaux qu'ils ont domptés à la culture de la terre; ou du moins s'ils la cultivent avec leurs bras, c'est par ce travail qu'il se procurent principalement leur subsistance. L'agriculture fait aussi naître le commerce et les arts utiles; mais ils ne sont pas assez perfectionnés pour produire une division dans le travail, et une séparation dans les professions.

V. Dans la cinquième période des sociétés humaines, la division du travail s'introduit et donne naissance à la séparation des professions, les arts et les sciences se perfectionnent, le commerce s'étend, les manufactures s'établissent, le luxe paraît; et bientôt une nation, parvenue à un haut degré de prospérité, trouve dans les causes mêmes qui l'y ont portée celle de sa décadence, de son dépérissement et de sa chûte.

VI. Dans la sixième et dernière période de l'histoire des nations est renfermée celle de leur déclin, des causes qui le déterminent, le retardent ou l'accélèrent.

Tous les peuples dont l'Histoire nous a conservé le souvenir ont parcouru une ou plusieurs de ces six périodes; tous les peuples qui sont maintenant répandus sur la surface du globe existent sous une de ces six modifications différentes; si donc, on pouvoit saisir tous les traits et toutes les nuances qui les caractérisent, l'on auroit un tableau complet de l'histoire de l'espèce humaine.

LIVRE DEUXIÈME.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Des Peuples qui se nourrissent principalement des productions spontanées de la terre.

CHAPITRE PREMIER.

Des Peuples de la première période : des causes de l'inégalité des conditions et de l'autorité parmi les hommes : de leur origine dans cette période.

SANS doute celui qui créa l'homme, fit en même-tems sortir du sein de la terre où il le plaça, toutes les productions nécessaires à sa subsistance, afin qu'il ne dût point la conservation de sa vie à la mort des animaux qu'il n'avoit point encore appris à combattre, et qu'il s'accoutumât par degrés au besoin et au malheur. Ce premier âge des sociétés humaines, que l'imagination des Poëtes a su parer des plus brillantes

couleurs (1), n'existe pas seulement dans leurs fictions mensongères; d'antiques traditions en ont conservé le souvenir chez les peuples les plus anciens; et ce fut dans cet état que les féroces Espagnols, lorsqu'ils abordèrent en Amérique, trouvèrent les Moxes, les Topayers du Brésil et les Guaxeros de Terre-ferme : ainsi vivoient les habitans de la Californie, des isles Mariannes, des Philippines, lorsque les missionnaires y pénétrèrent : et c'est encore ainsi que sous un ciel serein, à l'ombre aromatique des orangers et des citroniers, sur un sol où mûrit deux fois l'an, le bananier, le cocotier et le nourrissant *Rima* (2), quelques heureux insulaires de la mer du Sud passent dans une heureuse ignorance leur indolente vie (3).

---

(1) V. les belles descriptions du premier âge des sociétés humaines, dans Virgile, *Georgic.*, l. 1 : v. 135. Lucret. lib. 5, v. 145 et suiv. Ovide, *Métamorph.* liv. 2, v. 93 et suiv.

(2) Le Rima ou l'arbre à pain.

(3) Sur les peuples de la première période, V. *Hérodote*, liv. 3, ch. 100, t. 3, p. 85 de la traduct. de

Dans cet état, les hommes vivent dans la plus grande indépendance et la plus parfaite égalité possible; il n'y a d'autre organisation sociale que celle produite par la famille (4), d'autre subordination que celle de l'enfant envers l'auteur de ses jours; et aussitôt que sa main peut cueillir les fruits que lui offre la nature libérale, cette subordination cesse avec le besoin qui l'a produit.

Les causes directes et primitives de l'autorité parmi les hommes, et de l'inégalité des conditions, peuvent se diviser en deux classes; 1. les qualités personnelles et inhé-

---

Larcher, édit. in-8°. Ibid. liv. 4, ch. 177. *Diodore*, liv. 1 et 3. *Pausanias*, liv. 8, ch. 1. *Strabon*, liv. 1 et 16. Lettres édifiantes, 5e recueil, p. 273 et suiv. Ibid. 6e recueil, p. 16 de l'épitre dédicatoire. Ibid. p. 101. Ibid. 10e recueil, page 203 et suivantes. V. l'Histoire des isles Mariannes, par le père Gobien. Histoire générale des Voyages, t. 1, p. 275, et t. 2, p. 122 de l'édition in-12.

(4) Sur le gouvernement des premiers habitans de la Californie, V. Lettres édifiantes, 5e recueil, p. 273; sur celui des Morotocos, du Paraguay, ibid. 6e recueil, p. 201.

rentes à l'individu; 2. les qualités accidentelles et étrangères à l'individu.

1. Les qualités personnelles et inhérentes à l'individu se subdivisent en qualités physiques, telles que la force, l'agilité, l'adresse et la supériorité des organes des sens; et en qualités morales, telles que le courage, le génie, l'étendue des connoissances, l'expérience.

2. Les qualités accidentelles et étrangères à l'individu sont la propriété et la naissance.

Il est encore une source d'autorité parmi les hommes qui appartient à l'une et l'autre classe, qui tantôt est inhérente à l'individu, et en est tantôt indépendante, je veux parler de la religion; car un homme parvient quelquefois à en imposer à ses semblables par la supériorité de son génie, et quelquefois il devient, par une cause accidentelle, et souvent malgré lui, l'objet de leur culte et de leur vénération: c'est le bœuf Apis que les égyptiens adorent; c'est la Pythie dictant ses oracles; ce sont de jeunes filles consacrées, sans leur aveu, au culte de Vesta.

nons l'homme dans l'état et la situation où elle l'a placé ; et si nous traçons son histoire, gardons-nous bien, comme ont fait quelques auteurs, de l'isoler des passions et des affections qui composent son être, lorsqu'il est au milieu de ses semblables.

Il est une différence remarquable entre l'homme et les animaux que la nature a des-

---

» en étoient bientôt au point de ne pas même se recon» noître les uns les autres ». *(Discours sur l'inégalité des conditions)*. Je ne ferai pas cette injure au lecteur de combattre ces arguments, malgré le respect que j'ai pour la plume qui les a tracés ; mais je dirai, que bien loin que les sentimens dont j'ai parlé ne soient point naturels à l'homme, et soient le résultat de la société, c'est la société qui souvent les altère, les affoiblit, les corrompt et les détruit entièrement. Enfin lors même que l'on en nieroit l'existence, il reste toujours pour principe d'union entre les hommes le besoin et la nécessité, que Rousseau lui-même admet, et d'où il fait dériver l'état de société. Seulement j'observe que même d'après cette hypothèse, cet état est l'état naturel de l'homme : car le besoin de l'homme pour l'homme a toujours existé : comment l'espèce humaine auroit-elle pu se perpétuer autrement ? Comment l'homme foible, isolé, entouré d'animaux féroces, avec des forces inégales, auroit-il pu pourvoir à sa subsistance et à sa conservation, sans son association avec l'homme ?

tinés à vivre en société. Le castor laborieux ou l'industrieuse abeille, doués d'un instinct borné nous offrent depuis le commencement des siècles, et dans toutes les parties du globe, et les mêmes prodiges d'industrie, et la même organisation sociale. L'homme au contraire, qui a pour apanage une raison susceptible de perfection, poussé par l'espérance du bonheur, par le desir d'améliorer sa condition, montre partout, et dans tous les tems, un spectacle divers et varié. L'on voit les sociétés humaines, croître, se perfectionner et se détruire, changer successivement dans leurs nombreuses vicissitudes la forme de leur organisation, le caractère et les mœurs des individus qui les composent, et la surface de la terre même où elles se trouvent placées.

C'est en examinant leur état primitif, leur formation, leur accroissement et leur décadence, que nous parviendrons à connoître une partie des causes de ces altérations, qui ne paroissent être d'abord que le produit du hasard.

Parmi ces causes, il en est d'universelles

Dans ce premier âge des sociétés humaines, comme chaque individu pourvoit sans peine à ses besoins, la force, l'agilité, la supériorité des organes ne peuvent être une source d'autorité, ni d'inégalité ; car personne n'a besoin de recourir à la force ou l'adresse d'un autre pour se procurer ce qui lui est nécessaire : celui qui l'emporte sur son semblable par ces qualités n'a aucun intérêt de le soumettre à ses volontés, puisqu'il se suffit à lui-même ; et lors même qu'il le voudroit, celui-ci reprendroit facilement par la fuite sa primitive indépendance.

Le courage, l'étendue des connoissances, ne peuvent avoir aucune influence chez un peuple qui abhorre les combats, qui n'a rien à desirer, rien à redouter, et dont l'indolence est le suprême bonheur.

La propriété ne peut pas être non plus une source d'autorité ; puisqu'elle est encore inconnue, que tout y est en commun, et que personne n'y possède rien.

Il ne reste donc que la religion, qui dans le premier âge, puisse devenir une source

d'autorité, et produise quelque inégalité parmi les hommes; et la religion qui agit sur l'homme sans aucune participation de sa volonté, sans aucun rapport à ses besoins, parvient effectivement, dans cette première période, à introduire quelquefois une différence entre l'homme et l'homme, et à donner de la prééminence à certaines familles. Ainsi dans les Philippines, dont les habitans étoient encore dans cette première période lorsque les européens y abordèrent, il y avoit une certaine classe d'hommes qui se peignoient le corps pour se distinguer du reste du peuple (5). Les insulaires des Mariannes étoient dans un tel état de simplicité, lorsque les espagnols en firent la découverte, qu'ils ignoroient même l'usage du feu; déjà cependant ils connoissoient la différence des rangs, et il existoit des familles qui regardoient comme un déshonneur de procréer avec des individus d'une caste étrangère à la leur.

(1) V. le 6e recueil des Lettres édifiantes, p. 16, épitre dédicatoire, et l'Histoire des isles Mariannes, par le père Gobien.

Mais chez des hommes qui n'ont jamais connu de besoins qu'ils ne puissent satisfaire aussitôt, les passions doivent être nulles et les sensations foibles et languissantes; cette cause d'inégalité ne doit opérer que foiblement, et ne doit point être assez forte pour gêner en rien leur indépendance naturelle. L'on raconte, il est vrai, que ces hommes qui, chez les insulaires des Mariannes, dédaignoient de s'unir avec le reste du peuple, étoient respectés par lui, et présidoient dans les assemblées, qu'on les écoutoit même avec plus d'attention; mais chacun, en se séparant, restoit libre, et faisoit ce que sa volonté lui dictoit (6).

Ainsi donc la religion, ce plus puissant de tous les ressorts de l'autorité parmi les hommes, se trouve foible et sans vigueur lorsqu'il n'est point fondé sur un besoin constant, mais seulement sur des craintes fugitives et passagères.

---

(6) Histoire des isles Mariannes, par le père Gobien.

vivifie toute la nature, sera l'objet de la constante adoration de presque tous les peuples de la terre (1). Dans de certaines contrées de l'Afrique, au contraire, où il brûle et dessèche le sol, où il paroît plutôt l'ennemi que l'ami de l'espèce humaine, il sera maudit par les habitans de ces contrées, et regardé comme le grand malfaiteur de l'univers. La lune, qui pour eux préside à la bienfaisante fraîcheur des nuits, et fait disparaître leur obscurité, sera saluée avec des acclamations et des transports de joie, et implorée comme une Divinité protectrice (2). Dans les bois de l'Amérique septentrionale, où la nuit amène par son retour le froid et

(1) Dans le nord de l'Asie, toutes les tribus Tartares adorent le soleil; les portes de leurs cabanes sont toujours tournées vers l'orient. V. Voyages de Pallas, t. 1, p. 134 et 167 de la trad. franç. édit. in-4°.

(2) Sur le culte des sauvages d'Afrique et d'Amérique, v. les Cérémonies religieuses. V. Diodore de Sicile sur celui des Éthiopiens, liv. 3, p. 248, t. 1 de la trad. de Terrasson; sur celui des Arabes, v. Gibbon's hist. of the decline of the Rom. emp. t. 9, p. 108, édit. de J. Tourneisen.

les ténèbres, l'astre qui y préside sera regardé par d'autres peuples comme une Divinité nuisible, et même menacé et apostrophé avec mépris.

L'homme ne peut se résoudre à résigner son existence avec la vie; il l'étend au-delà du trépas; il conçoit facilement un principe, une ame indépendante du corps, et qui doit survivre à sa destruction. Cette opinion se retrouve chez tous les peuples dans les premières périodes de la société, et a fait naître celle d'un séjour de punition pour les méchans et de récompense pour les bons. Mais leurs idées à ce sujet sont aussi circonscrites que le cercle de leurs connaissances : ainsi l'Hécla, vomissant des flammes, est pour les islandois le séjour des damnés (3) : pour quelques sauvages d'Amérique, le paradis est au-delà de quelques montagnes qu'ils n'ont pu franchir, ou dans quelque isle lointaine qu'ils apper-

(3) Les habitans des Canaries avoient la même opinion du volcan du Pic de Teneriffe. V. l'Histoire générale des Voyages, et Macartney's embassy to China by Eneas Anderson.

çoivent, et où ils ne peuvent aborder (4).

De cette opinion de l'existence d'une vie future, dérive naturellement ce respect et cette vénération pour les morts, qui caractérisent les peuples dans leur enfance (5). Non-seulement ils pleurent en eux la perte de leurs amis chéris, de leurs proches parens : non-seulement ils élèvent des tombeaux à leur dépouille mortelle, ils emploient tous les moyens qui sont en leur pouvoir pour les préserver de la corruption ; mais ils les implorent encore comme des Divinités tutélaires : ils retrouvent l'ame qui les animoit dans les nuages, dans les vents, dans

(4) On voit dans la harangue de Démosthène *de Funebr.* que l'opinion reçue de son tems parmi les Grecs étoit que les gens de bien descendoient en mourant aux enfers, et alloient trouver les Dieux mânes ; mais que, suivant l'ancienne doctrine, ils étoient transportés dans les isles des bienheureux. V. sur ce sujet Cérémon. religieuses. Lectures géographiques de Mentelle, in-8°. t. 4, p. 46.

(5) V. Histoire générale des Voyages, et le recueil des Lettres édifiantes, *passim* ; l'Esprit des usages et coutumes des différens peuples, liv. 18, t. 3, p. 268 et suiv.

Les femmes des isles Mariannes, lorqu'elles avoient

les animaux même ; dont les vols, les cris, les mugissemens sont certainement les présages d'événemens heureux ou sinistres. Ils croient qu'en considération de l'amitié, des liens du sang qui les unissoient, ils sont l'objet de leurs soins et de leurs protections immédiates : c'est ainsi que séparés d'eux par la mort, ils y sont encore unis par les regrets et l'espérance : ils tâchent, par des figures grossièrement sculptées, d'imiter leurs images, et ils se prosternent devant l'effigie de ces objets chéris. Tel est l'origine du culte des Dieux pénates, des Fétiches, dont nous parlerons par la suite ; car ce respect religieux et cette vénération profonde pour les morts se retrouvent dans toutes les périodes de la société humaine :

---

perdu un de leurs enfans, portoient dans leur sein une tresse de ses cheveux, et y faisoient un nœud chaque nuit, afin de savoir combien il s'en étoient écoulées depuis sa mort. (V. Histoire des isles Mariannes par le père Gobien,) Est-il rien de plus touchant que cette coutume ? et ne semble-t-il pas que dans leurs regrets amers, elles voulussent écarter la main bienfaisante du tems, qui adoucit toutes les peines, et amortit toutes les douleurs ?

ce n'est que lorsqu'elle est arrivée à son dernier progrès, lorsque le cœur de l'homme est desséché par le vil intérêt, et son ame flétrie par le matérialisme, que les cendres des morts ont perdu leur pouvoir, et ne sont plus à ses yeux que de la poussière.

Comme dans le premier âge les peuples redoutent les combats, et ont horreur de l'effusion du sang, ils ne connoissent point encore la coutume atroce d'en épancher pour plaire à leurs Divinités; ils se contentent de leur offrir des fruits et des fleurs; et à l'abri du besoin, presque toujours sans crainte comme sans espérance, ils ne les implorent que rarement. Si même il ne s'est point formé chez un peuple, dans cette période, une classe d'hommes dont la distinction fondée sur la religion en entretient l'existence, il paroîtra n'avoir aucun culte; les idées religieuses ne seront que foiblement empreintes dans les esprits, et il faudra un phénomène extraordinaire, ou un fléau inattendu, pour les y regraver de nouveau, leur donner une nouvelle vie, et peut-être une nouvelle forme; ainsi, dans cette

période, les idées religieuses sont vagues, incertaines, et dans une fluctuation continuelle (6).

CHAPITRE III.

Du Gouvernement chez les peuples dans la première période : de leurs relations extérieures : des Dissentions civiles : des Idées de propriété.

Si la religion produit une inégalité de rang, elle n'amène point avec elle une subordination constante, et par conséquent elle ne nécessite l'existence d'aucun gouvernement. L'homme ne résigne une partie de son indépendance qu'autant qu'il y est forcé pour sa conservation, ou qu'il s'en trouve dédommagé par quelque avantage réel ou imaginaire : tels sont par conséquent les sentimens qui animent aussi toute société humaine ; or les seuls avantages qu'un peuple puisse se promettre en se soumettant à un

(6) V. Lettres édifiantes, 5e recueil, p. 278. Ibid. 6e recueil, p. 201.

ou à plusieurs, en admettant une forme de gouvernement, ou une subordination quelconque, sont la sûreté extérieure pour le peuple entier, et la sûreté intérieure pour chaque individu en particulier. Dans cette première période des sociétés humaines, un gouvernement quelconque seroit inutile et insuffisant; car un peuple, à cette époque, se trouve avoir pour voisins, ou des peuples qui lui ressemblent, ou des peuples parvenus à une période plus avancée. Dans le premier cas, il n'y a point de guerre; chacun d'eux trouvant sur le sol qu'il habite une nourriture suffisante, et de quoi pourvoir à ses besoins, n'a aucun intérêt, ni aucun motif pour affronter les périls, et provoquer un autre au combat. Dans le second cas, un peuple pacifique, sans courage, et sans aucun moyen de défense, seroit, quoi qu'il fît subjugué, aussitôt qu'il se trouveroit attaqué par un autre nécessairement plus belliqueux, ou abondamment pourvu d'armes meurtrières. Quant à la sûreté intérieure; une tranquillité parfaite, une paix presque inaltérable, règneront chez une nation

qui n'est point obligée de disputer à ses semblables une subsistance, que la nature libérale lui fournit en abondance; à moins qu'il ne soit poussé par quelque préjugé qui ne se trouve que chez les nations civilisées; l'homme heureux est craintif; il redoute dans la destruction de son être la fin de ses jouissances, la fin de son bonheur. Si donc, dans cette période, la vengeance ou le ressentiment d'une injure arme quelques individus, et produit entr'eux quelque combat, la vue du sang, à laquelle ils ne sont point accoutumés, les glacera d'effroi et appaisera leur fureur. Ainsi chez les insulaires des isles Mariannes, lorsque quelques tribus se faisoient la guerre, chacun tâchoit de surprendre son ennemi sans en venir aux mains, et la mort de deux ou trois individus déterminoit la victoire, et faisoit cesser le combat (1). L'on se rappelle ce beau serment des habitans d'une des Philippines, qui, pour affirmer quelque chose avec certitude, disoient : « Cela est aussi vrai

(1) V. Hist. des isles Marian. par le père Gobien.

» qu'un homme n'en tue jamais un au-
» tre (2) ».

Cette cause éternelle des dissentions entre les peuples, la propriété ; n'existe point chez ceux qui se trouvent dans la première période des sociétés ; ainsi que nous l'avons déjà observé, ils ne la connoissent point encore ; les dons de la nature les plus nécessaires aux hommes y sont en commun ; aucun d'eux ne peut faire de perte qu'il ne puisse facilement réparer : comme ils n'ont aucune idée de la propriété, ils doivent ignorer cette vertu qui enseigne à respecter celle des autres, et à n'y point porter atteinte : tout ce qui frappe leurs regards, ils ne voient point de crime à y toucher, à s'en servir, à le prendre. Cette disposition au vol est un des traits les plus frappans et des plus caractéristiques des nations sauvages (3), non-seulement dans cette pé-

(2) V. Lettres édif., 6e recueil, p. 12 de l'épitre dédicatoire.

(3) V. Recueil des Lettres édif. et Histoire générale des Voyages, *passim*. The World described by J. Turner, *passim*.

riode, mais encore dans les suivantes; elle se prolonge jusqu'à ce que l'idée de la propriété exclusive se soit affermie par un long usage, que le tems en ait montré les avantages, que cette cause, de concours avec plusieurs autres, ait fait prendre au gouvernement plus de consistance, et à l'organisation sociale une forme plus régulière. Mais comme c'est dans la première période des sociétés que l'homme se trouve le plus dénué de toute idée de propriété, c'est aussi dans celle-là qu'on le trouve le plus disposé à violer ouvertement ce droit dans autrui. Ce fut sur-tout ce qui frappa les espagnols, lorsqu'ils abordèrent aux isles Mariannes : de-là le nom d'isles des Larrons qu'ils leur donnèrent d'abord.

D'après ce que nous venons de dire dans ce Chapitre et dans les précédens, nous pouvons conclure; que les peuples de cette période existent sans gouvernement (4) et sans

(4) Un missionnaire, en parlant des Morotoços du Paraguay, dit : « Quoiqu'ils aient des caciques et des ca» pitaines, il n'y a parmi eux nul vestige de gouverne» ment. Lettres édif. 6e recueil, p. 201. Sur les Moxes, ibid. 10e recueil, p. 193.

subordination respective, quoiqu'ils connoissent déjà l'inégalité des rangs.

CHAPITRE IV.

De la Condition des femmes chez les peuples de cette période : de l'Union des deux sexes : de la Chasteté et de la Pudeur.

Les femmes, dans un pays où une nourriture abondante, une vie oisive et indolente laissent aux sens tout leur empire, seront traitées avec douceur; comme elles n'ont pas besoin du secours et de la protection de l'homme pour leur conservation, elles jouiront de la plus grande indépendance; on les verra même, dans cette période, avoir, dans certaines contrées, un ascendant et une supériorité marquée sur les hommes (1); soit parce qu'elles y sont en

(1) V. Histoire des isles Mariannes, par le père Gobien. Lettres édifiantes, 6e recueil, p. 201; ibid. 10e recueil. V. Histoire générale des Voyages, t. 1, p. 274 de l'édition in-12.

petit nombre ; parce qu'elles auront été plus favorisées de la nature, soit enfin par l'effet de quelques préjugés religieux. Il en étoit ainsi chez les Moxes, chez les insulaires des Mariannes, chez ceux de l'isle de Sokotra, chez les Morotocos du Paraguay : cependant pour peu que les hommes, quoique subsistant principalement des fruits spontanées de la terre, soient déjà habitués aux dangers et aux fatigues de la chasse et de la pêche, et connoissent le sentiment de leurs forces, il arrivera plus souvent que les femmes leur seront entièrement subordonnées.

Cette frénésie, cette fièvre délirante d'une imagination embrâsée, qu'excitent les obstacles et les refus, qui se nourrit d'abstinence et d'espoir, est inconnue chez ces peuples. Les liens du sang, la distinction des rangs, celle que produit la propriété, la volonté des parens, un serment sacré, n'opposent point une barrière insurmontable à l'union de deux individus, ou n'y apportent point de retard ; l'amour à peine a le tems de naître, qu'il est amorti par la jouissance,

et qu'il dégénère en un sentiment tranquille, que produit la parité des desirs et la similitude des besoins.

La sympathie mutuelle, les rapports inconnus des goûts, déterminent le rapprochement de deux individus de différens sexes. Ils s'unissent; mais dans cette union volontaire, rien ne les force à sacrifier la moindre partie de leur indépendance : ils se séparent, aussi-tôt que la cause qui les avoit réunis a cessé, et qu'un des deux l'a voulu. La chasteté, cette vertu des nations civilisées, doit donc être inconnue chez les peuples dans le premier âge des sociétés; il n'y a point parmi eux de foi promise, il n'y a point de sermens violés, il n'y a point de devoirs trahis; enfin il n'en résulte aucun inconvénient, aucun désordre social; chaque mère nourrit l'enfant qui est sorti de son sein, et la nature seule est ensuite chargée de pourvoir à ses besoins.

L'union de l'homme et de la femme, ne sera point cependant aussi fugitive, et aussi passagère, que sembleroit le faire présumer la versatilité et l'inconstance du caprice des

sens ; souvent le gage de leur mutuelle affection en prolongera la durée, et cet enfant qui leur doit son existence, qui semble étendre la leur ; et perpétuer leur mémoire sur la terre, sera le contrat sacré qui les unira (2). Néanmoins, comme toute espèce de contrainte est totalement opposée à leur indépendance naturelle, ils se livreront l'un et l'autre sans remords à leurs desirs éphémères ; l'adultère ne sera point un crime chez ces peuples ; l'homme ne connoissant point de possession exclusive, et n'ayant aucun motif qui la lui fasse desirer, igno-

(2) « Les Natchez, dit un missionnaire, ne faisoient » aucune difficulté de prêter leurs femmes à leurs amis ; » cette indifférence dans l'union conjugale vient de la » liberté qu'ils ont d'en changer quand bon leur semble, » pourvu néanmoins qu'ils ne leur aient point donné d'en- « fans ; car s'il en est né de leur mariage, il n'y a que » la mort qui puisse les séparer ». (Lettres édif. 20e recueil, p. 116.)

Les Natchez, dont nous parlerons tout-à-l'heure, étoient à la vérité un peuple chasseur ; mais les peuples de la deuxième période ressemblent à cet égard, comme à beaucoup d'autres, aux peuples de la première ; les mêmes causes agissant sur les uns et les autres de la même manière, doivent produire les mêmes effets.

rera la jalousie; il offrira même souvent sa femme ou sa fille à son ami chéri, où à l'hôte qu'il veut honorer : dans la même cabane, on verra indifféremment un homme habiter avec plusieurs femmes, ou une femme avec plusieurs hommes (3).

Plusieurs conséquences découlent naturellement de cette ignorance absolue de la chasteté chez les peuples dans la première période; la pudeur, son aimable compagne, est étrangère aussi à l'enfance des sociétés, et si quelques-uns de ces peuples se couvrent, ce n'est point qu'ils aient honte de montrer aucune partie de leur corps, mais seulement pour se garantir de l'inclémence de l'air (4).

Puisque les seuls obstacles que la nature a mis à l'union des sexes sont la différence des âges et la dissimilitude des goûts, ce

(3) V. Voyages de Léri. Histoire ancienne des peuples de l'Europe, par le comte de Buat. Relation de Muller. Hist. gén. des Voyages, et Lettres édif. *passim*. etc.

(4) Voyages de don Ulloa. Cæsar, de Bello gall. liv. 5, chap. 14. Hérodote, liv. 2. Odyssée d'Homère, liv. 4, v. 58.

sera

seront aussi les seuls que les peuples de cette période, qui ne sont influencés par aucun préjugé, aucune loi, connoîtront. L'union entre les plus proches parens sera légitime. Parmi eux, l'inceste ne sera pas regardé comme plus criminel que l'adultère (5).

CHAPITRE V.

Cause et origine du penchant des hommes pour l'ivresse.

L'HOMME est naturellement enclin à l'oisiveté et à la paresse; il a, si je puis m'exprimer ainsi, une force d'inertie qui le fait rester en repos, à moins que quelque cause puissante ne le porte à se mouvoir : ces causes doivent être en petit nombre, et

(5) V. Lettres édif. 20e. recueil, p. 274. Hist, gén. des Voyages, t. 13, p. 396. Par les loix de Zoroastre, il étoit permis d'épouser sa mère. V. Universal hist. t. 2, p. 216. Ainsi la superstition avoit consacré chez les Bactriens, dans les dernières périodes des sociétés, cette faculté illimitée d'union entre les deux sexes, qui, chez tous les peuples, commence à disparoître dès la seconde.

peu fréquentes chez les peuples de la première période, à qui l'ambition, l'amour, l'avarice et toutes les passions violentes sont absolument étrangères : aussi un des traits les plus frappans de leur caractère national est l'indolence; mais elle entraîne avec elle la langueur et l'ennui. Pour se soustraire à ces fléaux, l'on dût adopter avec transport, dans l'enfance des sociétés, ces breuvages, qui impriment à tous nos organes un mouvement rapide, qui excitent une joie bruyante, qui exaltent l'imagination, qui semblent nous dérober à notre propre existence, et faire de nous un nouvel être. L'ivresse fut donc connue de bonne heure, même dans cette période des sociétés, et a depuis présidé à toutes les autres périodes. La fermentation spiritueuse est un des phénomènes les plus fréquens de la nature dans la décomposition des végétaux, et un de ceux que l'art imite le plus facilement. Il est remarquable qu'antérieurement avant l'arrivée des espagnols aux isles Mariannes, les habitans qui, comme je l'ai remarqué, ignoroient l'usage du feu, avoient déjà cou-

tume de s'enivrer avec du vin de cocotier (1). L'on ne nous parle point d'un seul peuple sauvage, quelque simple et quelqu'ignorant qu'il soit, qui ne connoisse une manière quelconque de s'enivrer (2).

CHAPITRE VI.

Origine et progrès du Langage, de la Poésie, de la Musique, de la Sculpture, et du Dessin.

C'est encore à cette lassitude, à cette fatigue du repos, à ce desir de perfectibilité qu'éprouve l'homme, indépendamment même de ses besoins physiques, que l'on doit attribuer l'origine de plusieurs arts dont on apperçoit dès cette période les foibles commencemens.

Il en est un dont la naissance remonte à

(1) V. Hist. des isles Mariannes, par le père Gobien.

(2) V. Lettres édif. *passim*. Hist. gén. des Voyages, *passim*. Recherches philos. sur les Grecs, par M. Pauw, t. 1, p. 186, édit. de Berlin. The World described by J. Turner, vol. 5, p. 20. Voyages de M. Pages, vol. 1, p. 135. Pelloutier, Hist. des Celtes, liv. 2, ch. 16.

la période dont nous traçons ici l'histoire, et qu'on retrouve dans tous les tems et chez tous les peuples, c'est celui de la poésie; il semble en quelque sorte sussi ancien que le langage. Expliquons ici les progrès de l'un et de l'autre.

Rien n'atteste mieux, ce me semble, la supériorité de l'homme sur tous les êtres vivans que cette faculté de la parole, qui a été refusée aux animaux, et dont quelques-uns sont cependant entièrement conformés comme lui, relativement à l'organe qui le produit (1). Jamais l'on n'a rencontré une société d'hommes, quelque petite qu'elle fut, et quelqu'abrutie qu'on la dépeigne, qui n'ait eu un langage qui lui fut propre.

Les gestes, les mouvemens du corps, furent sans doute la première langue parmi les hommes.

Mais dans les émotions de l'ame un peu

(1) Tel est l'orang-outang et plusieurs espèces de singes; cependant M. Camper a cru appercevoir des différences remarquables entre les organes de la voix de l'homme et ceux de l'orang-outang. V. Zimmermann, Zoologie géogr. art. *Orang-outang*.

violentes, telles que la crainte, la surprise, l'admiration, la colère, les desirs, des sons inarticulés accompagnèrent les gestes.

Ils ne tardèrent point à s'appercevoir que le même sentiment produisoit toujours en eux à peu-près le même son.

En conséquence, ils s'efforcèrent d'imiter, par le mélange des sons simples et naturels, les objets qu'ils avoient besoin de désigner.

Ils passèrent ensuite à des combinaisons arbitraires pour les objets qui ne peuvent se peindre par les sens, et eurent ainsi une langue artificielle commune à tous.

Mais avant d'inventer des mots nouveaux pour des choses nouvelles, il étoit naturel de tâcher de les exprimer par ceux déjà trouvés, afin de pouvoir se faire entendre; de-là ce langage métaphorique, plein de circonlocutions, de comparaisons et d'images, qui caractérise les langues primitives, et les rend si poétiques. Il n'y a donc qu'un pas, dans l'enfance des sociétés, du langage ordinaire au langage soutenu et cadencé de la véritable poésie : alors ceux qui ont le plus de connois-

sances, d'imagination, et une oreille plus sensible à l'harmonie, le franchissent; l'admiration qu ils excitent est proportionnée au plaisir qu ils procurent ; on les regarde comme des hommes inspirés; on les écoute avec délice ; soit lorsqu'ils retracent l'histoire des tems passés, en y mêlant mille fables absurdes ; soit lorsqu'ils ornent les idées grossières de leur tems sur le firmament, la formation de la terre, l'origine des plantes, des animaux et de tous les phénomènes de la nature : car ils sont à-la-fois les premiers historiens, les premiers philosophes et les premiers prêtres des nations. Les insulaires des isles Mariannes avaient des poëtes qu'ils chérissoient, qu'ils écoutoient attentivement, leur respect pour eux alloit jusqu'à la vénération (2).

Le même instinct qui avoit engagé les poëtes à se servir de cette harmonie du langage comme un des moyens les plus puissans d'étonner et de plaire, leur fit apper-

(2) V. Histoire des isles Mariannes, par le père Gobien.

cevoir aussi l'effet que produisoit le retour et la combinaison des sons : alors ils modifièrent la prosodie de certains mots, et modulèrent leurs productions, en les récitant de manière à les rendre musicales. C'est ainsi que les premiers poëmes furent chantés, et que la musique, aussi ancienne que la poésie, remonte aux premiers âges du monde. Aux isles Mariannes, les femmes prenoient plaisir à s'assembler en rond, au nombre de douze ou treize, et formoient un concert de plusieurs voix (3). L'on n'a point encore vu une seule société humaine, quelque sauvage qu'elle puisse être, qui ne connût le chant, et qui fut insensible à ses charmes (4). Plusieurs animaux mêmes partagent ce goût avec l'homme. L'Arabe du désert soulage, par le chant et le son des timbales, ses chameaux fatigués, et leur donne, par ce moyen, le courage nécessaire

(3) Histoire des isles Mariannes, par le père Gobien.

(4) V. Histoire générale des Voyages. Lettres édif. The World described, *passim*

pour prolonger leur route, et doubler leur journée (5).

C'est encore à ce besoin de distraction et de mouvement, à cette sensibilité pour l'harmonie, que l'on doit attribuer ce penchant pour la danse, bien plus prononcé dans les premières périodes de la société que chez les nations civilisées (6), où la diversité des passions et la variété des objets qui occupent, rendent cet engourdissement de l'ame suite d'une longue inaction, bien moins universel.

J'ai déjà observé précédemment que le regret occasionné par la perte de quelque mort chéri, secondé par ce penchant de l'homme à l'imitation, fait que plusieurs peuples connoissent déjà, même dès cette période, l'art de sculpter des figures grossières.

Enfin les ombres formées par les corps

(5) Buffon, Histoire naturelle, t. 10, p. 32, in-12. Tavernier, t. 1, p. 163.

(6) Histoire générale des Voyages. The World described. Lettres édif. *passim*.

sur lesquels le soleil frappe, leur apprennent à tracer imparfaitement le contour des objets, et donnent naissance aux premiers commencemens du dessin.

CHAPITRE VII.

Des Arts utiles, et des Sciences, dans la première période des sociétés.

MALGRÉ les loisirs dont jouissent les hommes, ils ne perfectionnent et n'inventent presque rien dans cette période; car les passions n'ont point encore éveillé leurs facultés; elles languissent dans un engourdissement dont le besoin seul et la nécessité peuvent les faire sortir.

Toute l'industrie de ces peuples consiste, si la nature ne leur offre point assez de cavernes, à en creuser dans la terre (1), ou à former quelques cabanes avec des branches d'arbres. S'ils sont dans un climat ri-

(1) V. Lettres édif. 5e recueil, p. 276. Hist. générale des Voyages, t. 2, p. 122.

goureux, ils sauront préparer quelques peaux de bêtes pour s'en couvrir : des bâtons seront les seules armes dont ils se serviront dans les combats, ou pour repousser les bêtes sauvages (2).

Quelquefois cependant, excités par la difficulté, et instruits par de tristes catastrophes, ils ont appris, par les dangers qu'ils ont courus, les moyens de s'en garantir; et on les verra dans de certaines choses donner des preuves d'industrie qui feront pressentir ce qu'ils pourroient pour le reste. Ainsi les habitans des isles Mariannes, qui, par le desir de communiquer entr'eux, avoient osé se confier à l'élément orageux, ont étonné, par leur habileté à manœuvrer, la forme élégante et la légèreté de leurs *pross*, les regards des européens eux-mêmes (3).

Nous ne devons pas omettre que ces

---

(2) V. Histoire des isles Mariannes, par le père Gobien. — Dans les antiquités d'Herculanum, on trouve la Muse de la tragédie armée seulement d'une massue.

(3) Hist. des isles Mariannes. Lectures géographiques de Mentelle, t. 4, p. 46.

peuples connoissent déjà quelquefois les vertus médicinales de quelques plantes que le hasard a fait découvrir.

Tel est le dégré d'industrie dont l'homme est susceptible dans cette période ; telles sont les connoissances qu'il possède ; une partie de son tems se passe à appaiser sa faim, et à satisfaire ce penchant qui attire un sexe vers l'autre : le sommeil et l'inaction remplissent ensuite la plus grande partie de son existence.

CHAPITRE VIII.

Des contrées habitées par les peuples dans la première période.

L'HOMME, dans cette période, ne change rien à l'aspect de la contrée où il réside ; si de vastes forêts la couvrent, il ne sait point éclaircir leurs ombres épaisses ; si des marais fétides corrompent l'air, il ne les dessèche point ; les ruisseaux, les rivières suivent leurs cours accoutumés ; il n'altère point les beautés de la nature, et n'en corrige

point les difformités ; s'il féconde la terre à mesure qu'il en consume les productions, c'est par son seul séjour, et par la décomposition de son corps après la mort, et non par ses travaux durant sa vie. Il ne laisse après lui rien de durable, rien qui puisse conserver le souvenir de son existence. Ces cabanes de feuillage qui lui servent de retraite, ces tertres qui couvrent les ossemens de ses ancêtres, tous ces monumens fragiles, produits par sa douleur et ses besoins passagers, disparoissent après lui, et sont anéantis par le souffle des vents, telles que les empreintes légères que la trace de ses pas imprimoit sur le sable.

CHAPITRE IX.

De la Population des contrées habitées par les peuples de la première période.

Les peuples de la première période sont les seuls, qui ont pour base principale de leur nourriture les fruits spontanées de la terre, encore les partagent-ils avec les autres animaux, qui en consomment une partie : « Or les végétaux, produits sans culture, » sont ceux qui offrent le moins de nour- » riture aux hommes et aux animaux, soit » qu'on les considère dans la quantité dans » laquelle la nature les produit, soit qu'on » les apprécie dans la substance qu'elle leur » donne (1).

Comme donc les créatures vivantes ne peuvent se multiplier qu'en raison de leur moyen de subsistance, il s'ensuit que, toutes choses d'ailleurs égales, une contrée habitée

(1) Discours sur la population, par M. Herrenschwand.

par les peuples de cette période sera dans le plus petit dégré de population possible.

Si une nation, à cette époque, n'est point conquise ou civilisée par une autre, si quelque coutume barbare, un air mal sain ne fait point périr régulièrement un assez grand nombre d'individus, bientôt la multiplication de l'espèce mettra un terme infaillible à cet âge heureux d'indolence et de paresse; les hommes ne pourront plus subsister seulement des fruits spontanées de la terre (2); il leur faudra chercher encore d'autres moyens pour appaiser le plus pressant des besoins. De cette nécessité doit résulter nécessairement de nouvelles mœurs, un caractère nouveau, et une organisation sociale jusqu'alors inconnue.

(2) Les Moxes, peuplades de sauvages de l'Amérique méridionale, étoient, lorsque les missionnaires y pénétrèrent, au passage de la première à la deuxième période. Une partie de l'année ils se nourrissoient des fruits spontanées de la terre, et l'autre partie ils étoient obligés de se disperser sur les montagnes pour y vivre de la chasse. Aussi leurs mœurs, leurs manières et leur organisation sociale, participoient-elles de ces deux modes d'existence. V. Lettres édif. 10e recueil, p. 188.

LIVRE TROISIÈME.

DEUXIÈME PÉRIODE.

Des Peuples qui se nourrissent principalement des produits de la chasse et de la pêche (1).

CHAPITRE PREMIER.

Des Peuples de la deuxième période, et de leur forme de gouvernement.

AUSSITÔT que les hommes ne trouvent plus, sur le sol qu'ils habitent, une nourriture suffisante, excités par la faim cruelle, on les voit rougir la terre du sang des animaux et du sang de leurs semblables. Chaque

(1) V. sur ces peuples en général; Robertson, Hist. of América, book 4, depuis la p. 42 jusqu'à la p. 207 de l'édit. de J. Tourneisen. V. The World described. *passim*. Hist. générale des Voyages, *passim*. Lettres édifiantes. Historia de la Conquista de Mexico, de don Antonio Solis. Barcelona, año 1771, in-8°. t. 1. Tacitus, de Moribus German. Hérodote, liv. 4, ch. t. 3, p. 143, in-8°. de la trad. de Larcher.

famille se sépare pour pourvoir à ses besoins, et devient la tige d'une nation continuellement en guerre avec celles qui l'entourent, et qui lui disputent un terrein nécessaire à sa subsistance. Mais la même cause qui rend l'homme ennemi de l'homme resserre entre les hommes les liens de la société: ce n'est plus seulement par les liaisons du sang, l'habitude de se réunir, parce qu'ils parlent la même langue, mais encore par le besoin et la nécessité, qu'ils tiennent à la société dont ils font partie : chacun sent qu'il ne peut rien sans elle, qu'il lui doit non-seulement ses jouissances et ses plaisirs, mais la conservation de sa vie : la défendre, c'est se défendre lui-même: il est habitué à s'identifier avec elle, à braver continuellement pour elle les périls et la mort. Chez les nations civilisées, c'est l'amour de la propriété et des jouissances qu'elle procure, qui est le principal ressort de l'amour de la patrie; et il arrive souvent que l'intérêt de l'un se trouve directement opposé à l'intérêt de l'autre; dans l'enfance des sociétés, au contraire, l'amour de la

patrie

patrie est l'amour de sa propre existence ; et la conservation de l'une est étroitement unie à la conservation de l'autre.

Dans la seconde période, les peuples continuellement en guerre les uns avec les autres, sont encore forcés par le besoin à poursuivre les animaux les plus féroces jusques dans leurs dernières retraites : ils éprouveront donc la nécessité d'un chef pour les guider aux combats, et les faire tous agir de concert. Forcés de s'en choisir un, ils proclameront d'une voix unanime celui qui possède le plus éminemment les qualités que chacun estime dans lui-même, et les plus utiles à tous. Sa force, son adresse à lancer des flèches, sa promptitude à la course, le nombre des blessures reçues à la guerre, réuniront les suffrages en sa faveur ; quelquefois même on le soumettra, après son élection, à des épreuves très-dures, et qui se renouvelleront tous les ans, afin de s'assurer s'il continue toujours à être digne de l'honneur qui lui a été conféré (2). Le

(2) V. le Voyage équinoxial de Biet, sur les sauvages de Cayenne. Une loi des Francs vouloit que le roi fut

motif de son élection déterminera les limites de sa puissance; il ne pourra presque rien par lui-même lorsqu'une expédition guerrière sera terminée (3).

Si la nation est suffisamment nombreuse, elle se trouvera divisée en plusieurs petites tribus, qui auront de même pour les mener au combat, des chefs qui marcheront sous les ordres du chef de la nation.

---

robuste et brave. (V. Origine et Antiq. de la France, par le comte de Buat.) V. l'Esprit des usages et coutumes de différ. peuples, l. 5, ch. 1.

(3) « Chez les Zélandois, l'union des familles n'est que » momentanée; l'autorité d'aucun homme ne s'étend pas » au-delà de sa famille, et lorsqu'ils s'unissent ce n'est » que pour leur sûreté, ou pour leur défense mutuelle : » alors on choisit les plus éminens par leur valeur et leur » prudence ». (V. Cook's, Voyages.) Voilà le premier pas vers la société et la civilisation. « Cependant, dit le même » voyageur, ils aiment le chant, la musique, et racontent » avec plaisir les actions de leurs ancêtres ».

V. The World described, vol. 3, p. 293; vol. 4, p. 115. Lettres édif. t. 2, p. 209; 12e recueil, p. 7; 11e recueil, p. 305. Robertson's, hist. of Am. book 4, t. 2, p. 112. Hist. génér. des Voyages. t. 15, p. 396, in-12.

Il se formera donc entre le peuple et le chef suprême une classe intermédiaire, composée des différens chefs de tribus ou de familles (4) : enfin si les fonctions sacerdotales ne sont point l'appanage du chef, ou de quelque caste particulière, que quelque cause accidentelle s'y oppose, et en ait disposé autrement, ceux qui l'exerceront auront un pouvoir plus ou moins étendu sur le peuple entier, suivant la force de ses préjugés religieux (5).

Quelle que soit cependant l'influence des principaux et des prêtres sur le reste du peuple, leur autorité n'est point assez grande pour faire la guerre sans son consentement, ni par conséquent conclure aucun traité d'alliance ou de paix sans la participation de sa volonté.

---

(4) V. Robertson's, hist. of Am. book 4, t. 2. Hist. générale des Voyages, *passim*. The World described, *passim*.

(5) Lettres édif. 10e recueil, p. 203 et suiv. Ibid. 25e recueil, p. 126. V. Cérémonies relig. sur les idolâtres. The World described, *passim*. Hist. gén. des Voyages, *passim*.

L'on assemblera donc, pour décider sur ces grands intérêts, le corps entier des guerriers, c'est-à-dire, presque toute la nation, à la réserve des enfans et des femmes (6).

Pour les objets d'une moindre importance, le peuple se soumettra facilement à la décision d'un sénat composé des vieillards, des chefs et des prêtres, auxquels l'âge, l'habitude de commander et la superstition, donnent une grande prépondérance (7).

Il arrivera même quelquefois que plusieurs peuples, menacés d'une invasion étrangère, formeront pour leur sûreté mutuelle une confédération politique, et établiront une assemblée composée de députés de chaque nation, dont les décisions et les ordres seront respectés par toutes les nations confédérées. Ainsi, dans cette période reculée, l'on découvre déjà l'origine du gouvernement fédératif; mais ces ligues sont

(6) Robertson's, hist. of America, book 4.

(7) The World described, *passim*. Hist. génér. des Voyages, *passim*. Robertson's, hist. of America, book 4. Lettres édif. Lectures géographiques de Mentelle.

parmi de tels peuples extrêmement rares ; et elles cessent aussitôt que la cause qui les a produites a disparue (8).

Les besoins d'où dépend la conservation d'une société quelconque, sont l'acquisition de la subsistance nécessaire à l'entretien de la vie de chacun de ses membres, la sûreté extérieure, et la tranquillité intérieure. Nous venons de voir comment une autorité légale s'établit naturellement chez un peuple, dans cette période, pour pourvoir aux deux premiers ; quant au dernier, il est presque nul chez eux : peu jaloux entr'eux de l'autorité, dont l'acquisition est plus pénible que la possession n'en est desirable, réunis par un même intérêt, ils ignorent le tumulte des factions et les orages des dissentions politiques. Leur petit nombre, résultat nécessaire de leur manière d'exister, contribue encore à faire régner parmi eux la plus grande uuion et le plus parfait accord. Dans les injures particulières, il est permis

(8) Lafiteau, Mœurs et cout. des sauvages. — Charlevois-Colden.

à l'offensé de se faire justice lui-même. Il est peu d'altercations qui intéressent la société entière, et s'il en est qui mérite son attention, on la juge dans l'assemblée déjà consacrée par l'usage comme autorité souveraine (9).

Telle est la forme de gouvernement qui s'établit ordinairement chez les peuples dans cette période ; cependant la religion, et d'autres causes accidentelles, altéreront quelquefois le cours ordinaire des choses.

Souvent, par reconnoissance pour le père, ou en considération de ses services et de ses qualités personnelles, on choisit pour chef le fils de celui que la mort vient d'enlever : si cette même cause, se succédant pendant plusieurs générations, produit toujours les mêmes effets, l'empire d'une longue habitude rendra héréditaire la dignité, auparavant élective, de chef suprême de la nation (10).

(9) Hist. génér. des Voyages. The World described. Lafiteau, Mœurs et coutumes des sauvages.

(10) V. Lettres édif. 25e recueil, p. 126. Histoire gén. des Voyages. Lafiteau, Mœurs des sauvages. L'Esprit des usages et des cout. liv. 5.

Si enfin un de ces chefs sait alors profiter des opinions superstitieuses de ses compatriotes et les identifier à sa personne; ou que souvent même, sans qu'il y participe, un événement fort naturel, mais inusité, qui à cette époque d'ignorance sera regardé comme un prodige, le rende l'objet de la vénération publique; alors un despotisme absurde et barbare, conforme au peuple qui le souffre et à la cause qui le produit, succédera au premier ordre de choses (11).

D'après ce que nous venons de dire nous pouvons conclure, que toutes les causes d'autorité et d'inégalité parmi les hommes se montrent, sinon réunies chez un même peuple, au moins chez différens peuples de cette période. Il faut en excepter seulement la propriété qui, nulle dans celle-ci, devient dans les suivantes la plus puissante de toutes.

(11) V. Lettres édif. 20e recueil, sur les Natchez, depuis la p. 113 et suiv. L'Esprit des usages et cout. liv. 5, ch. 9. Lafiteau, Mœurs des sauvages. Hist. génér. des Voyages. The World described, *passim*.

CHAPITRE II.

De l'influence de la Religion sur les peuples de la deuxième période.

Ce n'est pas sans raison, que les idées religieuses se trouvent assez puissantes chez les peuples de cette période, pour les porter à sacrifier leur indépendance. Continuellement placés entre la crainte de la faim et de la mort, ils adorent tour à tour les astres, les vents, les éclairs, l'eau, le feu et tous les agens de la nature ; ils se prosternent devant les animaux qu'ils croyent chéris de leurs Divinités ou receler l'ame des Héros morts, devant l'image grossière des Dieux qu'ils ont eux-mêmes fabriquée ; et dans leur effroi stupide, l'arbre où ils ont coutume de l'implorer, les plantes, les bêtes, les pierres qu'ils leur avoient consacrées, deviennent insensiblement les objets de leur culte et de leur vénération ; semblables à ces esclaves tremblants devant un despote

truel, qui même hors de sa présence, n'osent regarder en face son casque ou son épée, et s'agenouillent devant le siége où il repose, ou l'éléphant qui le porte : De-là ce culte ridicule des fétiches et des manitous, cette multitude de superstitions diverses, dont les différences tiennent à la variété des causes accidentelles qui les ont produites (1), et qui se prolongent dans les périodes suivantes, lorsque les facultés intellectuelles de l'homme se trouvent plus perfectionnées. Mais alors même encore la superstition s'empare de lui, et prévient l'usage de sa raison ; en vain celle-ci voudroit s'affranchir de ce joug, et atteindre à la connaissance des causes premières, qui n'est point soumise à son empire ; elle re-

(1) V. Cérémonies relig. Robertson's, hist. of Amer. t. 2, p. 160. Hist. gén. des Voy. The World described, *passim*. L'Esprit des usages et des cout. de diff. peuples, l. 11, t. 2, p. 334. Lettres édifiantes, p. 203-204, 10e recueil. Ibid. p. 319, 11e recueil. Ibid. 12e recueil, p. 11 et suiv. Ibid. 20e recueil, p. 103 et suiv. Voyages de Pallas, edit. in-4°. p. 67-78-81.

tombe, effrayée de ses impuissans efforts, dans son imbécillité première.

Dans cette période, l'intelligence humaine est encore trop grossière pour que les hommes puissent se former un système de superstition fixe et stable ; ils n'ont aucune suite, aucune cohérence dans leurs idées à cet égard ; seulement ils prêteront à ces agens inconnus, à ces Dieux, à ces fantômes de leur imagination effrayée, les sentimens de vengeance et de cruauté qui les animent, et des flots de sang couleront pour appaiser leur courroux, ou capter leur bienveillance (2).

L'idée si consolante d'une vie future ne produira point parmi eux de meilleurs effets ; s'ils veulent honorer leurs chefs après leur mort, ils égorgeront sur leurs tombeaux leurs femmes et leurs esclaves, pour les accompagner et les suivre dans l'autre monde. Tel est le tableau affreux et presque

(2) V. Cérémonies relig. culte des idolâtres. Hist. gén. des Voyages. L'Esprit des usages et des cout. de diff. peuples, t. 2, p. 43. Ibid. liv. 16, ch. 3, t. 3, p. 235.

universel que nous présente l'influence de la religion dans cette période (3).

Si, comme je l'ai déjà remarqué, les chefs, les vieillards ou les principaux de la nation, ne sont point chargés à cette époque des fonctions sacerdotales, et que ce soit une classe d'hommes à part qui dirigent les sacrifices, et président au culte religieux, ils auront alors une très-grande influence sur le reste du peuple, et leur pouvoir rivalisera celui des chefs, si même il ne le surpasse point (4).

Enfin il y aura des individus qui prétendront ou croiront en effet avoir commerce avec les Dieux; on les consultera comme leurs interprètes, et ils rendront des réponses en leur nom : de-là l'origine des prophètes et des devins; révérés par leurs concitoyens, et nourris par eux sans travailler, ils se dédommageront ainsi de cette vie

(3) V. Cérém. relig. culte des sauvages. Hist. gén. des Voyages. The World described, *passim.*

(4) V. Cérém. relig. culte des sauvages. L'Esprit des usages et des coutumes des diff. peuples, liv. 5, ch. 11. Hist. gén. des Voyages. Tacitus, de Moribus Germ.

triste et solitaire, qu'ils sont obligés de mener pour satisfaire leurs propres préjugés, ou entretenir ceux de leur nation. Ainsi on les verra éviter les habitations des hommes, et se soustraire à leurs regards : ils se relègueront dans les lieux, où dans cette période on a coutume d'adorer les Dieux, où on pense qu'ils résident plus habituellement, dans d'obscures et profondes cavernes, sur le sommet des montagnes, ou dans l'épaisseur d'un bois sombre et touffu. C'est là que l'aspect d'une nature imposante, l'élévation, le silence, les ombres mystérieuses ébranlent l'imagination, et favorisent ces impressions terribles qui gravent plus profondément dans l'ame les idées religieuses (5).

(5) V. les Voyages de Pallas, t. 1, p. 107. Hist. gén. des Voyages. The World described. Cérém. relig. culte des sauvages.

CHAPITRE III.

De la condition des Femmes chez les peuples de la deuxième période : et de l'autorité paternelle.

Nous avons remarqué que les peuples qui ne subsistent que de la chasse et de la pêche se battent continuellement, soit avec les peuples qui les entourent, soit avec les animaux dont ils se nourrissent. De cet état de guerre perpétuel doivent résulter nécessairement des mœurs barbares et un caractère féroce. Les femmes, que la foiblesse de leur organisation exclut des fatigues de la chasse et des périls de la guerre, seront par conséquent sous la dépendance des hommes pour leur subsistance et leur sûreté ; elles acheteront cette protection, par une servitude qui sera d'autant plus grande, que les moyens de subsister seront plus durs et plus pénibles. Des hommes presque toujours harassés de fatigue, ou pressés par la

faim, seront peu susceptibles de ressentir les douces émotions de l'amour et le sentiment de la tendresse (*a*). (1) Obligés d'entreprendre de très-longs voyages pour s'assurer d'une proie plus abondante, ils seront souvent pendant long-tems éloignés de leurs compagnes; alors, pour appaiser le besoin des sens, ils contracteront des habitudes infâmes (2), contraires au véritable amour, contraires à l'union des sexes : d'un autre côté, chez ces peuples, les femmes accablées par la misère et par des travaux continuels, seront généralement peu favorisées de la nature, malpropres et sans agrémens; la beauté des formes, le luxe des ornemens seront seuls le partage de l'autre sexe : tout contribue donc encore à faire naître à leur égard l'indifférence et le mépris, à rendre plus accablante la servitude où les

(*a*) *Otia si tollas periere cupidinis arcus.* OVID.

(1) V. Robertson's, hist. of Amer. book 4. Hist. gén. des Voyages. The World described. Lettres édif. *passim.*

(2) V. The World described, vol. 5, p. 55. L'Esprit des usages et des cout. de diff. peuples, liv. 10, ch. 4, t. 2, p. 309. Ibid. p. 316.

retient l'infériorité de leurs forces. Aussi, parmi les peuples chasseurs, le mari regarde sa femme moins comme une compagne que comme une esclave dont il peut disposer à son gré (3): il l'accable de travail, il lui commande avec insolence, et reçoit ses services avec dédain: chez quelques-uns, il s'en sert comme d'une bête de somme (4), pour porter son arc, ses flèches, son bagage: chez la plupart, il ne souffre pas qu'elle boive dans la même coupe, ou mange à la même table que lui; en sa présence, elle doit toujours se tenir debout, quelquefois même ne lui parler qu'à genoux: lorsque l'ivresse trouble ses sens, il la bat et la maltraite sans aucune

(3) V. les Voyages de Pallas, vol. 1, p. 38, in-8°. Robertson's, Hist. of Amer. book th. 4, t, 2, p. 289. Relation d'Elis sur les sauvages de la baie d'Hudson. John Carver's Voyages to north America, p. 235 et suiv. Voyages de Pallas, in-4°. t. 2, p. 61. Ibid. p. 94. L'Esprit des coutumes de diff. peuples, liv. 2, p. 68-88, t. 1. Ibid. p. 102 et suiv.

(4) V. l'Esprit des usages et des cout. de diff. peuples, t. 1, p. 104. Ibid. p. 134. Hist. gén. des Voyages. Recueil des Lettres édif. *passim*.

cause (5). Enfin, à de certaines époques, lorsque les femmes sont affligées de cette infirmité à laquelle la nature les a soumises, on les force souvent de se séparer de la société entière, de se reléguer dans des cabanes bâties pour cet effet; on les regarde comme impures, on craint de les approcher, on leur jette des alimens comme aux animaux (6) : d'autres les immolent sur les tombeaux de leurs maris; ou les massacrent cruellement sur le moindre soupçon causé par quelque préjugé barbare (7), ou même lorsque l'âge ne les rend plus propres à servir à leurs plaisirs (8).

---

(5) V. les Voyages de don Ulloa et de Desmarchais. L'Esprit des usages et des cout. p. 86, t. 1. Hist. gén. des Voyages. The World described. Lettres édif. etc.

(6) V. Lettres édif. 11e recueil, p. 317. Voyages de Levaillant, t. 2, p. 57. Esprit des usages et cout. de diff. peuples, liv. 2, ch. 1, t. 1, p. 68 et suiv. Hist. gén. des Voyages. The World described. etc.

(7) V. Lettres édifiantes, 15e recueil.

(8) « Chez les Indiens qui habitent une des isles Ga» briel, la coutume est de tuer les femmes qui ont passé » trente ans ». (V. Lettres édif. 15e recueil, p. 353.)

Sans

Sans doute, pour se soustraire à cette humiliante servitude, à ces cruels traitemens, pour se dérober aux souffrances et à la mort, il sera plus d'une fois arrivé que des femmes se seront coalisées, et après s'être vengées de leurs tyrans, auront su, par leur courage et leur intrépidité, maintenir leur indépendance : de-là l'origine des Amazones, mentionnées par les historiens et les voyageurs, dont les relations mêlées de circonstances plus ou moins fabuleuses, ont cependant toutes un fondement réel (9).

Comme l'occupation de la pêche est beaucoup moins pénible que celle de la chasse, et rend les hommes moins sanguinaires et moins féroces, chez les peuples qui tirent une grande partie de leur subsistance de cette manière, les femmes seront traitées avec moins de cruauté : enfin la religion, qui leur est si souvent contraire, adoucira quelquefois leur sort ; souvent même

(9) Diodore de Sicile. Justin. Voyages de Laconda-mine, in-8°. 1745, p. 47. Description de l'Ethiopie orientale, par don Juan des Lautos et le père Labat.

elle parviendra à renverser totalement le cours ordinaire des choses, à établir une gynecocratie (10), chez les peuples les plus féroces.

Puisque, dans cette période, l'homme retient sa femme sous sa dépendance immédiate, sans qu'elle ait la liberté de s'y soustraire; le mariage aura plus de stabilité, et sera de la part du sexe le plus foible un contrat obligatoire; l'on verra donc souvent un homme posséder plusieurs femmes; mais jamais une femme posséder plusieurs maris: à moins que les causes que j'ai indiquées

(10) Dans l'Amérique septentrionale, parmi toutes les tribus de la langue hurone, à l'exception des cantons iroquois d'Onneyout, les femmes avoient sur les hommes une sorte de prééminence, et étoient revêtues de l'autorité.

Relativement au gouvernement gynecocratique, et à l'empire des femmes sur les hommes, consultez les Voyages de Lescarbot et de Champlain. Lettres édifiantes, 25e recueil, p. 200. *Tacit. Annal.* lib. 14. L'Esprit des usages et des cout. des diff. peuples, t. 1, p. 89 et suiv. Captain Mear's Voyages, in-4°. London, 1790, p. 126. Ibid. p. 323. Gibbon's, Hist. of the decl. and fall of the Rom. Emp. ch. 51. Lettres édif. 3e recueil, p. 188. Ibid. 25e recueil, p. 201. Hist. gén. des Voyages, t. 13, p. 211. Ibid. t. 16, p. 344.

n'en aient disposé autrement. Afin que chacun connoisse l'enfant dont il est le père, et ne soit point chargé du soutien et de la protection d'une famille qui n'est point la sienne, l'homme exigera fidélité de la part de sa compagne, et la punira si elle y manque. Cependant chez un peuple où il n'existe point de propriété, où le butin est partagé en commun, où les produits d'une agriculture grossière sont aussi partagés en commun, les enfans peuvent être considérés comme nourris aussi en commun; de plus, pendant les premières années, la nourriture, chez ces peuples, est trop grossière pour l'estomac délicat des enfans; la mère les allaite jusqu'à un âge très-avancé, et où ils ont déjà la force de s'exercer au travail : tous les soins et les devoirs paternels se réduisent donc à protéger leurs jours contre une surprise ou une attaque imprévue, à les former pour la chasse et pour la guerre : ainsi le principal fardeau qu'exige l'éducation des enfans ne devant point tomber sur l'homme, mais sur sa compagne, il sera peu jaloux, et mettra

peu d'importance à cette fidélité qu'il exige d'elle (11) : il offrira lui-même sa femme à ses amis, à ses hôtes ; mais comme il s'arroge un empire absolu sur ses actions, il ne voudra pas cependant qu'elle manque à la foi conjugale sans son consentement : aussi, chez presque tous les peuples de cette période, quoique les femmes non mariées puissent sans inconvénient violer impunément les loix de la chasteté, il existe cependant des peines contre les femmes adultères (12).

Le gouvernement, dans cette période, n'ayant pour objet que la sûreté extérieure, et n'ayant aucune influence sur les individus en particulier, chaque père de famille aura sur ses enfans l'empire absolu que donne la supériorité de forces ; avec

(11) V. Meare's Voyages sur le habitans of Fox Islands. John Carver's, Voyages, p 245. Hérodote, liv. 4, ch. 176. Esprit des cout. de diff. peuples, l, 3, ch. 1, t. 1. p. 152. Ibid. 187. Ibid. liv. 1, ch. 2, t. 2, p. 287. Hist. gén. des Voyages. The World described

(12) V. l'Esprit des usages et des cout. des diff. peuples, liv. 3, ch. 7, t. 1, p. 215.

cette différence, que lorsque les enfans mâles seront en état de pourvoir à leur subsistance, ils ne seront plus sous sa dépendance immédiate, et il n'aura plus sur eux que cette espèce d'autorité que donne l'âge, l'habitude et l'expérience : ceux de l'autre sexe, au contraire, resteront soumis à sa puissance, jusqu'à ce qu'il lui plaise d'en disposer en faveur d'un mari (13).

---

(13) Hist. gen. des Voyages. Recueil des Lettres édif. The World described. *Passim.*

CHAPITRE IV.

Cause et origine de l'atrocité du droit des gens parmi les peuples de cette période, et de leur conduite pendant la guerre.

La vie de l'homme, dans cette période, est si précaire, il est obligé de l'exposer si souvent pour la conserver, d'échapper à tant de périls et de braver tant de dangers, que le courage est plutôt chez ces peuples regardé comme une qualité inhérente à l'homme que comme une vertu. Il ne tentera point de vaincre avec des forces inégales, il ne cherchera point les occasions de se mesurer en face, il se glorifiera plutôt de la vélocité et de l'adresse avec laquelle il échappera à la mort, et de sa dextérité à surprendre un ennemi au dépourvu et sans défense, que de sa témérité à braver les dangers. Chez des peuples si peu nombreux, la véritable gloire consistera principalement à tuer par ruse le plus grand nombre d'ennemis

avec le moins de risque possible (1), à diminuer ainsi le nombre des adversaires de sa nation, et à lui conserver un guerrier intact et sans blessure. Mais s'ils ne se font aucun mérite de s'exposer volontairement à la mort, lorsqu'ils la voyent inévitable, ils regarderont comme un déshonneur de paroître craindre son approche; ils souffriront avec constance la douleur et les tourmens; on les verra sans pâlir affronter les plus affreux supplices, chanter au milieu des tortures, exciter même encore la cruauté de leurs bourreaux, et les plus affreuses angoisses ne pourront arracher une plainte à leur indomptable fermeté (2).

Les passions de l'homme sauvage sont d'autant plus vives qu'elles sont plus circonscrites; comme il n'a point encore appris à sacrifier, de force ou par intérêt, le

(1) V. l'esprit des usages et des cout. des diff. peuples, t. 2, p. 37 et 38. Hist. gén. des Voyages. The World described. *Passim.*

(2) V. l'Esprit des usages et des cout. de diff. peuples, iv. 6, ch. 7. Robertson's, hist. of Am. b. 4, t. 1, p. 134. Hist. gén. des Voyages. Rec. des Lettres édif. *Passim.*

ressentiment d'une offense, il est implacable dans sa vengeance. C'est principalement à cette cause que l'on doit attribuer l'atrocité de ces peuples pendant la guerre. Dans ces sociétés peu nombreuses, chacun ressent l'injure faite à ses concitoyens comme si elle lui étoit personnelle ; le desir de la vengeance s'accroît en se propageant, il se convertit enfin en une espèce de rage que rien ne semble devoir assouvir ; les prisonniers qu'ils ont faits à la guerre meurent dans des supplices qu'ils graduent d'une manière barbare, afin d'en prolonger la durée, et jouir plus longtems de cet horrible spectacle. Enfin, lorsqu'après mille souffrances inouïes, les malheureuses victimes de leur atrocité ont rendu les derniers soupirs, plusieurs de ces peuples les dévorent (3).

Le cannibalisme, que l'on trouve en usage chez quelques peuples dans la deuxième pé-

(3) V. Robertson's, hist. of America, t. 2, p. 126. Voyages de Pallas, t. 2, p. 101. Hist. gén. des Voy. Rec. des Lettres édif.

riode seulement des sociétés humaines, provient encore d'une autre cause non moins puissante que la vengeance, c'est la faim. Ah! qui peut entendre sans frémir les horreurs que commet l'homme lorsqu'il est pressé par la faim ! Sa femme, ses enfans mêmes ne sont point alors à l'abri de ses fureurs et de sa voracité ; il devient une bête féroce qui ne sent son existence que par le besoin qui le presse (4).

Cette disette des choses nécessaires au maintien de la vie introduit aussi chez ces peuples plusieurs coutumes barbares ; ainsi chez plusieurs d'entr'eux les femmes ont l'usage de se faire avorter, ou de détruire un de leurs enfans, lorsqu'il leur en naît deux à la fois (5). Chez quelques-uns, les vieillards,

---

(4) Meare's Voyages, p. 249. Hist. gén. des Voyages, *passim*. L'esprit des usages et des cout. des diff. peuples, in-8°. 1776, t. 1, p. 15, dans la note qui contient une liste des peuples antropophages. Gibbon's, hist. of the decl. and fall of the Rom. Emp. t. 4, p. 239.

(5) V. l'esprit des usages et cout. de diff. peuples, liv. 4, ch. 4, t. 1, p. 278. The World described, t. 1, p. 96.

lorsqu'ils ne peuvent plus aller à la chasse, et pourvoir à leur subsistance, demandent à être mis à mort, et réclament de leurs enfans, de leurs parens et de leurs amis ce service cruel comme un devoir sacré dont ils ne peuvent se dispenser (6). Ceux-ci le leur rendent, en versant des torrens de larmes ; car leur barbarie n'est que le résultat de la dure nécessité ; la pitié n'est point éteinte dans leurs cœurs ; la mort de leurs compatriotes les plonge dans la plus profonde douleur, et nous avons déjà observé qu'ils avaient pour leur cendre un respect et une vénération religieuse.

---

(6) V. Hérodote, liv. 1, *ad finem*, trad. de Larcher, t. 1, p. 162. V. les Relations d'Ellis et de Jérémie. Topïques d'Aristote, liv. 2, chap. dern. The World described. Hist, gén. des Voyages. Robertson's, hist. of Amer. t. 2, p. 186. book 4.

CHAPITRE V.

Des Arts utiles : des Connoissances des Peuples de la deuxième Période : des idées de Propriétés.

DURANT cette période, l'homme poussé par la nécessité, fait quelques progrès vers les arts utiles ; mais ils sont peu considérables, car il ne connoît point encore d'autres besoins que celui de la faim ; et lorsqu'il s'est procuré tous les moyens d'y satisfaire, il se repose, et retombe dans l'indolence et l'apathie qui lui est propre.

Cependant, il invente une partie des arts qui perfectionnés par la suite, doivent absolument changer ses destinées, ses mœurs, son caractère, et étendre le domaine de ses facultés intellectuelles. Le premier de tous est l'agriculture ; elle n'est chez ces peuples que l'art d'ensemencer à propos dans un terrein fertile et remué avec les mains, ou des instrumens de bois très-grossiers, quelques plantes alimentaires. Les hommes mépri-

sent même ce travail comme indigne d'eux, et il est ordinairement le partage des femmes (1); la récolte se fait en commun et est partagée également; elle ne leur procure qu'un foible supplément de nourriture qui souvent ne suffit point pour les garantir des horreurs de la famine.

Ils bâtissent leurs cabanes avec plus de solidité que dans la période précédente; pour éviter toute attaque imprévue, ils ont grand soin d'établir leurs demeures près les uns des autres; plusieurs savent même déjà fortifier le lieu de leur résidence, et l'entourer de fossés (2).

L'art de se faire des vêtemens pour se mettre à l'abri des intempéries de l'air, se perfectionne d'autant plus chez ces peuples, que leur climat est plus rigoureux (3).

---

(1) V. Antonio Solis, Conquista del Mexico, lib. 1, ch. 2. Hist. gén. des Voy. t. 4, p. 49. Lettres édifiantes, 11e. recueil, p. 317.

(2) V. l'Espr. des usages et des cout. des différ. peupl., liv. 12, ch. 1, t. 3, p. 1 et suiv.

(3) V. Robertson's Hist. of. Am. book th 4, t. 2, p. 148. Hist. gén. des Voyages. The World. described.

Plusieurs d'entr'eux cuisent et préparent les alimens dans des vases de bois très-durs, ou même dans des vases de terre qu'ils durcissent au soleil après les avoir pétris (4).

Presque tous savent creuser des canots et naviguer, par ce moyen, sur la mer, les lacs et les rivières (5).

Mais l'invention qui distingue sur-tout cette période est l'arc et les flèches. Avant, l'homme armé seulement de la massue, ne pouvoit étendre son pouvoir destructeur, qu'où le permettoit la portée de ses bras, et la promptitude de sa course. Pourvu maintenant de cet instrument meurtrier, il rend inutile l'espace et la célérité ; il atteint à des distances considérables l'animal frappé par un pouvoir invisible; il arrête subitement dans les airs le vol rapide de l'oiseau, et le fait tomber mort sur la terre (6). Cette

(4) Voyez Robertson's, Hist of America, book the 4, t. 2, p. 156 et 157.

(5) Robertson's, Hist. of America, book, the 4, p. 157, tom. 2.

(6) M. Magné de Marolles (Traité de la Chasse au fusil, in-8°. Paris, 1788, p. 12) dit qu'il ne croit pas que les anciens ni les modernes ayent jamais tiré au vol avec l'arc,

invention, très-compliquée pour l'intelligence humaine à cette époque, se trouve cependant connue de presque tous les peuples de cette période; comme toutes celles d'une utilité frappante pour les hommes, elle aura d'abord été trouvée par quelque

---

Il cite, à l'appui de son sentiment, le trait de Mnestée dans Virgile, considéré par le poëte comme une faveur du ciel; mais plusieurs anciens parlent de ces exemples d'adresse de manière à nous faire penser qu'ils ne les regardoient ni comme rares, ni comme improbables. Accius, un ancien poëte latin, cité par Cicéron, dit de Philoctete qu'au milieu de ses souffrances, et pouvant à peine se soutenir, il perçoit les oiseaux dans les airs, et se faisoit un vêtement du tissu de leurs plumes.

Configebat tardus celeres stans volantes,
Pennarumque contextu corpori tegumenta faciebat.

Voyez Cicero. *De Finibus bonorum et malorum*, lib. 5, t. 7, p. 257 de l'édit. d'Elzevir.

Diodore dit, en parlant d'une tribu de sauvages d'éthiopiens : « La plupart d'entr'eux s'exercent à tirer aux oi» seaux, et comme ils manient l'arc fort adroitement, » cette chasse remplit abondamment leurs besoin.. (Diodore, liv. 3, t. 2, p. 347 de la trad. de Terrasson.)

Enfin Strabon assure que les gaulois lançoient des traits d'une main si sûre, même sans le secours de l'arc, qu'ils perçoient les oiseaux. A ces témoignages antiques, nous pourrions joindre ceux de plusieurs voyageurs modernes.

génie inventeur, ou par un hasard heureux; elle se sera ensuite propagée chez les autres peuples, et aura été perfectionnée d'âge en âge. Il est certain du moins que les peuples de cette période montrent à cet égard une industrie peu commune. Presque tous connoissent aussi l'art funeste d'empoisonner le bout de leurs flèches, et d'en rendre les coups mortels (7).

Si l'on fait attention qu'en proie au besoin et aux infirmités, il est naturel à l'homme de rechercher avec soin les plantes qui peuvent servir à sa nourriture, celles qui procurent des remèdes salutaires contre les maladies qui l'assiégent, celles qui sont nuisibles, afin de les éviter, et de s'en servir contre ses ennemis; que d'un autre côté la guerre continuelle qu'il fait aux quadrupèdes, aux oiseaux, aux poissons et aux animaux de toute espèce, pour s'en nourrir et se défendre contre leurs attaques, lui fait connoître non-seulement leurs formes, mais

(7) Voyez de Pauw. Recherches sur les Américains. L'Esprit des usages et des coutumes des diff. Peuples, liv. 6, ch. 3, t. 2, p. 23. Robertson's, Hist. of America, book 4, t. 2, p. 98.

même étudier leurs mœurs et leurs habitudes, afin de les combattre avec plus d'avantage; l'on conviendra, sans peine, que l'homme, dans cette période, a quelques connoissances médicales, et qu'il en a même de très-étendues dans la botanique et la zoologie (8). Ainsi l'on peut dire avec vérité que la médecine, la botanique et la zoologie sont les premières sciences qui exercent les facultés intellectuelles de l'homme.

Les armes, les vêtemens, les ustensiles dont il est pourvu, commencent à lui donner quelqu'idée de propriété. Il n'attente point au produit de l'industrie de ceux de sa nation pour que le sien soit respecté: cependant, comme il ne redoute point la même chose des étrangers par le peu de communication qui existe entr'eux et lui, il se fera un mérite de leur dérober avec adresse tout ce qui lui plaît ou attire ses regards (9); mais le soin qu'il prend de se cacher est une preuve qu'il a déjà l'idée de la propriété, idée que ne

(8) Voyez Hist. gén. des Voy. Robertson's, Hist. of America, book 4. Rec. des Lettres édif.

(9) Hist. gén. des Voy. World described.

pourroit

pourroit concevoir un peuple de la première période, qui subsisteroit entiérement des fruits spontanées de la terre.

CHAPITRE VI.

Des Beaux-Arts dans la deuxième Période, et des habitudes qui tiennent au même principe.

CETTE prédilection pour la poésie, le chant, la danse et la musique, que nous avons remarquée dans la première période, subsiste encore dans ces tems de barbarie et de cruauté (1); c'est par la poésie et la musique, quelques grossières que l'une et l'autre soient parmi ces peuples, qu'ils s'animent au combat, ou qu'ils invoquent leurs divinités;

V, Hist. gén. des Voy. Th. World described. Lettres édif. Cook'sand John Carver's voyages. p. 440 Robert. Hist. of Amer. t. 2, p. 177. Cook, en parlant des zélandais, dit: « They Sing with melody, are fond of music, and delight » in reciting the actions, of their forfathers. »

V. L'Esprit des usages et des coutumes des différens peuples, liv. 12, ch. 7, t. 3, p. 49.

la danse même n'est point chez eux un simple amusement ; elle accompagne aussi toutes leurs solemnités : ils s'en servent comme un moyen de rendre leurs sensations d'une manière plus prononcée ; ils en ont une particulière adaptée aux divers sentimens dont ils sont animés (2).

Les premiers rudimens de sculpture et de dessin, produits par les mêmes causes, restent dans le même état d'imperfection où ils étoient dans la première période; car si les hommes ont dans celle-ci un peu plus d'industrie; ils ont aussi moins de loisir (3).

L'amour des peuples dans cette période pour les boissons énivrantes, qui non-seulement les dérobent à l'ennui, mais leur font oublier les besoins et les maux qui les assiégent sans cesse, est si forte, que plusieurs, pour s'en procurer, livrent leurs femmes, leurs enfans et tout ce qu'ils ont de plus cher (4).

(2) V. Robertson's, Hist. of America, book th. 4, t. 2, p. 180.

(3) V. Histoire génér. des Voy. *passim*. The World described, *passim*.

(4) Robertson's, hist. of America, t. 2, pag. 182, book, th. 4, t. 4.

A cette passion pour l'ivresse, que nous avons vu naître dans la dernière période, s'en joint encore une autre auparavant inconnue et non moins violente dans ses effets; quoique l'idée même de la propriété soit encore chez ces peuples dans sa naissance; cependant les arcs, les flèches, les peaux de bêtes, les ustensiles dont ils sont pourvus plus ou moins abondamment, sont déjà pour eux des objets de cupidité et d'avarice; et les jeux de hazards en satisfaisant cette passion, par les vicissitudes de crainte et d'espérance qu'ils inspirent, réveillent leurs ames engourdies, et les dérobent à la langueur et à l'ennui. Aussi presque tous les peuples de cette période s'y adonnent avec fureur (5).

(5) V. l'Esprit des usag. et des cout. des différ. peuples, liv. 12, th. 7, t. 3, p. 52. Robertson's, Hist. of Am. book 4, t. 2, p. 181. Tacitus de mor. Germ.

CHAPITRE VII.

De la population, et de l'aspect des Contrées habitées par les Peuples de la deuxième Période.

L'Homme, dans cette période, ne laisse après lui aucune trace de ses travaux, les terreins même qu'il cultive, diffèrent peu de ceux, où la nature produit spontanément et en abondance quelques plantes nutritives (1).

Souvent la population au lieu d'augmenter diminue; ce n'est pas que dans cet âge des sociétés humaines, la terre ne puisse nourrir un plus grand nombre d'hommes que dans le précédent; en effet les peuples chasseurs, de même que ceux de la précédente période, partagent les productions de la terre avec les animaux; mais ils se nourrissent aussi de la chair de ces mêmes animaux; ainsi la masse de la nourriture étant accrue chez tous par ce moyen, et chez plusieurs par la pêche et un

(1) V. Hist. gén. des Voy. Rec. de Lettr. édifi. *passim*.

commencement de culture, la population devroit augmenter en même raison : deux causes puissantes s'y opposent; la coutume, que plusieurs de ces peuples ont de faire mourir une partie de leurs enfans, et leurs guerres continuelles qui sont toujours extrêmement sanglantes ; car ils ne se battent point seulement pour la possession de tel ou tel terrein, pour acquérir de la gloire, ou asservir ceux qu'ils ont vaincus, mais pour se détruire mutuellement. Le fléau qu'ils redoutent le plus c'est la faim, c'est-là le motif de leurs guerres ; chaque nation en particulier a un intérêt majeur d'anéantir toutes celles qui l'entourent, afin de pouvoir subsister plus facilement.

Tous ces peuples sont donc peu nombreux; et dans le vaste continent de l'Amérique, les plus considérables ne pouvoient guère mettre sur pied plus de huit à neuf cent combattans (2).

Il en est même qui se trouvent tellement affoiblis, qu'ils adoptent les prisonniers faits

(2) V. Robertson's, Hist. of America, book 4, t. 2, p. 109. Hist. gén. des Voy. *passim.*

à la guerre, pour prévenir une extinction totale; ces nouveaux concitoyens qui craindroient d'être punis et déshonorés dans leur patrie pour s'être laissé prendre; par intérêt et par reconnoissance, partagent tous les sentimens de leur nouvelle patrie (3).

CHAPITRE VIII.

De l'influence du climat et de la fertilité du sol, sur le caractère, les mœurs, et le gouvernement des peuples de la deuxième Période.

Il est des peuples qui, quoiqu'encore dans la deuxième période des sociétés, sont situés sous un climat tempéré et sur un sol fertile et peu abondant en bêtes féroces et redoutables, ou qui en est entiérement dépourvu; ces peuples, par le moyen d'un peu d'agriculture, de la pêche, de la chasse et des fruits spontanées de la terre, se mettent facilement à l'abri du besoin. Ils offrent alors des mœurs et une

(3) V. Robertson's, Hist. of America, vol. 2, p. 146, book 4. Hist. gén. des Voy. *passim*.

organisation sociale différente de celle qui se rencontre chez ceux qui, par leur position et la nature du sol qu'ils habitent, ne trouvent point des ressources aussi abondantes et aussi faciles.

D'abord, comme ils ne sont point exposés à des travaux si pénibles, et à d'aussi grands et d'aussi fréquens dangers ; ils seront moins endurcis aux fatigues et moins propres aux combats : comme ils ne sont point poussés par la necessité à s'entredétruire ; ils auront entr'eux des guerres moins fréquentes ; ayant une nourriture moins précaire et plus abondante, ils seront plus nombreux ; moins occupés du soin de se combattre et de celui de pourvoir à leur nourriture, ils auront plus de loisir et perfectionneront davantage les arts qui tiennent aux commodités de la vie ; il y aura donc parmi eux plus d'industrie : du moment qu'il y aura plus d'industrie, il y aura aussi plus de propriétés ; s'il y a plus de propriétés, l'autorité des chefs y sera mieux établie, la forme du gouvernement y sera plus stable et plus régulière, les différences des rangs y seront plus pronon-

cées; s'il y a plus de loisirs, plus de propriétés, plus de frein gênant la liberté de chaque individu pour assurer davantage celle de tous, le sentiment de l'amour y sera plus fréquent et plus violent; plus fréquent; parce que là où l'on redoute la faim il n'est que le second des besoins : plus violent; parce qu'il a des entraves qui l'empêchent de se satisfaire, ou des obstacles qui retardent la jouissance. Que si le sentiment de l'amour y est plus universel et plus vif, les femmes seront traitées avec plus de douceur, et les hommes rechercheront davantage leur société. Ce rapprochement des deux sexes développera les sentimens sociaux. L'humanité, la pitié, l'hospitalité, toutes les qualités sociales seront l'apanage d'un tel peuple. Il aura presque toutes les vertus des peuples civilisés, et sera exempt d'une partie de ses vices : les mœurs douces et tranquilles de la première période, avec une intelligence plus perfectionnée, moins d'indolence et d'apathie : si à ces avantages se joint encore un beau ciel, une terre féconde en productions variées, une nature riche et

pittoresque ; le bonheur paroîtra résider au milieu de lui (1).

CHAPITRE IX.

De l'empire de l'habitude, et des préjugés sur les Peuples de la deuxième Période.

QUELQUE pénible et douloureuse que paroisse, dans la deuxième période, l'existence d'un peuple qui n'est point situé sur un sol fertile ; il ne faut pas cependant s'imaginer qu'il sera tenté d'en changer, lors même qu'il aura sous les yeux l'exemple d'un peuple pasteur, ou d'une nation cultivatrice et civilisée. Ceux d'entre ces peuples qui savent déjà suppléer aux ressources incertaines de la chasse et de la pêche par une culture grossière ; chargent, (ainsi que nous l'avons observé) les femmes de ce travail, et le regardent

(1) Voyez dans les Voyages du capitaine Cook, les descriptions des isles de l'Amitié, de la Société et des isles Sandwich. Keath's account of Pelew islands. Lettres édifiantes, 18e recueil, p. 213 et suiv.

comme indigne d'eux. Tant sont puissants l'empire d'une longue habitude et les impressions de la première enfance ! Accoutumés à se conduire par leurs seules volontés ; à n'agir que lorsque la nécessité l'exige ; la subordination qui maintient l'ordre et assure la tranquillité, seroit à leurs yeux une honteuse servitude ; le travail réglé et presque continuel qui procure la considération et les richesses, une fatigue monotone et insupportable : à la sécurité, à l'abondance, aux jouissances et aux commodités de la vie, qui se trouvent chez les peuples familiarisés avec l'agriculture, le commerce et les arts, ils préféreront leur pauvreté, leurs mâles exercices, et leur fière indépendance (1).

(1) Voyez Robertson's, Hist. of America, book, the 4, t. 2, p. 200. Tacitus de morib. german. ad finem.

LIVRE QUATRIÈME.

TROISIÈME PÉRIODE.

Des Peuples Pasteurs (1).

CHAPITRE PREMIER.

Des Animaux non ennemis de l'Homme, et des changemens produits dans l'état social par l'art de les apprivoiser.

La nature a donné à l'homme plusieurs espèces d'animaux pour le porter, le nourrir et le vêtir, qu'il peut facilement soumettre et plier à ses volontés ; tel est en Amérique le lama, en Asie et en Afrique l'éléphant ;

(1) Sur l'Histoire des peuples pasteurs, voyez Gibbon's History of the decline and fall of the Roman Empire, ch. 26, t. 4, p. 273. Ibid. ch. 50, t. 9, p. 89. — Ibid. ch. 57, p. 201. t. 10. — Ibid. ch. 64, t. 11, p. 201. — Ibid. ch. 65, p. 251. Les Voyages de Pallas, *passim*. L'Hist. gén. des Voyages, *passim*. The World described. *passim*. Hérodote, liv. 4, ch. 109, p. ibid. liv. 4, ch. 19 et 23. — Ibid. ch. 46, 59, 172 et 180 du même livre. Cesar de bello Gallico, lib. 5, et lib. 6. — Tacitus de moribus Germanorum.

le cheval, le taureau, l'âne et le bélier dans les trois parties de l'ancien monde ; elle semble n'en avoir créé d'autres que pour lui accorder la faculté d'exister, dans les climats les plus rigoureux, et sur les sols les plus stériles: ainsi le chameau et le renne, dans les déserts brûlans de l'Arabie, et sur les montagnes glacées de la Laponie, suffisent seuls à tous ses besoins ; à la réserve d'un petit nombre de quadrupèdes féroces et indomptables, il peut rassembler en troupeaux et faire multiplier presque toutes les espèces d'animaux; il en est même qui s'approchent naturellement de lui sans aucune crainte, qui s'attachent à ses pas, qui semblent reconnoître en lui leur maître, et qui l'aident à dompter les autres et à les retenir sous sa domination; tel est le chien dont les espèces ont été variées par la nature pour l'adapter à tous les climats et à tous les genres de services que l'homme peut exiger; serviteur fidelle il obéit à sa voix, il sait lire dans ses yeux les sentimens qui l'agitent, il redoute sa colère avant d'en avoir senti les effets et satisfait à ses desirs avant qu'il les ait manifestés; ami cons-

tant, il ne sert que celui-là seul qu'il a choisi, il ne connoît que sa seule volonté, il expose sa vie pour sauver la sienne, il le suit dans l'adversité, quand il est abandonné de ses semblables, et donne à sa mort des marques de la plus profonde douleur. Il en est aussi de ce genre, même parmi les oiseaux, les êtres les plus libres et les plus indépendans par leur nature; ainsi l'Amérique admire l'agami, qui peut rivaliser avec le chien pour l'intelligence, la docilité, la fidélité, et les soins caressans (2).

---

(2) Le faucon, le gerfaut, le sacre, le hobereau, l'émerillon, l'autour, l'épervier, le grand-duc, et généralement tous les oiseaux de proie ont été dressés par l'homme pour faire la guerre aux autres oiseaux; les Persans sont même parvenus à employer à cet usage l'aigle, le plus fier et le plus redoutable de tous. (Voyez l'article *Aigle* dans le dictionnaire des oiseaux de l'Encyclopédie méthodique.) On en a dressé plusieurs pour la pêche, tel est le cormoran, que les chinois employent encore avec beaucoup de succès. Voyez le récit d'une pêche de cette espèce dans la relation donnée par Anderson, de l'ambassade angloisé faite à la Chine en 1793 et 1794, p. 227 de l'ouvrage original. La description que l'auteur fait de l'oiseau dont on faisoit usage, nommé *loau* en chinois, convient parfaitement à celle du cormoran. V. encore sur les ani-

Avant de savoir labourer la terre par le moyen des animaux, il a fallu que l'homme sut les apprivoiser et les réunir en troupeaux ; avant d'être cultivateurs, tous les peuples ont donc dû commencer par être pasteurs ; il est cependant des contrées où l'agriculture remonte à la plus haute antiquité, et où l'on ne trouve aucune trace de l'âge pastoral ;

---

maux amis de l'homme, l'Hist. des Voyages, t. 4, p. 205. Ibid. t. 8, p. 423.

Pline, Hist. Nat., lib. 8, c. 32, fait cette observation :

« *Urgente vi canum*, (cervi) *ultro confugiunt ad* » *hominem.* »

Son traducteur Poinsinet de Sivry ajoute à ce sujet la note suivante :

« Je ne sais si cela est bien exactement vrai à l'égard du » cerf, mais je puis l'assurer du daim. Il y a environ qua- » torze ans que me baignant dans un petit étang avec deux » autres personnes, un daim poursuivi par les chiens vint » se réfugier au milieu de nous, l'un de nous lui monta » même sur le dos ; mais comme nous badinions avec lui, » survinrent les chasseurs et les chiens qui le réclamèrent » aussitôt. »

Plusieurs faits que j'ai entendu raconter par des personnes dignes de foi, confirment ceux que rapportent le naturaliste latin et son traducteur. — Ainsi cette fable si ancienne du sanglier, du cheval et de l'homme, n'est donc pas si destituée de vérité, et doit peut-être son origine à un événement réel.

tel que plusieurs cantons de l'Inde (3), le Mexique, le Pérou et plusieurs pays de l'Afrique ; c'est que le petit nombre de quadrupèdes, et la disette de pâturages, rendoient ces climats peu propres à être habités par des peuples pasteurs, et que la fertilité extrême du sol étoit au contraire très-favorable à l'existence des peuples cultivateurs. Alors les hommes ont suivi la marche la plus facile ; et toute leur industrie a tourné au profit de l'agriculture ; ils ont ainsi passé de la seconde à la quatrième période des sociétés humaines. Mais partout où le climat et la nature du sol ne mettent point de trop grands obstacles à l'éducation et à la propagation des animaux ; lorsque les peuples ont su les apprivoiser et les réunir en troupeaux ; ils préfèrent toujours la vie pastorale, comme plus conforme à leurs habitudes et à leur indolence natu-

(3) C'est à tort que quelques écrivains ont avancé que l'on ne retrouvoit dans l'Inde aucune trace de l'âge pastoral ; Herodote nous apprend qu'il existoit de son tems plusieurs peuples pasteurs ; il donne entr'autres la description des mœurs d'un d'entr'eux nommé Padæus. V. Hist. d'Hérodote, liv. 3, ch. 99, t. 2, p. 84 de la trad. de Larcher.

telle; il faut même des circonstances extraordinaires pour la leur faire abandonner.

Nous avons remarqué que chez les peuples chasseurs la proie acquise par l'adresse et la valeur de tous, et la récolte, fruit d'une industrie commune, étoit partagée en commun. Il seroit impossible à chacun en particulier de pourvoir seul à ses besoins; et la faim ne souffriroit point la moindre inégalité dans les partages, et la moindre réserve en faveur de quelqu'un en particulier, sans le consentement de tous: mais aussitôt qu'un peuple quelconque a fait assez de progrès dans l'art d'apprivoiser des animaux, pour qu'aucun des individus qui le compose, ne puisse plus redouter la faim; alors chacun se trouve abandonné à sa propre industrie pour sa subsistance et celle de sa famille; il ne dépend plus à cet égard de la société entière; tout entier aux soins personnels que sa situation exige, il respecte le résultat du travail d'autrui, afin que celui-ci en agisse de même envers lui; ainsi peu-à-peu s'introduit l'idée de la propriété; et avec elle on voit naître l'inégalité des richesses.

Examinons

Examinons quel sera l'effet de cette grande innovation sur l'existence des hommes, et quelle influence elle aura sur le gouvernement, le caractère, et les mœurs des sociétés humaines.

CHAPITRE II.

Des différentes origines de l'Esclavage.

Dans l'incapacité de nourrir leurs prisonniers de guerre et d'en tirer aucun service, les peuples chasseurs les massacroient; les peuples pasteurs qui ont besoin de bras et qui ne manquent point de subsistances, font les leurs esclaves (1) : ainsi avec la propriété s'établit l'esclavage qui dût à l'humanité et à l'intérêt personnel sa première origine. Le pouvoir de détruire son ennemi dérive de l'état de guerre; le vainqueur ne s'abstient

(1) *Vendere cum possis captivum, occidere noli,*
Serviet utiliter.
HORAT. epist. lib. 1, ep. 16, v. 70.

Voyez la Genèse, ch. 14, v. 14. Ibid. ch. 31, v. 26. Ibid. ch. 12 et 23.

de l'exercer qu'autant qu'il lui plaît et qu'il y trouve son avantage ; de-là cette puissance absolue, et ce droit de vie et de mort que le maître a sur son esclave (2).

Mais dans l'enfance des sociétés, avant l'introduction des manufactures, des arts et du commerce ; ceux qui ne possèdent rien, et qui, dans la crainte de la faim, ne veulent point se fier pour leur subsistance aux produits incertains de la chasse et de la pêche, ou des productions spontanées de la terre, mais qui desirent jouir de l'abondance et de la sécurité attachées à la propriété, n'ont d'autre moyen de s'assurer la subsistance d'une manière certaine, qu'en se soumettant à ceux qui en possédent : ils deviennent donc leurs esclaves ; cependant comme leur soumission a quelque chose de volontaire, puisqu'ils ont la liberté de choisir leur maître ; cet esclavage sera moins dur que celui des prisonniers de guerre ; ceux auxquels ils se soumettent

(2) Du droit de vie et de mort que le maître a sur son esclave, résulte celui de le mutiler ; usage auquel la jalousie sombre et cruelle a d'abord donné naissance.

ne pourront avoir sur eux le droit de vie et de mort ; car leur but, en se rendant esclaves, est la conservation de leur existence, et ils ne peuvent être supposés employer des moyens qui détruiroient la fin qu'ils se proposent.

La même raison qui a produit l'esclavage de ces deux espèces d'individus, produira aussi celle de leurs femmes et de leurs enfans, qui sont élevés et nourris aux dépens de leurs maîtres communs.

Il se perpétuera donc chez une nation deux classes d'hommes qui n'en font point partie ; habitués dès l'enfance à se soumettre aux ordres des individus qui la composent et dont ils sont la propriété.

En adoptant des théories, depuis longtems admises parmi les peuples civilisés ; l'on peut dire de ces deux espèces d'esclavages ; que l'un dérive du droit des gens, puisqu'il est le résultat d'une nouvelle manière de se comporter envers son ennemi pendant la guerre ; et l'autre du droit civil, puisqu'il est le résultat du droit de propriété, que la coutume a consacré, comme la première loi, et la loi fondamentale du droit civil.

Mais à mesure que les mœurs d'un peuple s'adouciront, et que son gouvernement prendra une forme plus régulière et plus stable ; l'expérience lui fera sentir les abus du droit absolu de vie et de mort que chacun a sur ses esclaves, résultant du droit des gens ; il le restreindra par ses loix ou l'anéantira en partie. D'un autre côté, comme il ne voit que des avantages pour lui à augmenter la dépendance des esclaves résultant du droit civil, qu'il a le pouvoir et la force en main ; oubliant les causes du contrat primitif, il fera bientôt disparoître les nuances qui distinguoient ces deux espèces d'esclaves, et ces deux classes d'individus n'en formeront plus qu'une (3).

(3) L'esclavage une fois connu chez une nation devient souvent la punition des citoyens rébelles aux loix et la peine portée par quelques législateurs ; il en étoit ainsi à la Chine, (voyez les Mém. concernant les chinois, t. 4, p. 159) et chez les hébreux pour tous ceux qui ne pouvoient payer la contribution pécuniaire à laquelle ils étoient imposés pour leur crime, (voyez Moïse considéré comme législateur et moraliste, par M. Pastoret.)

CHAPITRE III.

Influence de l'introduction de la propriété sur l'autorité des Pères de famille, des Chefs de Tribus, et du Chef suprême de la Nation : organisation de la Puissance exécutive et législative.

Chez les peuples pasteurs, le père de famille a entre ses mains la subsistance de ses enfans, et possède des esclaves toujours prêts à soutenir l'exécution de ses volontés ; il aura donc sur eux un pouvoir absolu ; et quelque soit leur âge, leurs sentimens seront toujours censés être conformes au sien ; s'il s'agit de paraître dans l'assemblée générale de la nation, lui seul votera pour toute la famille dont il est le chef ; s'il meurt, laissant plusieurs enfans en bas âge, son fils aîné, s'il est assez âgé, le représentera, et héritera de sa puissance et de ses droits, jusqu'à ce que ses frères soient en état de se séparer de la famille, et de devenir eux-mêmes la tige d'autres familles nouvelles ; si le fils aîné est

encore trop jeune ; un proche parent dont le dégré est déterminé par l'usage, auquel des circonstances particulières ont donné naissance, sera subrogé à l'autorité du père ; ainsi jamais la famille ne restera sans un chef (1). Chez les peuples chasseurs la faim et la vengeance excitent sans cesse les hommes à des combats perpétuels ; quoique les peuples pasteurs se battent aussi souvent par nécessité, lorsqu'ils se disputent des sources ou un terrein quelconque nécessaire à leur subsistance, cependant cette cause de discorde n'est point chez eux ni aussi universelle, ni aussi fréquente ; mais après l'introduction de la propriété, il est parmi les hommes un motif constant et toujours renaissant de guerre et de discorde ; c'est l'amour du butin, et la soif de la conquête : l'avarice, comme l'ambition, est un sentiment toujours actif qui tourmente le cœur de l'homme, que la possession au lieu de satisfaire irrite,

(1) Voyez sur les principes et les causes de l'hérédité, Gibbon's, Hist. of the decl. and fall of the Rom. Emp. ch. 44, t. 8, p. 57, et les notes qui y sont relatives. Le ch. 2 du 18e livre de l'Esprit des Loix.

qui ne vit que par l'espérance, et ne jouit que par les desirs. Les peuples pasteurs auront donc besoin d'un chef comme les peuples chasseurs, pour diriger leur marche et les mener au combat. Si la nation est petite et peu nombreuse (2), ce chef sera élu par les pères de familles ; et dans leur choix ils n'auront point d'égard seulement aux qualités personnelles sur lesquels il est si difficile de s'accorder ; mais le plus riche étant le plus respecté, pour peu qu'il ne soit point inférieur aux autres en prudence, en bravoure, et en courage, réunira le plus de suffrages.

Si la nation est nombreuse (3), elle sera diviséeen plusieurs tribus à la tête de chacune desquelles se trouvera un chef élu par les pères de familles. Souvent ces tribus ne seront

(2) V. le Voyage de M. Levaillant dans l'intérieur de l'Afrique, etc. dans les années 1780, 81, 82, 83 et 85. Paris, 1790, t. 2, p. 99. Ibid. p. 287. Voyages de Pallas, t. 2, p. 364 et suiv. Hist. gén. des Voyages.

(3) V. les Voyages de Pallas, t. 1, p. 527 et suiv. sur la constitution politique des kalmouks. Ibid. sur celle des kirguis, 621 et suiv. Ibid. t. 3, p. 433. Hist. générale des Voyages.

que des fractions de tribus plus grandes encore; et alors le chef suprême sera élu par ceux qui sont les plus élevés en grade.

La même cause qui a fait pencher les voix, en faveur d'un individu quelconque, pour commander les forces de la nation, ou celles d'une tribu particulière, existera de même en faveur de son fils ou de l'héritier de sa fortune, et produira souvent les mêmes effets; voilà pourquoi l'on trouve dans cette période, bien plus fréquemment que dans la précédente, un système d'hérédité quelconque établi pour le commandement; et l'élection du chef dégénère presque toujours en une simple proclamation.

Le commandement suprême, celui des différentes tribus, sera donc restreint à de certaines familles, qui par-là jouiront d'une considération proportionnée aux divers grades, que ceux qui les composent, occupent dans l'état; chez la plupart de ces peuples une assemblée composée des chefs particuliers des tribus, et des ministres de la religion, présidée par le chef suprême, prend des résolutions pour le peuple entier, et fait des loix

auxquelles il se soumet : car outre que la supériorité de propriété, qui a fait élire chacun des chefs de tribus, les fait craindre et respecter, et donne du poids à leurs décisions ; il est encore pour eux une nouvelle source de pouvoir, qui rend leur autorité aussi nécessaire et aussi utile aux peuples pendant la paix, que pendant la guerre, et que nous allons développer.

CHAPITRE IV.

Influence de la propriété sur l'autorité des Chefs pendant la paix : Origine du pouvoir judiciaire : Remarques sur les premiers Codes des Peuples pasteurs.

Chez les peuples qui ne connoissent point la propriété, les hommes ne peuvent se nuire que dans leurs personnes, ou dans leurs réputations ; mais, dans ces deux cas, l'offense ne procure aucun avantage à celui qui l'a commise ; l'envie, ou l'esprit de vengeance, peuvent donc seuls exciter un homme à en offenser un autre : mais les hommes même les

plus méchans, ne sont que momentanément entraînés par ces passions ; et comme en s'y abandonnant ils n'en retirent aucun avantage permanent, la crainte de devenir eux-mêmes les victimes d'un juste ressentiment les arrête : ainsi les peuples, dans la première et la deuxième période, ont peu besoin de l'interposition de la justice. Mais lorsqu'ils connoissent la propriété, l'ambition et l'avarice dans le riche, le besoin et la haîne du travail dans le pauvre ; passions bien plus constantes dans leurs effets, bien plus universelles dans leur influence que l'envie et la vengeance ; engagent perpétuellement les uns et les autres à violer les droits sacrés de la société, à la troubler par leurs dissentions, à la renverser de fond en comble par leurs violences. Pour remédier à ce désordre, il faut absolument que chacun se dépouille du droit qu'il avoit de venger ses propres injures ; et deux individus qui se trouvent en contestation, lors même qu'ils ne le voudroient point, sont contraints de remettre la décision de leur affaire au jugement d'un autre ; dans une pareille circons-

tance, il est naturel que l'on choisisse pour juge celui qui, par son influence et son autorité, peut le plus facilement forcer la partie condamnée à se soumettre au jugement prononcé; le pouvoir judiciaire sera donc exercé par les différens chefs: ainsi chacun soutient l'autorité du chef de la tribu dont il dépend, parce qu'elle lui assure la possession tranquille de ses propriétés: d'un autre côté, les différens chefs de chaque tribu se trouvent à leur tour intéressés à maintenir le pouvoir du chef de la nation entière, car il est le plus sûr garant, et le plus ferme appui de celle dont ils jouissent (1).

Chez ces peuples, les peines consacrées par l'usage, ou des loix expresses lorsqu'ils en ont, sont et doivent être très-légères; car sans cela les délinquans s'y soustrairoient facilement par la fuite; il faut donc qu'ils trouvent plus d'avantage à s'y soumettre, qu'à se priver de la protection qu'elles leur

(1) L'Histoire de Déjocès, Hérodote, ch. 100, liv. 1, est un mémorable exemple de l'accroissement de la puissance produit par la faculté de rendre des jugemens.

accordent ; ce sont ordinairement des amendes pécuniaires ; on en fixe la mesure, non pas suivant la grandeur du délit, mais suivant qu'il est plus fréquent et plus facile à commettre, et que son exemple est plus contagieux (2)

Il y aura des peines très-fortes chez les peuples pasteurs contre les chefs de tribus qui abuseront du commandement pour susciter des troubles civils, et attaquer d'autres tribus (3).

Enfin il y en aura d'afflictives et même d'infamantes, contre ceux qui ne se seront point rendus à l'armée dans une guerre nationale, ou qui, dans leur conduite, auront été convaincus de lâcheté (4).

Dans toutes ces choses, il s'agit de la conservation et de l'existence de la nation même; il faut donc épouvanter les séditieux, et vaincre les pusillanimes, par la crainte des châtimens.

---

(2) V. le code des kalmouks. Pallas, t. 1, p. 530 et suiv.

(3) V. le premier article du code des kalmouks. Voy. de Pallas, p. 532, t. 1.

(4) V. Pallas dans l'endroit cité ci-dessus.

Cependant l'ordre et la subordination ne s'établissent que peu-à-peu ; les hommes n'apprennent pas tout-à coup à modérer et à régler les mouvemens impétueux de leurs passions ; ils ne sacrifient que par dégré leur indépendance ; et dans cette période, et dans la suivante, la justice publique n'est encore qu'un foible supplément à la justice individuelle ; elle se trouve même quelquefois forcée de céder à cette dernière, et de se contenter d'en régler les écarts, et d'en modérer les excès (5).

(5) Ainsi l'on est étonné en lisant l'histoire de l'Europe moderne, peu de tems après la chûte de l'empire romain, de voir que malgré tous ces codes lombards, bourguignons, wisigoths, que les rois firent rédiger avec tant de soin, en France, en Italie, en Allemagne et en Espagne ; malgré toutes ces loix, saliques, ripuaires et romaines, les peuples n'eussent alors cependant point d'autre manière de terminer leurs différens que la force des armes : mais, après avoir lu ce que Montesquieu a écrit sur ce sujet, on comprend facilement, comment chez ces peuples le mépris de toutes les loix, et les guerres de particulier à particulier et des familles entr'elles, résultoient de leur indépendance extrême ; comment, ne pouvant remédier entiérement au désordre, on ne songea plus qu'à en diminuer les effets en le soumettant à des règles ; com-

CHAPITRE V.

De l'influence de la Propriété et de la Population, sur l'organisation des trois Pouvoirs.

AINSI la propriété produit infailliblement l'esclavage ; elle accroît la population en

---

ment cette coutume des combats singuliers, s'étendit encore par l'abus du serment et de la religion en matière civile ; comment tous les autres codes tombant en désuétude, on ne s'attacha plus qu'à perfectionner le code des combats judiciaires ; les raisons qui produisirent les épreuves de l'eau bouillante, du fer chaud et les bisarreries du point d'honneur, les règles qui furent établies dans ce genre singulier de procédure ; et comment enfin cette jurisprudence barbare fit par les progrès des lumières, de l'industrie et le changement des mœurs, peu-à-peu place en France à un ordre de chose plus conforme à la raison et à l'équité. (Esprit des Loix, liv. 28.)

Il est des causes de ces coutumes bisarres que l'on trouve chez toutes les nations, et qui paroissent si déraisonnables, que l'on ne cherche pas même à en rendre raison ; mais toutes n'ont pas un Montesquieu pour en découvrir l'origine et en expliquer les motifs ; il n'est pas donné à tout le monde de pénétrer dans des labyrinthes si obscurs et si compliqués, et d'en tracer ensuite les détours avec tant de précision et de clarté.

fournissant une nourriture plus abondante; elle divise les peuples en un plus grand nombre de classes distinguées les unes des autres; elle augmente l'inégalité des conditions; elle restreint à un petit nombre d'individus supérieurs la puissance législative; elle étend la puissance exécutive des chefs pendant la guerre, les investit d'un nouveau pouvoir pendant la paix, et affermit l'ordre social par la dépendance de chacun, et la soumission de tous.

Mais ces changemens ne sont ni subits, ni uniformes, ni universels; l'effet ne peut jamais surpasser la cause qui le produit; ainsi les peuples qui ne feront que de commencer, et qui n'auront encore que des troupeaux peu nombreux; ceux qui, habitant une contrée ingrate, ne peuvent ni se multiplier, ni s'accroître beaucoup, retiendront en grande partie l'organisation sociale des peuples chasseurs. Chez quelques-uns, l'assemblée générale de la nation sera encore composée de tous les guerriers; chez d'autres, des chefs de familles ou de toutes les petites tribus; le pouvoir judiciaire chez les uns résidera

dans l'assemblée générale, tandis que chez les autres il sera exercé par les chefs ou les ministres du culte assemblés ; ici il n'y aura que très-peu d'esclaves ; là on connoîtra à peine l'esclavage ; le pouvoir du chef variera suivant ces modifications différentes : chez les tartares il est presque absolu ; chez les arabes il est beaucoup plus faible ; chez les pasteurs hottentots il est presque nul.

Suivant qu'un peuple pasteur possédera plus ou moins de richesses, sa constitution politique se rapprochera davantage de celle de la deuxième période, ou de celle que nous venons de tracer.

En un mot chez un tel peuple, l'on peut déterminer son organisation sociale d'après ses richesses et sa population, et apprécier sa population et ses richesses par son organisation sociale (1).

(1) Voyez sur ce chapitre les Voyages de Levaillant, de Sparman, et de Kolben au Cap de Bonne-Espérance, et ceux de Pallas dans les endroits cités ci-dessus. L'Hist. gén. des Voyages. The World described, etc. *passim*.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

De la Religion chez les Peuples pasteurs : des différentes sources des Systémes religieux.

L'INTRODUCTION de la propriété tend à augmenter la puissance du sacerdoce, soit qu'il soit réuni au commandement, soit qu'il en soit séparé ; elle donne plus de considération à ceux qui l'exercent, et par conséquent plus de croyance à leurs discours ; en outre la dépendance qui en est la suite et la subordination qu'elle exige, rend l'homme moins prompt dans ses passions et plus propre à supporter toute espèce de joug. L'opinion que de certains peuples auront de la sagesse et de l'inspiration des ministres de leur religion, les fera revêtir du pouvoir judiciaire, ce qui contribuera encore à augmenter leur puissance ; elle balancera celle des chefs, et souvent même la surpassera.

Le domaine des idées superstitieuses s'accroît avec les sociétés humaines : de nouvelles

passions, de nouvelles découvertes, de nouveaux besoins, de nouveaux desirs, font naître de nouvelles opinions religieuses, et nécessitent de nouveaux Dieux. Auparavant, les hommes n'avoient à cet égard que des idées vagues et confuses; l'intelligence humaine, plus perfectionnée, se crée des opinions bisarres à la vérité, mais fixes et déterminées; aussi c'est dans cette période, et dans la suivante, que se forment les systêmes mythologiques et religieux, transmis ensuite dans les dernières, de générations en générations.

L'on peut réduire à six, les bases sur lesquelles ils se sont tous élevés.

1°. Une admiration exagérée pour les corps célestes.

2°. La fausse interprétation des différens phénomènes de la nature.

3°. La diversité des opinions sur l'immortalité de l'ame, et sur son état après la mort.

4°. L'exagération et l'altération des faits historiques.

5°. Les fictions des premiers poëtes qui se sont incorporés avec les dogmes religieux.

6°. Les allégories des premiers moralistes

et les subtilités des premiers métaphysiciens, qui, chez presque tous les peuples, étoient des ministres du culte, et dont les rêveries abstraites, imparfaites et grossières, se sont confondues peu-à-peu avec la religion qu'ils professoient.

La nature du sol, du climat, de la position, des phénomènes naturels et des circonstances particulières, ont donné plus d'influence, à quelques-unes de ces causes, chez un peuple que chez d'autres : de-là est résulté des différences remarquables entre les divers cultes ; mais cependant comme les causes furent par-tout les mêmes, et ont agi plus ou moins sur chaque peuple, conjointement ou séparément ; elles ont dû produire dans des contrées diverses des effets semblables ; et chaque nation prévenue en faveur de l'antiquité de sa croyance, a cru voir sa religion adoptée par celles qui lui étoient les plus étrangères, par les mœurs, le caractère et la forme du gouvernement.

Ainsi chez les peuples d'Aracan, du Pégu, de Siam, de Camboye, au Tonquin, dans la Cochinchine, à la Chine, dans les

pays en deçà du Gange, en Grèce parmi les pythagoriciens, dans la Gaule du tems des druïdes, chez plusieurs tribus de la Tartarie, le dogme ridicule de la métempsycose a reçu une égale croyance.

Tacite pense que la déesse Hertha chez les saxons est la même que Cybèle; que Thor est Jupiter; Whoden le dieu Mars; ainsi Vénus étoit la déesse Friga de ces peuples, nommée Succo-Benoth ou Salambo-Mellitta chez les assyriens et les babylonniens, Derceto ou Atagartis chez les phéniciens, Artimpasa chez les anciens scythes, qui avoient aussi leur Apollon et leur Neptune sous les dénominations AEtosyros et Thaminsasades, leur Jupiter et leur Junon sous celle de Papeus et d'Apia (1): ainsi Mercure est le même qu'Hermes chez les égyptiens, que Quitzoalt chez les mexicains: enfin dans l'Indostan (2) Vajoo représente Eole, Vekrama la Victoire, Virsawana Plutus, Dhan-Wantary

(1) V. Hérodote, liv. 4, ch. 59. t. 3, p. 166 de la trad. de Larcher.

(2) V. Sketches chiefly relating to the Manners Religion of the hindoes, London, 1790.

Esculape; Yami et Rajah, Minos et Pluton; les neuf Copia, les neuf Muses; le dieu Krishan Apollon, Kama-Deva Cupidon, Lingam Priape, etc.; et le père Kircher trouve qu'à Nankin, Jupiter, Mars, Vénus, la Fortune, la Paix, la Victoire, les Nymphes, et généralement tous les dieux et les déesses des latins ont leurs temples et leurs adorateurs (3).

Moins sanguinaires et moins féroces et plus éclairés sur leurs véritables intérêts, les peuples de cette période ne souillent plus aussi souvent de sang humain, que dans la précédente, les autels des dieux, et les tombeaux de ceux qu'ils révèrent; cependant la superstition ne s'est point encore par-tout affranchie entiérement de sa férocité; et pour fléchir le courroux de leurs divinités, ou obtenir

(3) Ainsi lorsque Diogène Laerce parle des deux principes adoptés par les Mages, il appelle Arihman Pluton, et donne le nom de Jupiter à Oromase; et parce que Jules-César a dit que les germains adoroient le Soleil, la Lune et Vulcain, un savant auteur (Philippe Cluvier, dans son livre intitulé *Germaniæ Antiquæ*, imprimé à Leyde en 1631) ne doute nullement que les germains n'adorassent la Sainte-Trinité.

leur protection, l'on verra encore chez plusieurs, le père dévouer au couteau sacré son propre enfant, lorsqu'un prêtre barbare l'aura ainsi ordonné.

Souvent la communication fréquente entre certains peuples au même degré de civilisation, ou issus d'une même origine, fait qu'ils ont une religion commune et un culte semblable; alors des circonstances particulières donneront à de certains oracles une prééminence sur d'autres, ou à quelques ministres du culte plus de prépondérance et d'autorité; les prêtres, quoique de différentes nations, réunis par un intérêt commun, augmenteront encore cette préférence religieuse. Il s'établira entr'eux une espèce de hiérarchie sacerdotale; ils reconnoîtront un chef dont le nom et l'autorité affermira la leur, dont l'éloignement augmente le respect et la vénération des peuples, et leur empêche de sentir la contrainte d'un supérieur; ainsi l'Oracle de Delphes l'emportoit sur tous ceux de la Grèce : les druïdes, prêtres d'une religion adoptée par les gaulois et une grande partie des peuples du nord de

l'Europe, reconnoissoient un chef dont la résidence étoit daus l'isle Anglesey (4); et tous les lamas qui président au culte adopté par la plupart des nombreuses tribus de pasteurs éparses sur la surface de la grande Tartarie, reconnoissent pour chef le Dalaï-Lama, ou le Grand Lama du Thibet (5).

Au reste il est impossible de prévoir, dans aucune période de la société, quel sera le genre de superstition qui doit prévaloir chez un peuple; cela dépend des impressions produites par des causes accidentelles, non-seulement sur la multitude, mais encore sur certains individus. « Les préjugés des indi-» vidus, observe très-bien Sénèque, ont » formé le préjugé public; le préjugé public » forme à son tour celui des individus. » *Et cum singulorum error publicum fecerit, singulorum errorem facit publicus* (6).

(4) D'autres prétendent que ce chef suprême résidoit dans le pays Chartrain.

(5) V. les Voyages de Pallas, p. 535, t. 1.

(6) Epist. 81. Senec. oper. in-12. 1640. t. 2, p. 256. Edit. d'Elzevir.

CHAPITRE VII.

De l'origine du Gouvernement Théocratique.

C'est ordinairement dans cette période et dans la suivante, chez les peuples déjà familiarisés avec l'écriture, mais encore plongés dans les ténèbres d'une grossière ignorance, que l'on a vu quelquefois paroître un homme doué d'un génie supérieur; dont l'intelligence perfectionnée encore par sa fréquentation avec des nations plus civilisées et plus éclairées, a su s'élever jusqu'à une cause efficiente et créatrice, et faire adopter à ses compatriotes le culte d'un seul Dieu; qui, se prévalant de leur esprit superstitieux et prévenu, ou abusé lui-même par son propre enthousiasme, s'est arrogé sur eux un pouvoir despotique; et à la fois leur chef, leur législateur et leur prophète, leur a transmis ses dogmes et ses loix comme émanés de cet être tout-puissant et révéré: devenu par ce moyen le fondateur d'une religion dont l'origine se perdra dans la nuit des tems,

et qui ne pourra être détruite par une longue suite de siècles, et par les lumières d'un âge plus avancé, nonobstant les dogmes absurdes et souvent barbares qui la souillent, ou qu'on peut y avoir ajoutés; car comme elle est fondée sur une idée simple, et conforme à la plus sublime raison, elle s'y attachera sans cesse, et paroîtra aussi impérissable qu'elle. Tel a été Moïse chez les hébreux; chez les arabes Mahomet, et Brimha chez les indiens (1), qui vivent encore aux yeux de leurs nombreux sectateurs, dans le Pentateuque, les Bedangs et le Koran.

Comme les principes de tous les hommes sur la justice, la bienfaisance, le respect pour les propriétés et la vie de leurs semblables se ressemblent, parce qu'ils ont une seule et même origine, l'utilité et l'avantage de la société entière, la morale de ces divers législateurs sera la même; mais le climat,

(1) Brimha signifie en schanscrit la sagesse de Dieu; mais que ce soit ou non, un nom d'homme, je m'en sers ici pour exprimer l'auteur inconnu des premiers Bedangs. (Voy. Sketches chiefly relating to the hindoos London, 1790, in-8°.)

les circonstances, les mœurs et les caractères des peuples qu'ils ont régis, établiront une différence dans leurs loix et dans leurs dogmes religieux.

Tous ces prophètes divers, n'ont pu parler au nom d'un être suprême, sans lui prêter les vues et les passions dont ils étoient animés, et qui les faisoient agir ; ainsi tous ces peuples se ressembleront par leur fanatique intolérance. Tous les autres cultes et toutes les autres croyances seront à leurs yeux une prévarication coupable aux ordres de Dieu. Ils croiront se rendre agréables à ses yeux, en forçant les autres nations à le reconnoître et à l'adorer suivant leurs rites. Ils ne craindront pas de risquer leurs vies pour celui dont la protection et la bienveillance leur sont plus chères que la vie, et dont les séduisantes promesses sont une suffisante compensation pour les plus grands sacrifices. C'est ainsi que l'esprit d'ambition et d'enthousiasme qui a présidé à la naissance de ces religions, est une des principales causes de leurs succès et de leur durée.

CHAPITRE VIII.

Causes de l'influence prédominante, et de l'universalité de certaines Religions.

MAIS parmi les prophètes qui s'élèvent dans les deux premières périodes des sociétés humaines, et usurpent au nom de Dieu le pouvoir souverain ; tous n'ont pas une égale influence après leur mort : souvent leur ouvrage périt avec eux ; souvent il ne s'étend pas au-delà des contrées qui les ont vus naître ; tandis qu'on le voit quelquefois braver les limites du tems et de l'espace.

Si nous analysons les causes principales qui contribuent le plus à la propagation d'une religion quelconque, et lui donnent la faculté d'étendre sa domination sur un grand nombre de peuples, et de subjuguer pendant une longue suite de siècles une grande partie du genre-humain, nous trouverons qu'il est nécessaire :

1°. Que sa morale, ses dogmes et ses préceptes, puisés dans la nature de l'homme, puissent être pratiqués sans peine, par

des nations éloignées les unes des autres, et dont les mœurs, les usages et le climat diffèrent (1) :

2°. Que les principaux points de sa croyance ayent pour objet l'unité et la grandeur de l'être suprême, et l'immortalité de l'ame ; afin qu'offrant aux hommes sages et instruits un espoir consolateur et non contredit par la raison, elle puisse se créer des apôtres et des sectateurs, parmi ceux que leur génie et leurs talens destinent à instruire les autres hommes ; ou qui, par leur rang et leur influence, entraînent facilement les esprits de la multitude (2) :

---

(1) Les fréquentes ablutions impérieusement exigées par la religion de Mahomet, la rend peu convenable aux climats froids.

« Il semble, humainement parlant, (a dit Montesquieu) » que se soit le climat qui a prescrit des bornes à la religion » chrétienne et à la religion mahométane. (Esprit des Loix, » liv. 24, ch. 26.) »

(2) La profession de foi exigée par Mahomet étoit, dit Gibbon, composée d'une vérité éternelle et d'une fiction nécessaire, IL N'Y A QU'UN SEUL DIEU, ET MAHOMET EST SON APÔTRE. Gibbon's, Hist. of the decl. and fall of the Rom. Emp. ch. 50, vol. 9, p. 120.

3°. Qu'elle séduise le commun des hommes, par la promesse d'une félicité sans borne au-delà du tombeau; que dans quelque situation qu'ils se trouvent, elle ajoute à leur bonheur la délicieuse perspective d'un bonheur plus grand, et leur fasse entrevoir l'heureuse issue des plus grands malheurs, et les délices inexprimables qui doivent succéder aux plus horribles souffrances (3):

4°. Qu'elle épouvante par la terreur et les menaces de tourmens sans fin, les esprits flottans et indécis; qu'elle imprime dans leur ame une crainte salutaire et religieuse, qui leur interdise le doute et la discussion (4):

---

(3) Voyez la description du paradis dans le Koran. Les promesses faites par Moïse dans le Deutéronome, ch. 28. Zoroastre, Mahomet et Confucius considérés comme législateurs, sectaires et moralistes, par M. Pastoret, p. 249, 27, 338..

(4) Voyez à ce sujet le Koran, t. 2, p. 16. Pastoret, p. 423. Voyez les menaces faites par Moïse aux israélites, chapitre 28 du Deutéronome; ce morceau est remarquable par son énergie, et je crois que sans employer le ressort tout puissant de l'éternité des peines, dont Moïse n'a nulle part fait mention, il est impossible d'effrayer

5°. Que ses dogmes intolérans et persécuteurs, ne puissent admettre ni paix ni mé-

---

l'imagination de l'homme parune peinture plus éloquente et plus terrible.

L'affreuse conformité qui se trouve entre les menaces faites au nom d'un Dieu tout-puissant par le législateur des hébreux, et la situation des français sous la sanglante anarchie et le féroce despotisme du gouvernement révolutionnaire, produit à la fois l'étonnement et la tristesse.

« Le Seigneur vous frappera de frénésie, d'aveuglement et de fureur.... Vos fils et vos filles seront livrés » à un peuple étranger ; vos yeux le verront et seront tout » desséchés par la vue continuelle de leur misère ; et vos » mains se trouveront sans force pour les délivrer..... » Vous serez abandonné à l'injustice et opprimé tous les » jours de votre vie, et vous demeurerez comme interdit » et hors de vous par la frayeur des choses que vous verrez de vos yeux..... Vous deviendrez l'esclave d'un » ennemi que le Seigneur vous envoiera ; vous le servirez » dans la faim, dans la soif, dans la nudité et dans le besoin de toutes choses ; il vous fera porter un joug de fer, » jusqu'à ce que vous en soyez écrasé..... » Le Seigneur fera venir un peuple dont vous ne pourrez » entendre la langue ; un peuple fier et insolent, qui ne » sera touché ni de respect pour les vieillards, ni de pitié » pour les plus petits enfans..... Vous n'aurez ni aucun » repos, ni même où asseoir la plante de votre pied ; car le » Seigneur vous donnera un cœur toujours agité de crainte, » des yeux languissans et une ame toute abymée dans la » douleur..... Votre vie sera comme en suspens devant

lange, avec les dogmes d'aucune autre religion, et soient regardés comme les seuls approuvés de l'être tout-puissant; afin qu'ils jettent de plus profondes racines dans l'esprit du vulgaire, et ne laissent aucune prise à sa versatilité et à son inconstance (5):

6°. Qu'ils soient transmis par écrit comme émanés de Dieu même, et acquièrent, par ce moyen, une permanence immuable, une sorte de réalité corporelle et physique (6):

» vous, et vous ne croirez pas à votre vie. Vous direz le » matin qui me donnera de voir le soir? et le soir qui me » donnera de voir le matin? tant votre cœur sera saisi » d'épouvante, tant la vue des choses qui se passeront » devant vos yeux vous effrayera ».

(5) Voyez le Koran dans l'endroit cité ci-dessus; le Deutéronome, ch. 12, v. 2, 3, 4. ch. 18, v. 20. ch. 29, v. 20, et enfin chap. 13, v. 6, 7, 8 et 9, où se trouve cette loi atroce par laquelle Moïse ordonne de tuer « son » frère, sa fille, sa femme ou son ami que l'on aime » comme sa vie, » en cas qu'ils conseillent l'idolâtrie; loi que l'on peut regarder comme le *nec plus ultra* de l'intolérance et du fanatisme religieux.

(6) C'est l'ange Gabriel qui apporte lui-même à Mahomet les feuilles du Koran. Moïse écrit le Pentateuque sous la dictée de Dieu. Le Saint-Esprit a guidé la plume des Evangélistes.

7°. Que pour donner plus de zèle et d'enthousiasme à ses sectateurs, elle regarde comme un des premiers mérites aux yeux de Dieu, celui de faire de nouveaux prosélites; qu'elle récompense spécialement par ses promesses ceux qui se dévouent à étendre son influence, à soutenir la sainteté de ses préceptes, et la vérité de son origine; qu'elle consacre leurs noms à la vénération des hommes, et qu'elle rende l'objet d'un culte particulier ses apôtres et ses martyrs (7);

(7) Voyez Zoroastre, Confucius et Mahomet considérés comme législateurs, comme moralistes et comme sectaires, p. 22, 1re édit. ibid. p. 281. Moïse considéré comme législateur et moraliste, p. 507, par M. Pastoret.

Les dogmes de la religion des indous étoient entièrement opposés à ceux mentionnés dans ce paragraphe et dans le paragraphe 5; et je pense que c'est-là la véritable raison, qui a empêché cette religion de s'étendre au-delà de l'Inde, ou qui l'a fait tellement défigurer par les peuples qui l'ont adoptée, qu'il est presqu'impossible de reconnoître les sectes auxquelles elle a donné naissance. En effet, les indous font un mystère de leur religion, et semblent craindre en quelque sorte de faire des prosélites. Ils regardent comme bonnes toutes les manières d'adorer Dieu; ils se croyent seulement plus chéris de lui, et pensent que la leur est la meilleure (Voyez Sketches chiefly relating to the maunes rand religion of the hindoos. London, 1790.)

8°. Il est nécessaire enfin, qu'elle se rappelle sans cesse à l'esprit du vulgaire par la fréquence des pratiques qu'elle exige; qu'elle étonne son imagination par des miracles; et en impose à ses sens par la grandeur et la pompe de ses cérémonies publiques.

CHAPITRE IX.

Effets de l'introduction de la propriété sur les mœurs et le caractère des Peuples, et sur la condition des Femmes.

DANS l'âge pastoral, l'homme dégagé de toute crainte pour le présent et l'avenir, sur sa subsistance, a suffisamment de loisir pour se livrer aux charmes d'une société mutuelle; tous les sentimens inhérens à l'espèce humaine, pour ainsi dire engourdis dans le cœur de l'homme sauvage, poursuivant sans cesse la proie d'où dépend la prolongation de son existence, livré entiérement à la léthargie du sommeil, ou au délire de l'ivresse, se développent dans cette

période. Cette sympathie innée dans l'homme, qui lui fait partager les peines et les plaisirs de ses semblables, s'augmente encore par une communication plus fréquente de sensations et d'idées, et accroît en lui la pitié et la bienveillance. L'amour-propre et le prix qu'il attache à l'opinion des autres, augmente en lui l'hospitalité, la générosité et le desir de la gloire : le rapport des goûts et des sentimens resserre les doux liens de la touchante amitié : l'amour enfin, que font naître les obstacles et les retards qu'apporte la propriété à l'union des sexes, torture son ame par de nouvelles angoisses, ou l'exalte à des jouissances jusqu'alors inconnues. Les femmes dès-lors plus desirées, et acquérant de nouveaux charmes et un nouveau prix, seront traitées avec moins de barbarie (1); je dis avec moins de barbarie, car

(1) Sur la condition des femmes dans l'âge pastoral, V. Genèse, ch. 18, v. 6. ch. 29, v. 9. L'Odyssée d'Homère, liv. 7, v. 103. Hérodote, liv. 8, n°. 37. Hist. gén. des Voyages, *passim*. Levaillant, t. 2, pag. 57 et 280. The habitable World described, *passim*. L'Esprit des us. et des cout. ch. 2, liv. 2. Voyages de Pallas,

comme les écarts d'une imagination exaltée sont rares et durent peu, que ces peuples mènent une vie mâle et guerrière, et que l'homme, dans cette période, estime par-dessus tout la force et la bravoure, il méprise un sexe foible, et abuse encore de sa supériorité, pour traiter sa compagne en esclave, et faire retomber sur elle tout ce qu'a de plus accablant, le fardeau des travaux domestiques. Chez plusieurs de ces peuples même, les femmes n'ont point la faculté d'hériter (2), ce qui leur ôte la principale source de leur influence, la propriété. Enfin,

---

t. 4, p. 61, 69, 94. Ibid. t. 1, p. 513 et suiv. Ibid. p. 618.

L'on ne doit point oublier, que les mêmes causes qui établissent une *gynécocratie* dans l'âge précédent, ont aussi souvent leur effet dans celui-ci ; ainsi les femmes régnoient chez les Issedons, peuple pasteur mentionné par Hérodote, liv. 4, c. 26.

(2) Par la loi de Moïse, la succession appartenoit aux enfans mâles, et ce n'étoit qu'à leur défaut que les femmes en jouissoient. (Voyez Nombres, chap. 27, v. 8 et 11. « Chez les Caffres, dit Levaillant, Voyage en Afrique, » t. 2, p. 292), les filles n'héritent point ; elles restent avec » leurs frères ou leurs mères jusqu'à ce qu'elles convien» nent à quelqu'homme. »

comme dans cette période un homme riche peut nourrir un grand nombre de femmes sans inconvénient pour lui-même ; la polygamie, par cette raison, plus fréquente et plus prononcée que dans la période précédente, achève d'augmenter encore tout ce que la condition des femmes a de dur et de pénible : cependant, telle est l'influence du changement des mœurs qu'amène l'abondance et la propriété, que lors même que toutes ces causes se trouvent réunies, leur sort est doux et heureux, en comparaison de celui où elles sont réduites chez les peuples chasseurs.

Comme dans cette période, il en coûte pour pourvoir à la nourriture et à l'existence des enfans, il est de la plus grande importance de savoir quel en est le père ; une femme ne sauroit donc procréer avec un autre qu'avec son mari, sans faire tort à sa fortune ; le mariage devient un lien sacré, et la fidélité conjugale un devoir : or la violation d'un devoir quelconque est une action déshonorante ; celle qui s'en rendra coupable sera méprisée, et même punie avec

sévérité. Ainsi l'on s'accoutumera peu-à-peu à regarder la chasteté comme la vertu la plus nécessaire aux femmes, indépendamment des causes qui l'ont nécessitée. On aura donc le plus grand intérêt à conserver dans les familles la virginité des filles. Les soins que l'on prendra pour empêcher les desirs de naître, pour contrarier la nature dans son penchant le plus impérieux, produiront cette réserve craintive que l'on a nommé pudeur. Plus il sera difficile de prévenir un commerce illicite entre certains individus, plus il sera proscrit par l'opinion : c'est dans cette vue que la religion et les loix civiles, chez presque tous les peuples, interdisent les mariages jusqu'à un certain degré de parenté. Si donc la propriété introduit des peines contre l'adultère, elle en produit de plus rigoureuses encore contre l'inceste (3).

(3) La signification de ce mot varie considérablement ; la nature en a fixé le sens, chez presque tous les peuples civilisés, à l'union des pères et des mères avec leurs enfans ; mais en Egypte le mariage entre frère et sœur étoit permis : un spartiate pouvoit épouser la fille de son père ; un athénien celle de sa mère ; et à Athènes les noces

Ces changemens dans les mœurs, l'opinion et les loix, ne s'opéreront que peu-à-peu chez ces peuples : chez plusieurs nations de pasteurs, la chasteté et la pudeur seront à peine connues ; chez d'autres la nécessité de ces prohibitions, entre proches parens, ne se fera point sentir aussi fortement ; et si un législateur prophète, tel que ceux dont j'ai parlé, paroît chez une nation à cette époque reculée, consacre l'usage établi, et lui donne par-là une sorte d'existence religieuse, l'union entre les plus proches parens aura lieu même dans les siècles de civilisation : alors cette nation offrira à cet égard un contraste frappant avec celles qui sont parvenues au même degré de civilisation ; ainsi chez les anciens perses, d'après la loi de Zoroastre, un frère pouvoit épouser sa sœur, un fils se marier avec sa mère (4).

---

de l'oncle et de la nièce étoient regardées comme une heureuse union des liens du sang et des flambeaux d'hymenée. Voyez Gibbon's, Hist. of the decl. and fall of the Rom. Emp. vol. 8, p. 51.

(4) V. la note 5 du chapitre 4 du troisième livre, page 49.

Le sentiment de la jalousie dans l'homme est toujours proportionné au cas qu'il fait de la chasteté dans les femmes, ou du moins au prix que l'opinion des hommes avec lesquels il vit y attache; comme nous venons de voir, que l'idée de la chasteté ne fait que de naître chez les peuples de cette période; que cette vertu sociale n'a pas eu le tems de s'affermir ni de jetter de profondes racines; la jalousie chez eux ne sera ni très-forte, ni très-ordinaire; les hommes seront peu attachés aux jouissances exclusives; et on les verra, comme dans la période précédente, disposer très-souvent de leurs femmes en faveur d'autrui.

Il ne faut pas oublier d'observer que de cette sévérité à l'égard des femmes, que la propriété amène dans les loix et les usages sur le mariage, résultera une plus grande certitude dans la paternité; par conséquent plus d'amour et d'attachement de la part des pères, et un respect plus grand, une soumission plus volontaire de la part des enfans.

Moins concentré en lui-même, moins

inquiet sur sa subsistance, l'homme, dans cette période, n'a point ce caractère sombre et mélancolique du sauvage : ses passions sont moins circonscrites et moins violentes ; il sait pardonner une injure et sacrifier le ressentiment d'une offense : il est moins constant dans sa haîne, moins implacable et moins cruel dans sa vengeance : la pitié, et la générosité, modifient ses sentimens ; ou des considérations d'intérêt, lui apprennent à les étouffer, et à les réprimer au besoin.

Comme il a plus d'occupations, et un plus grand nombre d'idées diverses ; et plus de moyens de distraction et d'amusement, il est moins enclin à l'ivresse et à la débauche.

CHAPITRE X.

De l'invention et des divers progrès de l'Ecriture : de son influence sur les Peuples pasteurs.

Le premier besoin des hommes réunis en société, a été de se communiquer mutuellement leurs sensations et leurs idées, et ils ont inventé le langage. Après l'introduction de la propriété, le besoin de déterminer d'une manière précise, et de transmettre de générations en générations, les loix et les conventions qu'elle entraîne, a donné naissance à l'écriture. Le langage est l'art de transmettre toutes nos pensées par des sons artificiels ou arbitraires; l'écriture est l'art de les peindre aux yeux par des signes artificiels ou arbitraires : mais comme le langage est presqu'aussi ancien que les sociétés humaines, l'histoire ne nous fournit point d'exemples des divers degrés par lesquels les hommes sont arrivés du langage d'action, au langage articulé; elle nous les montre partout familiarisés avec ce dernier; excepté

les individus que le hasard a écartés de leurs semblables, ou que la nature, ou des accidens particuliers ont privés de l'organe de la parole. Nous pouvons tracer au contraire, d'après des faits et des exemples, les divers progrès de l'écriture; comme elle n'est point d'une nécessité indispensable aux sociétés humaines, on en trouve chez lesquelles elle est inconnue, et elle est portée à différens degrés de perfection chez différentes nations.

1. Les hommes ont d'abord essayé de rendre simultanément leurs conceptions en dessinant d'une manière grossière la forme des objets; tel est le premier degré de l'art d'écrire, que plusieurs sauvages connoissent, et qui avoit été perfectionné par les Mexicains (1).

2. Pour exprimer de cette manière les

(1) Antonio de Solis explique parfaitement comment ils exprimoient ainsi leurs pensées. « Se daban à entender » con pinceles, significando las cosas materiales con sus » proprias imagines, y los demas con numeros e señales » significativas ; en tal disposicion, que el numero, » la letra, y figura formaban concepto, y daban entera » la razon. » (Conquista del Mexico, lib. 2, ch. 1).

idées abstraites, on eût recours à l'allégorie ; une main signifia la puissance, un œil la vigilance ; et par une suite de la même idée, l'on s'habitua bientôt à ne retracer une pensée que par une des parties constitutives du dessin qui la représentoit ; de-là naquit l'écriture à la fois allégorique et symbolique, dont les hyérogliphes égyptiens nous offrent un mémorable exemple (2).

3. Pour abréger, on se servit de signes arbitraires et de convention pour exprimer une idée quelconque ; tels étoient les morceaux de bois d'Albanie, et les quipos du Pérou (3).

4. L'usage fit bientôt trouver cette manière de transmettre ses idées insuffisante et obscure ; on analysa la pensée en perfec-

(2) Suivant Clément d'Alexandrie, Stromat, liv. 5, t. 2, p. 657, et Porphyr in vita Pythagor. p. 97, les Egyptiens avoient trois sortes de lettres, 1°. l'épistolaire ; 2°. la sacerdotale dont se servoient les scribes sacrés ; 3°. la hyérogliphique et symbolique. Hérodote, liv. 2, §. 36, dit expressément « qu'ils ont deux sortes de lettres, les » sacrées et les vulgaires. » Voyez ce que M. Caylus dit à ce sujet dans son recueil d'antiquités, t. 1, p. 65 et suiv.

(3) Voyez à ce sujet Hist. gén. des Voy. p. 150, t. 15.

tionnant l'écriture, comme on avoit fait en perfectionnant le langage; on réfléchit, que les pensées étant composées de mots isolés, on parviendroit à les exprimer toutes, si on inventoit des signes particuliers pour chaque mot en particulier; ce fut un grand pas; et plusieurs nations très-civilisées n'ont fait que perfectionner cette idée, et n'ont pas été plus loin : la Chine nous offre un exemple de ce genre (4).

5. Mais la mémoire se trouva insuffisante pour retenir cette multitude de signes, et l'on tâcha d'en diminuer le nombre : on observa que comme les pensées sont formées par la combinaison des mêmes mots, les mots sont eux-mêmes formés par la combinaison des mêmes sons, et l'on parvint ainsi peu-à-peu à l'écriture syllabique : c'est de cette manière qu'écrivent les japonois et plusieurs autres peuples (5).

6. Enfin pour réduire encore le nombre des signes, et pouvoir exprimer toute espèce

(4) V. Hist. gén. des Voy. t. 11, édit. in-12.

(5) V. Hist. gén. des Voy. t. 40, édit. in-12.

de sons, on analysa la syllabe en voyelles et en consonnes; on inventa des caractères particuliers pour chacun de ces élémens, et on vit paroître le système alphabétique: c'est le dernier degré de perfection auquel l'écriture est parvenue, et dont elle étoit je crois susceptible.

La plupart des peuples pasteurs ignorent absolument l'art d'écrire; quelques-uns sont parvenus à inventer l'écriture symbolique; mais aucun ne l'a de lui-même poussée à un plus grand degré de perfection: cependant un très-grand nombre d'entr'eux, par leurs fréquentations avec des nations policées, se sont familiarisés avec un système quelconque d'écriture, syllabique ou alphabétique. La perfection du système d'écriture contribue beaucoup chez une nation au développement de l'intelligence humaine, et aux progrès de l'industrie et des arts, en rendant plus facile la communication des idées, et en transmettant les découvertes et les connoissances d'une génération aux générations futures, et sur-tout, en fournissant à l'homme les moyens de combiner ensemble

un plus grand nombre de pensées qu'il ne pourroit le faire avec le secours de la mémoire seule : mais comme ce système est en quelque sorte indépendant du degré de civilisation, et qu'il dépend, la plupart du tems, de causes accidentelles et fortuites, en étudiant l'histoire d'un peuple, dans quelque période qu'il se trouve, l'on doit faire attention à sa nature, afin de déterminer les effets qu'il peut produire sur ses mœurs, son caractère, son gouvernement, sa religion, et l'étendue de ses connoissances.

CHAPITRE XI.

De *l'état des Sciences chez les Peuples pasteurs : Astronomie, Arithmétique, Histoire Naturelle, Médecine.*

C'EST à cette période que remonte l'origine de l'astronomie, l'une des sciences les plus sublimes ; qui, plus que toute autre, élève l'ame et aggrandit les idées. Ce n'est pas que l'éclat des astres, et l'effet marqué de quelques-uns sur la terre, n'ayent frappé les regards de l'homme, dans les deux âges précédens. Mais, dans le premier, n'étant mu par aucun besoin, jamais son indolence naturelle ne lui a permis de s'en rendre compte ; dans le second, au contraire, trop pressé par la nécessité qui rappelloit sans cesse son attention et ses yeux sur la terre où il résidoit, il n'a pas eu le tems de les diriger vers le ciel ; ainsi, dans ces deux périodes, le spectacle du firmament n'a fait naître en lui qu'une admiration mêlée d'étonnement et de frayeur, et n'a produit qu'une adoration stérile et qu'un culte su-

perstitieux. Mais la vie errante des pasteurs, le besoin qu'ils ont de connoître le retour des saisons, le loisir dont ils jouissent, leur ont donné les moyens et la volonté d'observer le retour périodique des astres et la régularité de leurs mouvemens ; il n'est pas un peuple pasteur qui n'ait des connoissances plus ou moins étendues à cet égard ; et l'antiquité reconnoissante s'est avouée redevable des premiers principes d'astronomie aux bergers de Chaldée (1).

Quelque simples que paroissent les premières opérations du calcul numérique, elles sont ignorées des peuples chasseurs, et de ceux qui ne vivent que des fruits spontanées de la terre ; plusieurs n'ont pas même de termes en leurs langues pour exprimer l'assemblage d'un très-petit nombre d'unités (2); mais après l'introduction de la propriété, le commerce et les échanges qui en sont la suite, familiarisent bientôt les peuples avec les premiers élémens d'arithmétique : ce sont

(1) V. Justin. Cicero de divinatione, lib. 1, nº. 2 et 93. Diodore. lib. 2. Plin. lib. 7, ch. 56, t. 1, p. 398, Elzevir 1635.

(2) Voy. les Voyages de Lacondamine.

donc

donc les peuples pasteurs que l'on doit regarder comme les premiers inventeurs de cette science.

L'histoire naturelle et la médecine, que nous avons vues naître dans la précédente période, s'enrichissent encore dans celle-ci, par de nouveaux faits, et de nouvelles observations.

Les différences qui se trouvent entre l'industrie, les connoissances, et la perfection des facultés intellectuelles des différens peuples pasteurs, auront pour causes, 1°. l'inégalité de leurs richesses, 2°. les degrés de civilisation des nations avec lesquelles ils communiquent habituellement, 3°. le degré de perfection de leur système d'écriture.

CHAPITRE XII.

Des Beaux-Arts, dans la troisième période : de la Poésie, de la Musique, de la Danse, du Dessin, et de la Sculpture.

PARMI les facultés intellectuelles de l'homme, il n'en est point qui prenne un aussi rapide essor que l'imagination, et dont il se plaise le plus à faire usage. La poésie, dont nous avons découvert les traces dans les deux périodes précédentes, se ressentira du loisir et de l'aisance dont il jouit dans celle-ci. Sa sensibilité se développe, il a plus de connoissances, de sentimens et d'idées ; les chefs des peuples desirent non-seulement jouir de l'estime et de la louange de leurs contemporains, mais voudroient encore transmettre leurs noms et leurs belles actions à la postérité : le desir de la gloire devient plus général, plus vif et plus animé : les poëtes qui en sont les dispensateurs, seront donc honorés et recompensés ; ils formeront même, chez plusieurs peuples, une

classe privilégiée (1); ils exerçeront une espèce de sacerdoce; alors, dès ce moment, il y aura entr'eux une émulation et des efforts proportionnés aux honneurs et aux récompenses qui les attendent; ils perfectionneront peu-à-peu leur art; parlant une langue encore peu formée, et par conséquent encore pleine de métaphores; sans cesse à portée d'observer le magnifique spectacle de la nature et les phénomènes qu'elle présente, leurs ouvrages offriront souvent un genre de beautés trop étrangères aux poëtes les plus illustres chez les nations civilisées. Il pourra même arriver que chez un peuple pasteur, pauvre, grossier et ignorant encore l'art d'écrire, dans les tristes climats du Nord, et sur un sol stérile, l'on voye paroître un homme doué d'une imagination grande et élevée, qui, inspiré par l'amitié et les liens du sang, célèbre avec enthousiasme les héros qui lui furent chers; que ses pro-

(1) Tacit. de mor. Germ. ch. 3. Diodor. Sicil. liv. 5. Strabo, liv. 4. Pennant's tour in Wales, p. 426, 449. Gibbon's, Hist. of the decl. and fall of the Rom. Emp. ch. 50, t. 8, p. 104, édit. de J. Tourneisen.

ductions récitées d'âge en âge avec admiration soient enfin écrites après une longue suite de siècles, et fassent les délices des nations civilisées : à la vérité ses comparaisons seront aussi circonscrites que les connoissances du peuple chez lequel il a vécu; et ses images aussi peu diversifiées (2) que le spectacle d'une nature triste et monotone : le soleil, la lune, les étoiles, la neige, les nuages, les montagnes, les rochers, les tombes des guerriers couvertes de mousse, reparoîtront sans cesse dans ses vers ; mais il saura prêter à tous ces objets les couleurs fortes et variées de son imagination ; il sera tantôt sombre, tantôt terrible et toujours majestueux ; et enfin s'il fut malheureux, il fera passer dans ses productions la mélancolie de son ame ; et la douce sensibilité, (3) dont elles seront empreintes, leur prêtera de nouveaux charmes.

---

(2) C'est sous ce rapport qu'Ossian est bien inférieur à Homère.

(3) Cette qualité dans Ossian se fait sur-tout remarquer dans ses petits poëmes, tels que Croma, Contath et Cuthona.

Nous avons observé ci-dessus ; que la musique accompagne toujours la poésie et se perfectionne avec elle : dans cette période elle se ressent des progrès de l'industrie, les hommes fabriquent des instrumens, soit pour marquer la mesure, soit pour en tirer des sons ; il n'est point de peuples pasteurs qui n'en ayent de diverses sortes : les plus communs, parce qu'ils sont les moins compliqués, sont la flûte et le tambour (4).

La danse se joint encore à la musique et à la poésie, et prend dans cette période un caractère plus gai que dans la précédente, et plus conforme à l'abondance et au bonheur qui l'accompagnent (5).

Les progrès des peuples pasteurs dans le dessin et la sculpture sont presque nuls ; le défaut d'instrumens nécessaires, et leur vie toujours errante, sont des obstacles invincibles aux progrès de ces deux arts.

---

(4) V. The habitable World described. by the Rev. Dr. John Trusler. Voyages de Pallas. Hist. gén. des Voyages. *passim.*

(5) V. dans Pallas une description très-curieuse des danses des Ostiaks. t. 4, p. 87.

CHAPITRE XIII.

Des Arts utiles chez les Peuples pasteurs : du Commerce et de l'introduction de la Monnoie.

Si l'homme, dans cette période, fait de grands progrès dans les arts qui contribuent à son amusement ; il ne perfectionne pas moins ceux qui servent à rendre son existence plus commode et plus agréable. Les peuples pasteurs ne dévorent plus leurs alimens tout crus, mais savent les rendre, par la cuisson et les apprêts, plus faciles à digérer : ils inventent l'art de filer la laine, et de préparer des peaux de bêtes, pour se garantir des intempéries de l'air et pour construire des tentes ou des maisons portatives, qui conviennent à leur vie errante et vagabonde. Plusieurs fabriquent des chariots pour transporter leurs effets avec plus de facilité. Ils perfectionnent aussi leurs armes, et employent leur loisir et leur industrie à vaincre les obstacles que le besoin et la

nécessité opposent à la satisfaction de leurs appétits, ou à l'accomplissement de leurs desirs. La recherche dans la parure, et un certain luxe dans leurs ornemens, ne leur sont point inconnus; c'est une suite du loisir dont ils jouissent, de la distinction des rangs, et des progrès de la vanité (1).

Cependant comme les besoins d'un peuple pasteur sont encore très-circonscrits, leurs desirs le sont aussi : ni le motif de la gloire, ni le sentiment de l'utilité, ne seront pas suffisans pour les exciter à faire de très-grands efforts ; ils s'abandonnent au relâchement et à la paresse naturelle à l'homme ; et jamais les arts utiles ne s'élèvent chez eux au-delà d'un certain degré de perfection grossière.

Si un peuple pasteur se trouve dans le voisinage d'une nation civilisée et industrieuse, avec laquelle il soit en paix, alors il se procurera d'elle, par le commerce, toutes les choses nécessaires aux commodités de la vie.

---

(1) V. The habitable world described, by the Rev Dr John Trusler. Hist. gén. des Voyag. Voyages de Pallas, etc.

Le besoin mutuel a donc été la première source de commerce, et de communication amicale, entre deux peuples différens.

Mais l'inconstance naturelle à l'homme, et la différence des goûts produisent, avant cette époque, des échanges entre les individus d'une même nation ; ainsi le commerce est une suite immédiate de la nature de l'homme et du droit de propriété.

L'on doit observer que les peuples pasteurs, changeant continuellement de lieu, et ne cultivant point la terre, ne peuvent avoir aucune idée des propriétés foncières; qu'il n'y a que les richesses mobiliaires qui puissent être chez eux un objet de trafic.

Le commerce se fait d'abord par échange; mais comme la valeur des choses est difficile à déterminer de cette manière, qu'un individu peut avoir besoin d'acheter d'un autre un objet quelconque, sans avoir ce qui lui convient; on s'accorde à évaluer toutes les denrées par celle qui est ordinairement d'un usage plus général, et d'une nécessité plus indispensable pour tout le monde ; ainsi l'on se servira d'abord d'animaux pour ex-

primer la valeur de toutes les denrées : mais comme cette valeur, qui sert de base à toutes les autres valeurs, n'est elle-même ni fixe, ni déterminée, et qu'elle varie suivant l'âge, la force, la beauté de l'animal; l'on préférera sa peau si elle est d'un grand usage ; et un objet quelconque sera évalué par un certain nombre de peaux : cette denrée, quoique moins variable que l'autre, quoique non sujette à dépérir entre les mains du possesseur, diffère cependant de qualité et de grandeur; alors on se servira souvent, pour éviter ces inconveniens, de coquillages ou autres objets rares qui n'auront absolument qu'une valeur de convention, qui ne seront que des signes destinés à exprimer, d'une manière précise, la valeur relative des choses. Enfin quoique les peuples pasteurs ne connoissent point l'art d'extraire les métaux, souvent ils s'en procurent par le commerce avec les nations civilisées ; alors ils préféreront à toute autre, la monnoie métallique dont la matière est indestructible et presqu'inaltérable, et d'une utilité indispensable pour les usages de la vie, qui

réunit toutes les qualités les plus propres à devenir les signes de la valeur de toutes les denrées, et à faciliter les opérations commerciales.

Comme le commerce tend à multiplier les connoissances, à exciter l'industrie de l'homme, en lui donnant de nouveaux desirs; on pourra donc juger jusqu'à un certain point par le seul genre de monnoie en usage chez un peuple, des facultés intellectuelles et du degré de civilisation des individus qui le composent (2).

---

(2) Sur les differentes espèces de monnoie, voyez Lettres édifiantes, 4e recueil, p. 79. Hist. gén. des Voyages, t. 11, p. 281, Ibid. t. 14, p. 296. Robertson's, Hist. of Amer. Lord Kaim's Sketches on the history of man. vol. 1, p. 123, édit. in-8°.

CHAPITRE XIV.

De la Population chez les peuples pasteurs : de l'influence de leur situation respective : de leur aggrégation et de leurs conquêtes.

Cinq causes principales concourent à rendre les peuples de cette période beaucoup plus nombreux que ceux de la précédente.

1°. Chez les peuples chasseurs, les animaux sauvages dispersés sur un grand espace, prennent plus à la terre qu'ils ne lui rendent; chez les peuples pasteurs, au contraire, les animaux domestiques, continuellement réunis en troupeaux et parqués de pâturages en pâturages, améliorent la terre par le moyen le plus parfait que l'agriculture connoisse; le sol devenu plus fertile, produit une plus grande quantité de végétaux, et devient capable par conséquent de nourir un plus grand nombre d'animaux.

Les animaux sauvages ne fournissent aux peuples chasseurs que leur chair : les peu-

ples pasteurs se nourissent encore du lait de leurs animaux domestiques, et il est prouvé qu'ils fournissent annuellement, les uns dans les autres, le tiers de leur poids en lait et laitage de toute espèce (1).

2°. La nourriture des peuples pasteurs, n'étant point précaire comme celle des peuples chasseurs, et ne dépendant point du hasard, ou de quelqu'heureuse rencontre; ils ne sont point exposés à la famine, ni aux maladies et à la mortalité qu'entraînent de fréquentes disettes.

3°. La guerre n'est plus chez les peuples pasteurs aussi meurtrière, et n'a point, pour but immédiat et nécessaire, la destruction des nations belligérantes.

4°. Comme ils ont plus de loisirs, ils sont aussi plus portés à l'amour et plus enclins à procréer.

5°. Enfin l'existence des peuples chasseurs ne peut admettre la réunion d'un grand nombre d'hommes; car ils dépeupleroient bientôt d'animaux les espaces qui les en-

(1) V. le Discours de M. Herrenschwand sur la population;

tourent, et ne pourroient subsister ; la même cause qui met obstacle à la multiplication de chaque nation, s'oppose aussi à l'aggrégation de plusieurs nations entre elles : mais il n'en est pas de même des peuples pasteurs qui, lorsqu'ils se trouvent dans une contrée assez abondante en pâturage, peuvent non-seulement se multiplier, mais aussi se réunir pour l'attaque ou la défense commune ; et comme ils portent avec eux leurs moyens de subsistance, ils peuvent faire la guerre sans aucune interruption.

C'est aussi à ces peuples qu'il est réservé de faire de rapides conquêtes, d'opérer de grandes révolutions, et de changer la face des empires. Mais, pour cet effet, il faut qu'une immense étendue de pays se trouve habitée par des nations à ce même degré de civilisation; tel est, et tel fut toujours, le Nord de l'Asie, tel étoit autrefois le Nord de l'Europe : c'est dans ces vastes deserts qu'une étincelle allume quelquefois un incendie qui ne s'éteint qu'après avoir consumé une partie du monde. Deux tribus de pasteurs, commandées par des chefs habiles, engagent

un combat qui se termine par la défaite de l'une des deux ; alors les vaincus passent sur le champ sous la domination des vainqueurs, avec leurs troupeaux, leurs femmes et leurs enfans : enflammés par le succès, ceux-ci marchent aussitôt à une autre expédition, dont la réussite ajoute encore à leurs forces, et leur fournit de nouveaux moyens pour en achever heureusement une troisième ; ainsi les combats assurent les succès des combats, la victoire enfante la victoire ; et bientôt, en très-peu de tems, une très-grande quantité de peuples pasteurs se trouve agglomérée sous un seul chef : les uns subjugués par la force des armes ; d'autres forcés à la soumission par la terreur ; et d'autres enfin par des alliances volontaires. Attirées par des climats plus doux et par l'espoir du butin, elles se précipitent, ainsi réunies, sur des nations civilisées qui se trouvent incapables de leur résister ; elles se répandent hors de leurs anciennes limites comme des torrens dont l'irrésistible impétuosité se trouve encore augmentée par les obstacles qui les arrêtent ; et dans leurs

terribles irruptions, elles semblent menacer tous les autres peuples d'une destruction inévitable. Ainsi les nations qui, sous la conduite d'Attilla, de Tottilla, de Mahmud, de Gengiskan, de Tamerlan, renversèrent les plus grands empires, et subjuguèrent l'Europe, l'Asie et l'Afrique, étoient des peuples pasteurs : Mahomet et ses successeurs étoient des chefs de pasteurs, dont les armées étoient moins nombreuses à la vérité, mais à qui l'enthousiasme de la religion donnoit une ardeur infatigable, et un courage invincible.

Tous ces peuples en soumettant des nations cultivatrices, deviennent aussi cultivateurs; si la lutte a été longue et sanglante, la chûte des arts et des sciences fait rétrograder le peuple conquis, tandis que le peuple conquérant avance plus promptement vers la civilisation (2).

(2) V. A view of the progress of society in Europe from the subversion of the Roman empire to the six teenth centurie, Robertson's, Hist. of Charles, 5, t. 1.

Un peuple qui en conquiert un autre plus civilisé, est cependant quelquefois utile aux progrès de sa civilisation;

Si un chef de pasteurs, après une guerre promptement terminée, s'empare du trône d'un monarque absolu d'un grand et puissant empire; le peuple vaincu qui par la conquête n'a rien perdu de ses connoissances et de son industrie, qui surpasse le peuple vainqueur par le nombre et la perfection des facultés intellectuelles des individus qui le composent, lui communiquera ses inclinations, ses mœurs et son caractère; et ce dernier se trouvera en quelque sorte confondu avec le premier. Le nouveau monarque, revêtu du titre et de la dignité de celui qui l'a précédé sur le trône, veut exercer le même pouvoir, et trouvant ses nouveaux sujets accoutumés à une soumission et une obéissance entière, facilite, autant qu'il peut, le mélange des deux peuples: il se trouve même plus porté à favoriser le peuple conquis dont il a moins à craindre, que

quoique les Tartares Mantchoux fussent beaucoup moins avancés que les Chinois, cependant leur écriture étoit plus perfectionnée, puisqu'elle étoit syllabique; et la révolution qui a placé un de leurs chefs sur le trône de la Chine et a introduit dans ce vaste empire l'usage de leur langue et de leur alphabet, pourroit bien, à la longue, produire aussi une révolution dans les sciences, les arts et les mœurs de ce pays.

ses

ses anciens sujets, plus accoutumés à l'indépendance (3).

Si un chef, à la tête d'un grand nombre de peuples pasteurs, triomphe d'une grande quantité de nations puissantes et civilisées, et les réunit toutes sous sa domination; comme les nations qui composent cet empire immense diffèrent par le climat, les usages, les mœurs et le degré de civilisation; on verra toutes les parties de ce grand corps se dissoudre après la mort de celui, qui par son génie et la terreur de son nom, les tenoit jointes ensemble (4).

Les peuples pasteurs qui, guidés par un enthousiasme religieux, toujours intolérant par sa nature, conquièrent un pays, en exterminent tous les habitans, ou les convertissent à leur nouvelle croyance, fondent des états d'autant plus stables, qu'ils sont peuplés de fanatiques animés d'un même

(3) V. la Conquête de la Chine par les tartares mantchoux, de Vojeu de Brumen. in-12.

(4) V. le tableau des conquêtes de Tamerlan, de Gengiskan, d'Attilla, dans les chap. 35, 64 et 65. Of The Hist. of the Rom. Emp. by Gibbon.

esprit, unis par un même intérêt ; et d'autant plus dangereux pour les peuples voisins, que cette fièvre sacrée est plus longue et plus ardente (5).

Mais après leurs conquêtes accomplies, l'histoire de ces différens peuples appartient aux périodes suivantes.

---

(5) V. Gibbon's, Hist. of the decl. etc. ch. 50 et 51.

Les successeurs de Mahomet étoient déjà cent ans après sa mort, les plus puissans monarques du monde. L'empire des califes, sous le dernier de la race des Omniades, s'étendoit depuis les confins de la Tartarie et de l'Inde jusqu'aux rives de l'océan atlantique, et leur autorité ne fut anéantie que cinq cents ans après par Gengiskan le chef des Mongols ; ainsi cet empire immense, fondé par des peuples pasteurs, fut aussi détruit par des peuples pasteurs.

CHAPITRE XV.

Des altérations produites dans l'aspect des Contrées habitées par des Peuples pasteurs.

Les peuples pasteurs, lorsqu'ils deviennent conquérans, changent l'aspect des pays habités par les nations civilisées, en renversant les villes que celles-ci ont bâties, les monumens qu'elles ont élevés, en portant partout le ravage et la destruction (1); mais, comme ils ont la faculté de se transporter d'un lieu dans un autre, ils ne savent point forcer la nature pour leur avantage et leur commodité. Les lieux qu'ils ont habités restent dans l'état où ils les ont trouvés, et lorsqu'ils les abandonnent, aucun travail,

(1) Les peuples pasteurs sont plus destructeurs et plus dévastateurs que les peuples cultivateurs, ils n'ont point, comme ces derniers de représailles à redouter.

Lorsque sous la conduite de Gengiskan les Mongols se furent emparé du nord de la Chine, ils délibérèrent s'ils

aucune construction, aucun monument un peu durable, n'atteste leur séjour et leur existence.

---

n'en extermineroient pas tous les habitans, afin que le sol entier put être converti en pâturages pour leurs troupeaux ; mais un sage mandarin, *Yeloutchousay*, dont le nom mérite d'être inscrit parmi ceux des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, représenta au chef des mongols que les quatre provinces dont il étoit déjà en possession, Petscheli, Chantong, Chansi et Leotang, pouvoient, sous une administration équitable, lui rapporter annuellement 500,000 onces d'argent, 400,000 mesures de riz et 800,000 pièces de soies; cette réflexion détourna Gengiskan de cet horrible projet, et sauva la Chine et ses habitans d'une destruction inévitable, (V. l'histoire de la dynastie des Mongous, par le père Gaubil).

CHAPITRE XVI.

Effets des Préjugés nationaux chez les Peuples pasteurs.

DANS cette période, comme dans la précédente, les peuples méprisent les nations les plus civilisées ; ainsi que nous l'avons observé, cet orgueil national se retrouve dans tous les différens âges des sociétés, excepté dans le dernier. En effet, il tient au sentiment le plus fort et le plus naturel à l'homme ; sentiment nécessaire même au maintien de son existence, qui est l'amour de soi : par la même raison qu'il se préfère à tous les autres hommes, il préfère la nation dont il fait partie à toutes les autres nations ; et les individus qui la composent, qui parlent la même langue que lui, qui ont les mêmes opinions, les mêmes habitudes et le plus de ressemblance avec lui-même, ont à ses yeux une supériorité marquée sur tous les individus de la même espèce.

D'ailleurs l'habitude fait aimer aux na-

tions le genre de vie auquel elles sont accoutumées, et les empêche d'en sentir et d'en connoître les inconvéniens ; tandis qu'ils ressentent vivement ceux d'une autre manière d'exister, sans en prévoir les avantages et les douceurs. Ainsi donc ce ne sera que peu-à-peu, et forcés par la nécessité et des causes particulières, que les peuples pasteurs deviendront cultivateurs (1). L'agriculture sera regardée, parmi eux, comme un travail servile abandonné aux femmes et aux esclaves ; indolens et paresseux, ils auront en horreur les travaux continuels des nations cultivatrices, et leur vie errante et vagabonde, leur fera regarder comme un supplice de se trouver resserrés dans l'enceinte des villes (2).

---

(1) V. dans le t. 4, p. 493 des Voyages de Pallas, les efforts impuissans que font les russes pour fixer et rendre cultivateurs les tartares saigaks.

(2) « Rien de si beau parmi les Thraces (dit Hérodote) » que l'oisiveté, rien de si honorable que la guerre et le » pillage ; de si méprisable que de travailler à la terre ». (Hérodote, liv. 5, t. 4, p. 4 de la trad. de Larcher).

LIVRE CINQUIÈME.

QUATRIÈME PÉRIODE.

Des Peuples cultivateurs antérieurement à l'introduction du Commerce et des Manufactures, et à la séparation des Professions (1).

CHAPITRE PREMIER.

Des changemens produits dans l'état social, par l'art de cultiver la terre.

TANT que les hommes ne connurent que l'art de cultiver la terre avec les bras sans

(1) Pour l'histoire des peuples de cette période, consultez Universal History. Hist. génér. des Voy. *passim*. L'Ancien Testament. Les Poëmes d'Homère. Hérodote. Justin, liv. 2, 3 et 7. Plutarque, vies de Thésée et de Lycurgue. Thucidide, liv. 1. Xénophon, liv. 1 et 2. Diodore de Sicile, liv. 12 et 13. Denis d'Halicarnasse. Tite-Live, liv. 1, 2 et 3. Plutarque, vies de Romulus, de Numa-Pompilius, de Valerius-Publicola, de Camille. Robertson's, Hist. of America, book 7. Ibid. Hist. of Charles V, vol. 1. Containing a view of the progress of Society in Europe from the subversion of the Roman Empire, to the beginning of the sixteenth century, etc.

aucun autre secours, ils l'ont méprisé comme indigne d'eux, et n'en ont fait usage que comme un foible supplément à la subsistance qu'ils retiroient de la chasse ou de leurs troupeaux; ils en abandonnoient l'exercice à leurs femmes et à leurs esclaves; mais aussitôt qu'ils savent atteler à une charrue les animaux qu'ils ont domptés, et féconder sans peine, par le labour, une grande étendue de terrein; comme ce travail est pour eux une source d'abondance et de richesses, ils s'y adonnent tout entiers, et l'agriculture devient pour eux le premier des arts et leur principale occupation. L'homme chasseur, malgré toute sa dextérité, est souvent en proie aux plus affreux besoins: la guerre, une épidémie soudaine, exposent le pasteur à se voir dépouillé tout-à-coup de sa propriété, et menacent souvent des nations entières des horreurs de la famine; le cultivateur, qui réunit encore l'agriculture à tous ces moyens d'exister, a bien moins à redouter de cet horrible fléau; les frimats, ou les dévastations, peuvent bien lui enlever une ou plusieurs récoltes; mais la terre

reste toujours prête à récompenser le travail du possessseur.

Comme les hommes, après l'invention de la charrue, n'ont plus besoin de rassembler une multitude de bras pour cultiver un très-petit espace de terre; que chaque famille peut se suffire à elle-même, et produire plus qu'elle ne consomme; par un consentement tacite et unanime, parce qu'il est de l'intérêt de tous les membres de la société, le champ appartient de droit à celui qui l'a défriché, et qui a coutume d'y récolter.

Ainsi peu-à-peu et par degré s'introduit l'idée des propriétés foncières; et c'est une des altérations fondamentales qu'amène l'agriculture dans l'existence des nations (2).

Il en est une autre non moins importante: avant cette période, les hommes n'avoient point de séjour fixe; car quoique les sauvages soient naturellement portés à rester dans les pays dont ils connoissent les

(2) Chaque tribu de pasteurs se réserve des terreins incultes pour les pâturages qui ne demandent aucun travail et qui n'appartiennent à personne en particulier; tout le monde a le droit d'y faire paître ses troupeaux: de-là l'origine des communes.

détours et les repaires, et où ils peuvent chasser avec plus d'avantage; cependant ils l'abandonneront sans peine, soit pour se soustraire aux coups des ennemis qu'ils redoutent, soit lorsqu'ils espèrent se procurer autre part une nourriture plus abondante; le soin seul de leur existence les occupe. Les peuples pasteurs, obligés de mener une vie errante, occupés à changer continuellement de lieu, s'adonnent au brigandage et à la guerre; leur indolence belliqueuse, dédaigne de devoir au travail, ce qu'ils peuvent obtenir par la force.

Les peuples cultivateurs n'abandonnent point les champs qui leur fournissent leur subsistance : laborieux, patiens, tout les porte sans cesse à faire de nouveaux efforts pour améliorer leur condition. L'agriculture attache l'homme au sol qui l'a vu naître, pourvoit à tous ses besoins, est la source de toutes ses richesses, lui fait goûter les douceurs de la paix et les avantages de la société, éveille et sollicite son industrie, aggrandit le cercle de ses idées, le pousse à des progrès rapides dans les arts et dans

les sciences ; et l'on peut dire, avec vérité, que l'invention de la charrue a été le plus grand pas que l'esprit humain ait jamais fait vers la perfection (3).

---

(3) Il est donc de la plus grande importance pour l'histoire de l'esprit humain, d'observer les contrées où il en est d'abord fait mention.

Moïse parle du labourage, Genèse, chap. 9, v. 20. ch. 26, vol. 12. ch. 12, vol. 10. Berose en fait mention. V. la Sincelle, p. 28 et 49. Sanchoniathon chez les phéniciens. Sanch. apud Eusèbe, p. 36. in-folio. Amst. 1648. Il fut transporté d'Egypte en Grèce, V. Diodore, liv. 1 ; d'Afrique et de Grèce en Italie, V. Cicéron, t. 4, page 478. in-4°. Parisiis, 1740. V. encore sur ce sujet Martini, Hist. de la Chine, liv. 1, p. 32, et le Livre de Job, ch. 1, v. 14.

CHAPITRE II.

Changemens produits par l'introduction de l'Agriculture, dans le gouvernement des Peuples.

Nous avons tracé, dans la période précédente, l'origine de l'esclavage, de la distinction des rangs, des castes privilégiées, la naissance du pouvoir judiciaire, et toutes les altérations qu'amène l'influence de la propriété sur l'organisation sociale. Ses effets sont les mêmes dans celle-ci ; l'autorité des chefs variera suivant qu'ils seront plus riches en troupeaux et en esclaves, lorsque la nation deviendra cultivatrice ; la distinction des rangs sera d'autant plus forte qu'il y aura plus d'inégalité dans les propriétés : mais la forme du gouvernement sera dans les commencemens toujours à-peu-près la même. Un chef suprême aura le commandement des forces générales pendant la guerre, et partagera avec les prêtres et les principaux chefs de tribus, le pouvoir judiciaire : la puissance

législative résidera dans l'assemblée générale des guerriers et des chefs de tribus, présidée par le chef suprême. Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, rien ne marche que par gradation ; ce n'est que lorsqu'une nation est depuis quelque tems cultivatrice, que l'on peut observer les altérations qu'à subies son organisation sociale.

Le premier effet de l'agriculture chez un peuple, est d'augmenter encore la différence des rangs et l'autorité des chefs ; elle accroît à la vérité la richesse de chacun, mais dans une proportion inégale, qui est en faveur des plus riches ; car la propriété engendre la propriété, et l'inégalité s'augmente par l'inégalité ; elle exige un travail presque continuel, et oblige les familles qui, dans les deux périodes précédentes, étoient réunies, à se disséminer sur une plus grande étendue de terrein. Au lieu donc de délibérer toutes les fois que les circonstances l'exigeront, ces peuples ne se rassembleront, que lorsque les travaux de la campagne, d'où dépend leur subsistance, le leur permettront : ils ne tiendront donc plus que

partageront le pouvoir avec les chefs de familles. Alors l'abus de l'autorité apprendra l'art de mettre des bornes à l'autorité ; les droits de chacun, auparavant confus et déterminés par les circonstances, seront définis, et resserrés dans de certaines limites ; un peuple aura dès-lors des loix au lieu d'usages, des magistrats au lieu de chefs, et une constitution politique fixe et régulière.

Cependant, à cette époque des sociétés humaines, la forme de gouvernement qui s'établira, après les dissentions et les révolutions intérieures qu'un peuple aura éprouvées, sera presque toujours mixte ; car le monarque aura rarement un pouvoir assez absolu pour être despote ; les principaux ne seront pas assez riches et assez puissans pour gouverner seuls ; et il n'y aura presque jamais assez d'égalité parmi le peuple pour établir une démocratie absolue (1).

(1) On en verra les raisons dans le livre suivant, et j'expliquerai tout-à-l'heure les causes qui font qu'il est de certains peuples auxquels cette observation ne peut s'appliquer.

Cependant

Cependant suivant les différentes circonstances dont j'ai fait mention, l'une de ces formes de gouvernement sera suffisamment prononcée, pour produire des différences dans les mœurs et le caractère des peuples chez lesquels elle prévaudra, et pour influer sur leurs destinées futures.

CHAPITRE III.

De l'influence de la grandeur d'un Peuple, de la configuration du pays qu'il habite, et de sa position relative, sur la forme de son gouvernement dans la quatrième Période.

La grandeur d'un état doit influer nécessairement sur sa constitution politique. Si les membres qui le composent sont en petit nombre, l'inégalité des propriétés sera moins grande, et cette source d'autorité aura moins d'influence par la facilité que le peuple a de se réunir; son gouvernement sera donc plus démocratique. Le gouvernement monarchique ou aristocratique s'établira dans un pays

d'une étendue médiocre, où l'inégalité relative est plus marquée, où le corps du peuple est trop disséminé pour se rassembler fréquemment, trop nombreux pour se coaliser et se concerter facilement. Dans les grands empires, au contraire, où l'inégalité des propriétés est si grande, que le monarque accumule la propriété, et par conséquent l'influence et l'autorité, de plusieurs chefs de tribus, où l'éloignement des individus rend leur réunion difficile, et leur grand nombre leur coalition plus rare et plus facile à troubler, la constitution politique prend d'elle-même une forme despotique.

Mais les pays les plus fertiles en pâturages ne peuvent suffire à la nourriture d'un peuple pasteur très-nombreux; et les peuples ne s'augmentent considérablement, dans l'état pastoral, que par leur aggrégation et leurs conquêtes, dans des contrées civilisées: un peuple pasteur, qui devient cultivateur, est donc d'abord peu considérable; et la constitution politique d'un peuple qui se trouve dans le commencement de la quatrième période, incline donc essentiellement vers la démo-

cratie. Pour connoître les altérations qu'elle doit subir par la suite, il faut observer les causes qui peuvent augmenter rapidement l'étendue du pays qu'il occupe, et le nombre des individus qui le composent : ces causes sont ou locales ou accidentelles. Plusieurs peuples situés dans un pays qui n'est coupé ni par de profondes rivières, ni par des montagnes très-élevées, et qui peuvent facilement communiquer entr'eux, seront souvent réunis par la conquête, ou se coaliseront pour la défense commune, et ne formeront plus qu'un seul et même peuple, et un grand et vaste empire où le despotisme se naturalisera (1). Les peuples, au contraire, que des fleuves, des monts, de vastes forêts séparent, auront entr'eux peu de communication, et resteront indépendans les uns des autres.

Souvent un pays défriché et cultivé par une seule et puissante colonie, eût formé

(1) Lisez l'Histoire de la Chine, celle des assyriens, des babyloniens, etc. et de tous les grands empires de l'Asie.

un état d'une grandeur suffisante pour une monarchie limitée ; peuplé à différentes fois par un nombre infini de petites troupes d'aventuriers, il reste divisé en plusieurs petites républiques indépendantes (2).

Quelquefois un peuple, dont la constitution politique étoit totalement démocratique, tombe, par ses conquêtes rapides, sous le gouvernement d'un seul.

Enfin, souvent un état, que sa position, sa petitesse, sa pauvreté, avoient rendu propre à une constitution populaire, se voit par le pouvoir de la superstition, asservi au despotisme sacerdotal.

---

(1) Lisez l'histoire de la Grèce.

CHAPITRE IV.

De l'influence de la fertilité du sol sur la forme de gouvernement chez les Nations cultivatrices.

Si nous imaginons un pays tellement stérile, pour qu'un homme ne puisse cultiver qu'autant de terrein qu'il en faut pour suffire à sa nourriture, l'esclavage ne pourra point s'y introduire; car l'esclave obligé de travailler sans cesse, et consumant tout le produit de son travail, ne seroit d'aucun secours, ni d'aucune utilité à son maître. Il en seroit de même chez un peuple où les propriétés seroient tellement divisées, qu'aucun des individus qui le composent ne posséderoit au-delà de ce qui est nécessaire à ses propres besoins. Personne ne pourroit avoir d'esclaves, car tout le monde se trouveroit dans l'incapacité de les nourrir. Mais si, au contraire, les bras d'un seul homme peuvent suffire à l'entretien de plusieurs; s'il se

trouve dans l'état des individus assez riches pour subvenir aux besoins d'un grand nombre d'autres ; alors la quantité d'esclaves sera d'autant plus grande, et augmentera d'autant plus rapidement, qu'ils rapportent le plus à ceux qui s'en servent, et qu'il se trouve d'autant plus d'individus qui peuvent en éprouver le besoin. On peut donc dire en général, que chez un peuple quelconque, où l'esclavage est en pleine vigueur, la proportion de la partie esclave à la partie libre, est en raison composée de la fertilité du sol, et de l'inégalité des richesses.

Il est des lieux tellement favorisés de la nature, que le sol y produit jusqu'à trois moissons dans une année, et qu'il n'a besoin, pour produire, que d'un travail facile et léger. Là, l'agriculture sera presqu'aussi ancienne que la société, et les hommes passeront immédiatement de la première à la quatrième période ; mais leurs mœurs et leurs caractères, et par conséquent leurs constitutions politiques, différeront beaucoup de ceux qui sont situés sur un sol moins

fertile, et qui ont passés par des périodes intermédiaires (1).

Comme la facilité avec laquelle on peut, dans ces contrées, fournir à ses besoins y est extrême, l'indolence y sera aussi extrême : les nations qui y résident n'étant point forcées de faire la guerre à leurs voisins pour subsister plus facilement, craignant de perdre, et n'ayant rien à acquérir, joindront la lâcheté à l'indolence.

Dans un pays où il n'y a ni art, ni industrie, ni aucun autre moyen de subsister que la culture de la terre ; il arrivera nécessairement, que les descendans des premiers propriétaires de terres, seront les maîtres absolus des autres hommes, et l'esclavage s'établira dans ces sociétés presque dès leur naissance ; il s'établira, avec d'autant plus de facilité, que l'homme indolent et lâche, ne sait ni ce qu'il peut, ni ce qu'il vaut ; qu'il

---

(1) Voyez les volumes 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 de l'Hist. gén. des Voyages, édit. in-12, sur les nations situées sur la côte occidentale d'Afrique, depuis le Cap-Verd jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Voy. Robertson's, Hist. of America, book 7, on the Mexicans, and Peruvians.

n'a ni le sentiment de ses forces, ni celui de sa dignité.

Que si les productions de ce sol riche et fécond, attire vers le peuple qui le cultive, une nation commerçante et civilisée, pour les échanger contre les produits de son industrie, la servitude augmentera encore : car les principaux s'empareront d'abord de la plus grande partie du gain, ce qui produira plus d'inégalité dans les richesses; leur avarice croîtra en proportion de leurs nouveaux besoins; ils ne pourront les satisfaire qu'en tyrannisant ceux qui leur sont soumis, et dont ils ne peuvent vaincre l'indolence et la paresse, que par la crainte et les châtimens.

La superstition viendra souvent consacrer et affermir cette injuste puissance : quelquefois, appesantissant son joug sur le peuple entier, elle resserrera le pouvoir entre les mains d'un seul despote (2); mais souvent aussi les grands propriétaires en seront nantis, et le chef qu'ils éliront entre eux, et

(2) V. Robertson's, book 7, t. 3, p. 163 et 194 de l'édit. J. Tourneisen, et Hist. gén. des Voyages.

parmi eux, servira plutôt à consolider leur puissance, qu'à gêner leur indépendance (3). Chez une nation où l'esclavage est si puissamment consolidé, où les esclaves sont si nombreux, qu'ils en composent la plus grande partie, on ne fera aucune difficulté d'en vendre pour une légère rétribution.

Comme la fertilité du climat est une suite de son extrême chaleur, que la chaleur du climat produit presque toujours la poligamie (4), et que la poligamie relâche les liens de la famille et affoiblit l'affection des parens, on verra quelquefois chez ces peuples des pères vendre leurs propres enfans. Si alors une ou plusieurs nations commerçantes, viennent sans cesse tenter la cupidité d'un tel peuple, il s'établira entr'elles et lui un commerce d'hommes; ce commerce ne diminuera pas plus la population, que la prime accordée en Angleterre sur l'exportation du blé, ne diminue le produit de ce graminée; mais il empêchera que ce peuple, forcé par l'excès

(3) V. Hist. gén. des Voyages, *passim*.

(4) V. sur ce sujet l'Esprit des Loix, liv. 16, et en particulier le 1er et le 6e chapitre.

de sa population à de nouveaux efforts pour subsister, ou ne devienne conquérant, ou ne fasse de grands progrès vers la civilisation : à moins que quelqu'autre cause ne l'en fasse sortir, il restera toujours dans le même état d'ignorance, d'esclavage, et d'abrutissement.

Cependant comme dans la plupart de ces contrées si fertiles, les peuples ne cultivent la terre qu'avec les bras ; soit parce qu'ayant passé presque subitement de la première à la quatrième période, ils ignorent l'art de dompter des animaux et de les faire servir au labourage, soit parce que la nature, dans la juste répartition de ses bienfaits, leur en a refusé de propres à cet emploi ; dans les cantons peu fertiles, où les habitans ne pourront se procurer qu'avec peine, et par un travail universel, les nécessités de la vie, on verra régner la plus parfaite égalité et la plus grande liberté (5) :

(5) V. Antonio de Solis, Historia de la Conquista del Mexico, liv. 3, ch. 3, p. 302, in-12, Barcelona, 1771, sur la république de Tlascala. V. Histoire gén. des Voy. t. 7, pag. 444, sur la république des Sererres, près du Cap-Verd. Ibid. t. 8, p. 127. Ibid. t. 9, p. 460, sur celle

là l'homme ne pourra posséder de terre que ce qu'il en peut cultiver ; et si ce qu'il peut cultiver suffit seulement à sa nourriture et à celle de ses enfans en bas âge, l'esclavage même y sera impossible, et l'égalité des propriétés produira l'égalité des droits et des rangs (6) : alors ces peuples, pauvres et seulement à l'abri du besoin, seront braves et belliqueux ; et malgré leur petit nombre, ils sauront maintenir leur indépendance contre les grandes nations qui les entourent. On verra donc dans ces contrées de petites républiques subsister à côté de grands empires despotiques.

---

de Mandingos, dans le pays de Galam, sur les bords de la Gambra. Ibid. sur celle des Kompras, près le royaume d'Issinie, sur la Côte-d'Or, t. 10, p. 254. Ibid. sur celle d'Axim, vol. 13, p. 43. V. encore vol. 13, p. 41, vol. 8, p. 419, etc.

(6) Parmi les Mandingos, qui forment une république située dans le pays même où se fait le commerce d'esclaves, on ne connoît point l'esclavage ; et lorsque les habitans sont trop nombreux, on forme des colonies. V. Hist. gén. des Voy. t. 8, p. 129.

CHAPITRE V.

De la constitution politique d'un Peuple conquérant, qui s'établit dans une vaste contrée déjà cultivée.

J'AI parlé des peuples qui acquièrent de nouvelles propriétés et de nouvelles richesses, en défrichant une terre nouvelle et jusqu'alors inculte : mais, au lieu de s'établir dans une contrée déserte et non encore cultivée, il arrive souvent qu'un peuple cultivateur, ou un peuple pasteur, conquière un vaste pays déjà civilisé, et anéantisse, par une guerre longue et dévastatrice, les arts et la civilisation : il doit en résulter alors une autre organisation sociale, et une forme particulière de gouvernement qu'il est nécessaire de faire connoître.

Les terres conquises seront d'abord partagées entre tous ceux qui ont contribué à la conquête, suivant leur rang et leur influence ; mais plusieurs en auront plus qu'ils n'en peuvent cultiver ou faire cultiver : alors

ils en distribueront soit aux naturels du pays, soit à leurs concitoyens, à de certaines conditions : ils se réserveront d'abord le droit de les donner et de les ôter à volonté : bientôt ils les accorderont pour un certain tems, et enfin à perpétuité. Des propriétés ainsi acquises, des partages ainsi faits, allumeront la cupidité, et susciteront parmi un tel peuple des guerres et des dissentions continuelles ; chacun voudra augmenter ses domaines par les mêmes moyens qui les lui ont mérités : les richesses seront regardées comme le fruit de la valeur et non du travail. Il est naturel que les grands propriétaires protègent ceux à qui ils ont accordé des terres, qui leur sont soumis, et sur lesquels ils ont des droits à exercer si profitables pour eux. Dans ce conflit universel, dans ces divisions intestines, les petits propriétaires qui tiennent leurs terres par le droit de partage, les anciens habitans qui, par leur alliance ou leur intelligence avec les conquérans, ou par une cause quelconque, n'ont point été dépouillés, seront obligés, pour se préserver d'une ruine entière,

de recourir à la protection des plus puissans; ceux-ci la leur accorderont à des conditions qui les rapprocheront de ceux qui possèdent des terres concédées : ces ligues une fois formées, nécessiteront la formation d'autres ligues ; beaucoup des grands propriétaires se mettront sous la protection de propriétaires plus puissans encore, et ces derniers sous celle du monarque même, pour qu'il les protège contre des adversaires supérieurs en forces, ou même contre des invasions étrangères. Il s'établira ainsi un gouvernement fondé sur une dépendance mutuelle et un système de possession territoriale; dont la tranquillité sera troublée d'autant plus facilement, qu'elle résulte d'une multitude infinie de contre-poids.

Des circonstances différentes, prises dans la nature du pays, la différence du peuple conquis ou celle du peuple conquérant, feront varier dans leur forme ces constitutions politiques ; mais dérivant des mêmes principes et produites par les mêmes causes, on retrouvera toujours les mêmes conséquences et les mêmes effets ; et les principaux

traits qui les caractérisent se ressembleront chez tous les peuples, malgré la variété des tems, des climats et des lieux.

Les guerres étrangères qu'un peuple nouvellement établi se trouve obligé de soutenir, tendent à accroître l'autorité du chef de la nation, en rendant plus fréquent l'exercice de ses pouvoirs comme chef militaire : mais, d'un autre côté, la jalousie et l'envie qu'amènent l'acquisition subite de nouvelles propriétés, produisent, parmi les chefs de tribus, des ligues dangereuses à sa puissance : l'éloignement de ceux-ci tend à augmenter encore leur indépendance : le chef suprême aura donc plus de pouvoir sur la tribu qu'il commande, mais il aura moins d'autorité sur le corps entier de la nation.

Les assemblées générales ne seront plus désormais composées que du monarque, des anciens chefs de tribus et des principaux propriétaires : l'inégalité des richesses s'est encore accrue en faveur de ceux-ci par de nouveaux partages, et la dépendance où les autres se trouvent relativement aux terres qu'ils possèdent, leur ôte, en quelque sorte,

le droit d'avoir un avis différent de ceux dont ils relèvent.

Ainsi un peuple qui conquiert une grande et fertile contrée, et se la partage, voit disparoître presqu'entiément de sa constitution politique toutes les traces de démocratie, et son gouvernement devient un mélange de monarchie et d'aristocratie ; mais il incline davantage vers la forme aristocratique (1).

(1) Sur le gouvernement féodal établi en Perse après la conquête d'Ataxercès et la destruction de l'empire des Parthes, v. Gibbon's, Hist. of the Rom. Empire, vol. 1, ch. 8, p. 282.

Sur celui établi à la Chine par les tartares mantchoux, lisez la conquête de la Chine par Vojeu de Brumen, t. 2, p. 76, 153 et 754.

Sur celui qui eût lieu au Japon, v. Hist. gén. des Voyages, t. 40, p. 58, édit. in-12, et les Voy. de Thunberg.

Sur celui qui eût lieu dans l'indostan, v. Sketches, relating to the history manners and Religion of the Hindoos, p. 99.

Les guerres continuelles que les peuples du Nord livrèrent à l'Empire Romain pour le conquérir, et se livrèrent ensuite entr'eux après l'avoir conquis ; qui ensanglantèrent l'Europe pendant près de quatre cents ans, et produisirent des calamités inouies dans les annales du monde, donnèrent partout, dans cette partie du monde, un caractère particulier et uniforme au gouvernement dont je parle, et l'établirent sur des fondemens stables et solides ;

CHAPITRE VI.

Relation des Nations cultivatrices entre elles : influence de leur situation respective : ligues politiques et religieuses : gouvernement fédératif : colonies.

RIEN n'empêche un peuple chasseur, ou un peuple pasteur de faire continuellement la guerre, et de marcher de victoires en victoires, et de conquêtes en conquêtes ; mais un peuple cultivateur ne peut combattre que tant que les bras des individus qui le composent ne sont pas employés aux travaux de l'agriculture ; il ne peut entreprendre d'expédition lointaine ; et lorsqu'il a remporté la victoire, il est obligé de retourner sur ses pas pour assurer son butin, et le rapporter dans ses foyers. Les peuples de cette période

ce n'est point ici le lieu de m'étendre sur ce phénomène politique, qui rentre dans l'histoire particulière de certains peuples. Je puis dire cependant que quoique de très-habiles plumes se soient déjà exercées sur ce sujet intéressant, il n'est point encore épuisé.

ne font donc pas des conquêtes aussi rapides que ceux de la précédente, mais elles sont aussi plus durables; car alors les vaincus ont le tems de s'incorporer avec les vainqueurs; ils s'habituent à porter le joug, et ne forment plus avec eux qu'un même corps politique. Si donc un peuple pauvre s'établit dans une contrée quelconque et devient cultivateur; que si, peu accoutumé encore à pourvoir par le travail à tous ses besoins, il suscite, par ses brigandages, l'animosité des nations voisines, leurs continuelles attaques entretiendront son ardeur belliqueuse; si encore, il ne parvient à se soustraire à une entière destruction que par des guerres longues et opiniâtres, et qu'il aggrandisse, même dès cette période, l'étendue de son territoire; alors un tel peuple, s'étant fait des combats une occupation habituelle, et de la gloire un besoin, fera toujours de nouveaux efforts pour s'aggrandir, et préparera aux autres peuples, des fers d'autant plus durables, qu'ils ont été plus lents et plus difficiles à forger. Ainsi Rome qui tant de fois manqua de succomber entiérement sous les coups de

ses ennemis (1), puissante par son courage, et forte par ses revers, soumet à son empire des nations immenses, et appelle à son tribunal les rois ses tributaires.

Dans les commencemens de cette période, où l'agriculture est peu perfectionnée, un peuple cultivateur envoye fréquemment hors de son sein une partie de sa jeunesse pour subsister plus facilement : ces colonies conservent la langue, la constitution politique du peuple d'où elles dérivent : il se forme alors une alliance défensive et of-

(1) Peu de peuples ont éprouvés d'abord autant de revers que les romains, et autant d'affreuses catastrophes. Un faux orgueil national nous en a encore dérobé une partie. Il me paroît constant, par exemple, que le récit du siége de Rome par Porsenna, tel qu'il est raconté dans Tite-Live, est une fable inventée à plaisir, qui étoit même regardée comme telle par les romains. J'ai, pour le prouver, deux passages remarquables, l'un de Tacite et l'autre de Pline, qui disent expressément que Rome fut prise par Porsenna; et Pline assure même que les romains furent alors réduits à la honteuse extrémité de s'engager par traité à ne se servir de fer que pour les travaux de l'agriculture. V. Tacit. Hist. liv. 3, ch. 72, pag. 552 de l'édit. d'Elzevir, in-12, 1640. Plin. Hist. nat. liv. 34, ch. 14, t. 3, p. 403, Elzevir, in-12, 1635.

fensive, fondée sur une réciprocité de besoins et de services mutuels, qui ne gêne en rien la liberté des deux nations (2). Les dissensions politiques, ou quelques superstitions, engagent quelquefois une partie d'une nation à se séparer de l'autre, et à s'établir dans une autre contrée. Enfin dans les premiers tems de cette période, où l'établissement d'un peuple est peu assuré, il change facilement de demeure, soit pour éviter un voisin puissant et incommode, soit pour aller s'établir dans des contrées plus fertiles. Les peuples cultivateurs, dans le commencement de leur établissement, sont donc sujets à des transmigrations, comme les peuples pasteurs, mais elles sont moins rapides et moins fréquentes, et toujours moins universelles.

Plusieurs nations cultivatrices se trouvent souvent attaquées par des ennemis puissans; alors elles forment quelquefois une ligue pour

(2) V. à ce sujet dans Thucidide la contestation qui eût lieu entre Corinthe et Corcyre sa colonie, et qui fut le premier prétexte de la guerre du Péloponnèse. Liv. 1, ch. 24 et suiv.

leur défense commune, qui subsiste après la cessation de la guerre, et produit un gouvernement fédératif (3). Les peuples cultivateurs ne sont point comme les peuples pasteurs, tantôt les voisins d'un peuple, et tantôt d'un autre; mais ils sont constamment en relation, soit hostile, soit pacifique, avec les peuples qui les entourent. Ils doivent donc se ressembler davantage par leurs mœurs, leurs manières, leurs opinions : souvent issus d'une même origine, ils parleront la même langue, et auront une même religion; ainsi outre les alliances et les ligues politiques, il s'en formera souvent aussi de religieuses; et comme la puissance de la superstition est plus forte que toute autre puissance, ces confédérations seront les plus durables et les plus respectées. Le conseil des Amphictions, fondé sous Deucalion,

(3) Sur les gouvernemens fédératifs dans la quatrième période, V. Voyages du jeune Anacharsis en Grèce, t. 2, p. 309. ch. 34. t. 3, p. 340, ch. 35. p. 404, ch. 36. p. 463, ch. 37. p. 471, ch. 38. Ibid. t. 4, p. 105, ch. 42. p. 298, ch. 52 p. 347, ch. 53. Ibid. t. 3. p. 213, ch. 72, p. 203. Ibid. t. 7, p. 107. 2e édit. in-8°.

après les révolutions innombrables dont la Grèce avoit été le théâtre, l'asservissement et le mélange de tant de peuples, existoit encore seize siècles après, sous Antonin-le-Pieux.

De la différence qui se trouve dans la situation des peuples chasseurs et pasteurs, et des peuples cultivateurs, doit résulter nécessairement, parmi ces derniers, un droit des gens plus humain : car comme ils ne combattent point toujours pour détruire leur ennemi, ou le réduire en esclavage, mais pour s'opposer à son ambition, ou lui enlever une partie de son territoire ; la crainte des représailles les empêche de lui faire plus de mal qu'il n'est nécessaire pour parvenir au but qu'ils se proposent. La coutume universelle de ces peuples, et leur manière de se comporter les uns avec les autres, établira donc un droit des gens, où la cruauté froide et réfléchie des peuples chasseurs, et les dévastations inutiles des peuples pasteurs, seront également interdites.

CHAPITRE VII.

De l'influence de la Religion sur les Peuples cultivateurs.

C'est d'après lui que l'homme modifie tout ce qui l'entoure ; les fantômes même de son imagination malade se composent d'après son existence habituelle. Avec de nouveaux arts, de nouvelles connoissances et de nouveaux besoins, l'on verra donc naître de nouveaux Dieux dans cette période. Les peuples penseront que pour les honorer, il faut leur construire de vastes et spacieuses habitations ; et c'est dans les temples, et non dans les forêts, ou en plein air, qu'on les implorera désormais. Comme les prisonniers de guerre sont devenus, par l'introduction de l'esclavage, une richesse, et non une charge, l'on substituera des animaux à des victimes si précieuses ; et insensiblement le sentiment de la pitié n'étant plus étouffé par le besoin ou la crainte religieuse, se fera jour dans tous les cœurs ; les

sacrifices humains seront regardés avec horreur, et comme une barbarie que les Dieux mêmes réprouvent.

Les facultés intellectuelles de l'homme sont plus développées dans cette période que dans les précédentes : ses idées religieuses auront donc plus de fixité : il tâchera de concilier avec sa raison les superstitions les plus absurdes, et cela même donnera naissance à de nouveaux dogmes religieux et à de nouvelles superstitions : on verra néanmoins une espèce d'ordre et de système s'établir parmi toutes ces idées incohérentes ; les expliquer sera l'occupation et la science des prêtres : en outre le retour périodique des travaux agricoles, les variations des saisons, et les alternatives de crainte et d'espérance qu'ils font naître dans l'âme du cultivateur, font que l'homme, dans cette période, a bien plus souvent recours à l'intervention d'un pouvoir surnaturel : afin donc que les élémens concourent à favoriser ses peines et son labeur, il multiplie les cérémonies religieuses ; il en a de fixes et de réglées comme ses occupations ; les ministres

du culte deviennent doublement nécessaires, pour enseigner aux hommes les dogmes de la religion, et leur en faire observer les rites et les pratiques minutieuses.

L'on verra donc rarement dans cette période un conflit entre l'autorité civile ou guerrière, et l'autorité sacerdotale : car chez les peuples où les circonstances ont permis à ceux qui gouvernent, d'unir aussi les fonctions du sacerdoce, ce conflit ne peut exister; et chez ceux où ces fonctions sont exercées par une classe d'hommes distincte et séparée, elle a tant de pouvoir sur le peuple, et même sur les chefs, que les prêtres l'emportent toujours dans tout ce qui concerne leur ministère, soit directement, soit indirectement : or comme il est peu d'objets auxquels la superstition ne puisse se mêler, ils auront une influence très-grande dans les assemblées de la nation.

Aussi c'est toujours par le secours de la superstition que l'on voit souvent un individu enchaîner, à cette époque des sociétés humaines, un peuple belliqueux et fier, sous un joug despotique.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit sur les causes et l'origine de la superstition parmi les hommes, l'on doit concevoir quelle influence doit avoir sur les peuples, à cet égard, la contrée qu'ils habitent. Ainsi le Japon, dont l'atmosphère est troublée par de fréquens orages, accompagnés de tonnerres et d'éclairs, pendant une partie de l'année; où durant l'autre partie, la terre est souvent couverte de neige et de frimats; le Japon entouré de mers presque toujours agitées par des tempêtes, des trombes, et des colonnes d'eau, qui s'élèvent à une très-grande hauteur, dont le sol sulfureux et volcanique produit de fréquens tremblemens de terre qui engloutissent souvent des villes entières, a dû être habité par des peuples nécessairement superstitieux: et les débordemens du Nil, source à la fois des plus grands biens et des plus grands maux, furent, chez les égyptiens, la cause primitive de cette sage industrie, de ces progrès dans les arts et les sciences, qui ont fait de ce peuple, le sujet de l'admiration des autres peuples; et produisirent en même-tems cette superstition

honteuse qui les a rendus l'objet de leur mépris et de leur pitié.

Comme c'est vers la fin de la troisième et de la quatrième période que les idées religieuses ont le plus d'empire sur l'homme ; c'est alors toujours aussi que l'on voit paroître ces prophètes législateurs, et les codes de ces constitutions politiques qui ont pour base et pour ressort principal, la religion (1). C'est d'après ces codes que l'on pourroit en quelque sorte prédire la destinée future des peuples : ainsi ceux qui unissoient la puissance civile et sacerdotale, ont vu établir un despotisme théocratique ; ceux qui les ont séparés et désunis, ou n'en ont point ordonné l'union, ont produit des gouvernemens moins absolus, mais souvent troublés

(1) Aussi tous les divers prophètes législateurs se ressemblent-ils dans le soin qu'ils ont pris d'encourager, par des récompenses et des menaces, à la culture des terres et à la propagation des troupeaux. (V. Zoroastre, Confucius et Mahomet, considérés comme moralistes, sectaires et législateurs, p. 78, 163, in-8°. Moïse considéré comme moraliste et législateur, in-8°, page 460).

par l'opposition et la lutte continuelle de ces deux pouvoirs (2).

CHAPITRE VIII.

Des Législateurs et des Héros dans la quatrième Période.

DÉSORMAIS attachés au sol qu'ils habitent, les hommes ont perdu leur indépendance individuelle ; ils ne peuvent plus se séparer de la société dont ils font partie ; ils ressentent donc plus que jamais la nécessité des loix pour assurer la liberté politique, et la sûreté des personnes et des propriétés. Alors celui qui, dominant les autres par l'ascendant de son rang, ou de son génie, ou des connoissances acquises chez des peuples plus civilisés, parvient à fixer d'une manière plus précise la constitution politique de ses concitoyens, ou rédige avec plus d'ordre leurs anciens usages, en y ajoutant les pré-

(2) V. l'Histoire des arabes sous les califes ; et celle des juifs du tems des rois.

ceptes que lui dicte sa sagesse, devient le premier législateur de sa nation : pour donner plus d'autorité à son ouvrage, il aura souvent recours à l'intervention des préjugés religieux.

D'autres hommes se rendront recommandables par quelques inventions nouvelles, ou en donnant aux anciennes de nouveaux degrés de perfection : d'autres enfin, suppléant aux défauts d'un gouvernement encore imparfait, opposant généreusement une digue aux fléaux qui menacent sans cesse de destruction la société naissante, signaleront en tout lieu leur courage et leur intrépidité contre les bêtes féroces ou les brigands qui dévastent les moissons, détruisent les troupeaux, et exterminent les cultivateurs.

Les uns et les autres seront chéris et préconisés de leur vivant, plus encore après leur mort : l'admiration et la reconnoissance qu'accroit encore le regret de leur perte, les feront mettre alors au rang des Dieux : les événemens et les particularités de leurs vies seront transmis à la postérité de plus en plus, altérés et défigurés par une longue

suite de générations ; et lorsqu'à une époque plus avancée, dans un âge plus civilisé, les hommes commenceront à vouloir transmettre aux siècles futurs, autrement que par des récits, des inscriptions et des monumens, la mémoire des tems passés ; lorsqu'ils se mettront à rédiger l'histoire par écrit, et qu'ils chercheront à se rendre compte des révolutions et des faits mémorables qui les ont précédés ; comme ces noms fameux, sont les seuls que le tems qui oblitère jusqu'au moindre souvenir des actions humaines, aura respecté ; c'est à ceux qui les ont portés que l'on attribuera les usages, les coutumes, les institutions, les découvertes dans les arts et les sciences, que la longue succession des siècles, de certains individus d'ailleurs obscurs et des circonstances particulières ont fait naître. On leur prêtera des vertus qu'ils n'ont point eues, des discours que d'autres ont prononcés, des actions auxquelles ils n'ont eu aucune part ; on les associera à des événemens qui n'ont eu lieu qu'avant leur naissance, ou long-tems après leur mort : tout ce qu'il y a d'extraordinaire et de

surprenant dans les mœurs, le génie et les connoissances d'un peuple, sera le résultat de leur influence et de leur participation : ainsi l'histoire d'une longue suite de siècles, se rattachera en quelque sorte à la vie de quelques hommes. C'est ainsi que celle de Lycurgue (1) est devenue un roman historique sur lequel se sont appuyés tant de moralistes, de politiques et de rêveurs enthousiastes. Ainsi Hermès chez les égyptiens, Mancocapac chez les péruviens, et Fohi chez les chinois (2), ont été, suivant les

(1) Ce n'est point ici le lieu de discuter ce qu'il y a de véritable dans l'histoire de Lycurgue ; de parler des erreurs des historiens grecs à ce sujet, et de l'ignorance de la plupart des peuples de la Grèce, sur les lacédémoniens ; des causes qui retardèrent chez ces peuples les progrès de sa civilisation, et des motifs des éloges que leur prodiguèrent la plupart des politiques, des historiens et des moralistes. Un auteur grec, Tymée, dont les ouvrages sont perdus, avoit déjà prouvé, au jugement de Cicéron, que Zéleucus n'avoit point donné de loix aux Locriens, ainsi que tant d'historiens de l'antiquité l'ont avancé sans preuve, et que tant de modernes l'ont répété sans examen. (Cicero, epist. ad Attic. lib. 6, epist. 1, t. 6, p. 168, édit. d'Elzevir, in-12. 1642.)

(2) Suivant les historiens chinois, Fohi a instruit les

historiens, les inventeurs et les instituteurs de toutes les loix, de tous les usages, de toutes les sciences et de tous les arts, dont l'origine, chez ces diverses nations, se perd dans la nuit des tems.

---

hommes à la chasse et à la pêche; il leur a appris à apprivoiser les animaux domestiques, à établir dans les villes une police salutaire, à les entourer de remparts; il a inventé la musique, l'art d'écrire, la monnoie; il a institué les supplices; il a fait des loix sur le mariage, etc. C'est ainsi que l'histoire de sa vie renferme en abrégé celle des quatre premières périodes des sociétés humaines.

(V. le discours préliminaire du Chouking, par M. Guignes, depuis la page 53 jusqu'à la page 106; les Mémoires de l'Académie, t. 36, p. 74. Duhalde, Descript. de la Chine, t. 1, pag. 271 et 272. Ibid. t. 2, pag. 288. Mémoires sur les chinois, t. 3, p. 39. Mémoires de l'Académie, t. 6, p. 623.)

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

De la condition des Femmes et des Esclaves chez les Nations cultivatrices.

Nous avons remarqué précédemment que les hommes qui sont les plus assurés de leurs subsistances, et qui jouissent d'un plus grand loisir, sont aussi ceux chez qui les sentimens sociaux se développent avec plus d'énergie : c'est par cette raison que l'amour exerce sur ceux de cette période un empire plus constant et plus absolu ; ils ne regardent plus leurs femmes comme des esclaves créées pour eux par la nature, mais comme des compagnes nécessaires et chéries de leur existence ; elles inspirent un nouveau degré d'intérêt par l'utilité dont elles sont pour les travaux de l'agriculture, et les soins multipliés qu'exigent un genre de vie plus compliqué, et l'administration domestique d'un plus grand nombre de propriétés diverses. Ainsi donc les femmes sont encore plus considérées, et traitées avec plus d'égard, chez les

peuples cultivateurs que chez les peuples pasteurs : par la même raison, la chasteté et la pudeur deviennent pour elles des vertus plus indispensables et des devoirs plus impérieux ; le sentiment de la jalousie, plus fort et plus prononcé dans l'homme, leur impose plus de contrainte : d'ailleurs elles sont encore dans la dépendance absolue des hommes : il n'existe aucune loi qui protége leur foiblesse contre les abus de pouvoir, et elles fléchissent encore sous le joug dominateur et tout-puissant de l'autorité paternelle, et de l'autorité maritale.

Des causes particulières contribuent cependant à faire varier leur influence et la considération dont elles jouissent.

Ainsi, comme dans les périodes précédentes, la superstition les égalera quelquefois à l'autre sexe, et leur donnera même une sorte de prééminence.

La nature du climat a, dans cette circonstance, des effets très-prononcés. Dans les pays froids les femmes ne sont nubiles que lorsque leurs facultés intellectuelles ont acquis leur entière maturité ; elles peuvent

donc agir sur l'homme, par le double attrait du physique et du moral : dans les pays chauds, elles sont nubiles au sortir de l'enfance ; et lorsque leur raison commence à paroître, leurs charmes sont évanouis : elles n'ont donc, dans ces contrées, aucun empire sur l'homme, et sont destinées, par la nature, à être perpétuellement leurs esclaves.

Si l'introduction de l'agriculture adoucit le sort des femmes, il rend plus pénible et plus dur celui des esclaves. Le maître n'a point avec son esclave ni plaisir, ni jouissance commune ; il ne le retient dans l'esclavage que pour soulager sa paresse, et satisfaire son avidité et son avarice. Or les nouveaux travaux qu'exigent ce nouvel ordre de choses, retombent presqu'en entier sur l'esclave ; les nouvelles espérances et les nouveaux desirs qu'il fait naître, portent son maître à employer les menaces et les châtimens pour en exiger une tâche plus considérable. Il n'y a point d'esclaves dans la première période ; chez les peuples chasseurs ils sont en petit nombre, et diffèrent

peu, par leurs occupations, du reste du peuple; il en est à-peu-près de même chez les peuples pasteurs : enfin, dans les deux dernières périodes de la société, l'esclave industrieux parvient à briser ses fers, ou à les rendre moins pesans : ainsi c'est particuliérement dans la quatrième période, lorsque l'esclave arrose de ses sueurs une terre ingrate, sous les yeux et sous la verge d'un maître despotique, que son existence est la plus affreuse et la plus digne de pitié.

L'agriculture amène chez beaucoup de peuples une nouvelle espèce d'esclavage (1) : dans les périodes précédentes, l'esclave faisant toujours partie de la famille, n'en étoit jamais séparé; mais chez les peuples cultivateurs, celui qui possède des domaines qui sont éloignés du lieu habituel de sa résidence, ne peut ni les cultiver par lui-

(1) V. Robertson's, Hist. of the Reign of the emperor Charles V, édit. de Dublin, 1788, vol. 1, p. 230 et 276. V. sur les Penestes de Thessalie, les Ilotes de Lacédémone, les Pæreces de Crète, la Politique d'Aristote, liv. 2, ch. 7, p. 132, 357 et 359, t. 1, in-8°, de la trad. de Champagne.

même, ni les faire cultiver sous ses yeux ; il prend alors le parti d'en abandonner la culture à des esclaves, ou à des hommes qui n'ont d'autres ressources que de le devenir : ces esclaves, uniquement destinés aux travaux agricoles, restent en quelque sorte attachés à la terre qu'ils cultivent ; leur position rend leur sort plus indépendant et plus doux, lorsque des mœurs féroces, ou une politique cruelle, ne portent point les peuples auxquels ils sont soumis à les opprimer, ou à prévenir, par des massacres, leur dangereuse multiplication (2).

(2) V. les Voyages du jeune Anacharsis en Grèce, vol. 4, p. 197 et 541 de la 2.ème édit. in-8°.

CHAPITRE X.

Des Arts utiles chez les Peuples cultivateurs.

L'AGRICULTURE donne un élan rapide à l'industrie humaine, et la détermine à faire continuellement de nouveaux efforts : après avoir appris l'art de forcer la terre à faire éclore les productions qui leur sont utiles, les hommes se trouvent naturellement portés à tâcher de tirer de ces productions diverses tous les avantages et toute l'utilité dont elles sont susceptibles pour leur entretien, leurs commodités et leurs jouissances personnelles : de-là l'origine des arts et métiers : leurs progrès sont cependant encore très-bornés dans cette période. Les hommes n'ont point encore franchi le dernier obstacle qui s'oppose à la rapidité de leur marche ; ils ne connoissent point la division du travail, et la séparation des professions : chaque individu exerce par lui-même tous les arts connus dans la société, avec un succès proportionné à ses facultés naturelles, et à son

aptitude au travail : mais l'industrie partagée ne peut rivaliser celle qui se porte seulement sur un seul objet, ni pour la promptitude, ni pour la perfection dans l'exécution.

Dans les contrées très-fertiles, on commença d'abord par ouvrir le sein de la terre avec du bois durci (1).

Mais dans les contrées froides, les hommes n'ont pu cultiver la terre que par le secours des métaux : ils en ont sans doute d'abord reçu des contrées plus civilisées, et forcés par la nécessité, ils ont tâché d'en extraire eux-mêmes. Ainsi chez la plupart des peuples cultivateurs, la métallurgie a précédé l'agriculture, ou l'a du moins suivie de très-près.

Sans doute cet art si difficile fut d'abord exercé en commun. L'or et l'argent furent

(1) Il en étoit ainsi en Grèce, dans les premiers tems. V. Hésiod. opera et dies, v. 443. Dans certains cantons de la Haute-Egypte, on ne se sert encore aujourd'hui que de charrues de bois ; on en peut voir la figure dans le Voyage d'Egypte de Norden, t. 1, p. 56.

On se servoit aussi de charrues de bois parmi les habitans de la Conception, au Chily, Voyages de Frésier, p. 70.

les premiers métaux connus des hommes, dans l'enfance des sociétés : ce sont ceux que l'on trouve le plus fréquemment dans leur état de pureté ; ils sont plus visibles que tous les autres, lorsqu'ils sont mêlés avec des matières étrangères ; on apprit de bonne heure à les extraire et à les départir : cependant ces métaux, par leur extrême ductilité, ne pouvoient être d'aucun usage : ce ne fut que lorsque les hommes eurent trouvé le moyen d'extraire le cuivre, qu'ils eurent un métal avec lequel ils purent féconder la terre et s'entr'égorger entr'eux (2). Même dans les contrées où il est le plus commun, le

(2) Toutes les nations du Nord de l'Europe ont commencé par se servir de cuivre pour leurs armes ; le fer leur étoit inconnu, quoiqu'ils habitassent un pays qui en possédoit des mines fécondes. Du tems de la guerre de Troye, non-seulement les armes, mais encore les outils, et tous les instrumens des arts mécaniques, étoient de cuivre. V. Illiade, liv. 23, v. 118, etc. Odyss. liv. 3, v. 433, et liv. 5, v. 244. Le fer étoit alors si rare et si estimé, qu'Achille, dans les jeux qu'il fait célébrer en l'honneur de Patrocle, propose, comme un prix considérable, une boule de ce métal. V. Illiad. liv. 23, v. 836. Au reste, l'observation que je fais ici n'est point nouvelle, et n'avoit point échappée à Lucrèce, mais ce poëte se trompe en

Fer fut le dernier connu. Ce métal, le plus universellement et le plus abondamment répandu par la nature, est aussi celui dont elle a déguisé la présence avec le plus de soin. Il existe partout ; il se forme dans les entrailles de la terre, coule avec les eaux les plus limpides, se mêle dans la sève des plantes, circule dans le sang même de l'homme, et semble ne se trouver nulle part : pour le dégager des matières qui lui sont étrangères, et le réduire à son état de métal, il faut plusieurs opérations très-compliquées : il n'est donc point étonnant que la plupart des nations ayent regardé cette découverte comme un présent de la divinité (3).

---

disant qu'on se servit d'abord de cuivre, parce qu'il est plus abondant.

Et prior, æris erat quam ferri cognitus usus ;
Quo facilis magis est natura et copia major.
LUCRET., liv 5.

(3) L'art de bien travailler le fer semble avoir été inconnu à presque tous les peuples de l'antiquité ; tous les auteurs grecs attestent la difficulté que par cette raison on éprouvoit à s'en servir, et la préférence que l'on accordoit au cuivre. Les Romains ne paroissent point avoir été plus heureux à cet égard ; on ne connoit guère jusqu'ici en Europe que trois épées de fer que l'on puisse regarder comme romaines. On ne trouve dans les édifices, et sur-

Jusqu'ici les hommes errans, et sans industrie, habitoient les souterreins, et les cavernes creusées par la nature, se construisoient des cabanes grossières, mal-saines et incommodes, se reposoient sous des tentes ou des chariots ambulans : aussitôt qu'ils connoissent l'art de cultiver la terre, et qu'ils deviennent sédentaires, ils construisent des demeures plus spacieuses et plus commodes. La nécessité de resserrer les produits de leur récolte, ou de fortifier l'enceinte de la citadelle qui sert à la défense de leurs propriétés, les porte encore à perfectionner l'art de bâtir : les chefs et les principaux de la nation qui ont à leur disposition un plus grand nombre de bras, tâchent de joindre l'élégance à la commodité, et ajoutent à l'extérieur de leurs maisons des marques caractéristiques de leurs dignités ;

---

tout dans les statues antiques, des tenons qu'en cuivre; rien de si rare qu'un monument en fer véritablement antique. Tous sont en bronze, en verre, en terre cuite, en or ou en argent. Cependant les Celtibériens et sur-tout les Gaulois, faisoient grand usage du fer et savoient le travailler parfaitement, comme on s'en est convaincu par l'examen des lances et des épées trouvées à Velu, près Bapaume, en Artois.

telle est l'origine de l'architecture, dont on peut fixer la naissance vers la fin de cette période. Cet art prend un caractère particulier, chez un peuple, suivant que, par la nature du pays, ou son existence précédente, il se trouve plus porté à imiter les cavernes et les souterreins naturels comme en Egypte; ou la forme de ses tentes comme chez les arabes du Désert; ou enfin les cabanes qu'il formoit autrefois avec des arbres comme chez les grecs.

Aussitôt que les hommes recherchent dans leurs demeures la commodité et la solidité, qu'ils tirent vanité de la splendeur, ils prêtent à leurs Dieux les mêmes sentimens; et au lieu de les adorer dans les creux des rochers et sur les sommets des montagnes, ils employent tout leur savoir et leur industrie à leur construire des temples d'autant supérieurs en magnificence aux plus superbes demeures des chefs, que ceux-ci se trouvent inférieurs à eux en dignité et en puissance. Ils réunissent tous leurs efforts pour cet effet, et l'on peut dire, avec vérité, que c'est à la religion et aux idées

élevées qu'elle inspire, que l'architecture a dû dans tous les tems, ses plus étonnans progrès.

CHAPITRE XI.

Des Sciences chez les Peuples cultivateurs.

L'AGRICULTURE, qui est la législatrice des nations, l'inventeur des arts utiles, est aussi la mère des sciences ; il en est dont elle ne peut se passer, et ce sont précisément celles qui donnent naissance à toutes les autres.

Ainsi aussitôt après que l'idée de la propriété foncière s'est affermie dans les esprits, la nécessité de partager les terres, et d'en fixer les limites, fait naître la géométrie, science inconnue aux peuples pasteurs, de même que l'arithmétique est ignorée des peuples de la première et de la seconde période, qui ne commercent point.

La géométrie et l'arithmétique, ces deux sciences qui constituent les mathematiques, si étendues dans leurs résultats, si utiles et si fécondes dans leurs applications, voyent

naître, dans cette période, leurs premières et leurs plus importantes découvertes; découvertes qui ne demandent point un génie moins transcendant que celles qui surprennent le plus dans un âge plus civilisé et plus savant. L'on doit en effet considérer que la hauteur du vol de l'oiseau dans les airs, ne doit point se mesurer par la distance qui le sépare de la surface de la plaine, lorsqu'il prend son essor du sommet d'un chêne majestueux, ou de la cîme d'un mont élevé.

Plus attentif à la distribution, au retour et aux vicissitudes des saisons, si importantes pour la culture des terres; les peuples, durant cette période, font de grands progrès en astronomie, et préparent les connoissances de l'âge suivant.

L'agriculture, par les phénomènes et les observations qu'elle présente, donne aux hommes cet esprit de curiosité et de recherches si nécessaire aux découvertes de tous les genres, et perfectionne l'histoire naturelle, la physique, et la médecine.

Si l'art de transmettre ses pensées par écrit n'est point communiqué à un peuple

cultivateur par quelqu'autre peuple plus éclairé, excité par le besoin qu'il ressent de fixer ses idées, et de les transmettre aux générations futures, il en inventera un quelconque, ou perfectionnera celui qu'il avoit avant ce tems.

Toutes les découvertes et les diverses connoissances que chaque génération acquiert par le tems, l'expérience et les travaux du génie, sont transmises par la tradition, embellies et défigurées par les charmes de la poésie, et fixées enfin pour toujours d'une manière invariable dans les écrits des philosophes, lorsque l'écriture se trouve suffisamment perfectionnée; ce qui n'a guères lieu que dans la période suivante.

CHAPITRE XII.

Des Beaux-Arts chez les Peuples cultivateurs.

Nous avons vu la danse, la musique et la poésie présider, en quelque sorte, à la naissance des sociétés ; et ces trois arts se perfectionner d'âge en âge. Dans la quatrième période, les hommes, devenus plus industrieux, inventent de nouveaux instrumens de musique ; moins guerriers et moins féroces, ils deviennent de plus en plus sensibles aux charmes de l'harmonie, et bientôt ces trois arts réunis donneront naissance aux représentations nationales qui, quoiqu'encore grossières, forment, chez beaucoup de peuples, déjà même à cette époque, l'objet d'une profession particulière (1). C'est ainsi

(1) Quoique très-différens à bien des égards, ces trois arts, la danse, la musique et la poésie, se proposent un même but qui est de plaire ; et employent le même moyen fondamental qui est le tems et la mesure. V. Essais philosophiques d'Adam Smith, traduits par P. Prevost. Observations entre l'affinité qui règne entre la musique, la danse et la poésie, t. 2, p. 133.

qu'en Grèce les chariots de Thespis, et en France les Troubadours, ont précédé les manufactures et le commerce.

Mais la poésie, dont les progrès ne tiennent point à aucune invention manuelle, qui est toute entière du ressort de l'imagination, dont les moyens sont simples et grands comme la nature qui est son objet, est celle de tous les arts qui prend le vol le plus rapide et le plus élevé. Les poëtes, vers la fin de cette période, trouvent une langue déjà formée, un rhytme perfectionné, sans qu'un usage impérieux puisse leur interdire toute innovation heureuse, et mettre aucune entrave à leur génie. Le domaine des idées et des images poétiques s'est agrandi; les passions humaines sont plus développées; le raisonnement, l'habitude des abstractions, n'a point encore soustrait les hommes à l'empire de l'imagination; enfin la religion même qui, à cette époque grossière et peu rafinée, divinise les passions, prête à tout une forme mystérieuse, et revêt les faits les plus simples d'allégories ingénieuses, ajoute encore de nouvelles couleurs

à la poésie, rend ses peintures plus vives, et son langage plus animé. Alors rien n'empêche qu'à une époque si favorable, un génie supérieur à ceux qui l'ont précédé, ne porte son art à un degré de perfection qu'il sera difficile d'atteindre par la suite : rien n'empêche qu'un Hésiode n'étonne son siècle, en réunissant, dans ses vers, toutes les connoissances et toutes les erreurs de ses contemporains, pour les transmettre à la postérité : rien n'empêche qu'un homme ne vienne ensuite peindre avec des couleurs sublimes les travaux d'un long siége, et les grandes actions de quelque héros fameux dont la tradition a grossi les exploits; qu'il ne retrace à grands traits l'histoire de ces tems célèbres; qu'il ne charme ses compatriotes, par ses chants harmonieux; que, semblable à un magicien, il n'excite en quelque sorte à sa volonté, la colère, la terreur, l'indignation et la pitié; qu'il ne réussisse à exprimer, avec une vérité et une énergie frappante, toutes les passions, hors l'amour, qui a peu de prise, dans cette période, sur des ames plus ardentes que sen-

sibles, plus fortes que tendres, et qui d'ailleurs se dirige sur des êtres encore dans l'esclavage et l'avilissement; qui est plutôt la fureur aveugle d'un instant, qu'un sentiment délicat et prolongé (2). Si les ouvravrages d'un tel homme sont recueillis après sa mort, ils enflammeront l'imagination des poëtes qui lui succéderont, et le courage des conquérans; les législateurs, les philosophes, y puiseront des maximes et des observations utiles; transmis d'âge en âge, et répandus de contrées en contrées, ils feront l'objet de l'admiration de tous les siècles et de tous les peuples, parce qu'ils renferment des beautés de tous les tems et de tous les lieux.

Le dessin et la sculpture font aussi quelques progrès dans cette période; mais comme leurs effets sont moins puissans sur les sens que la poésie, la musique et la danse, ils sont aussi moins cultivés; d'ailleurs ils exi-

(2) C'est dans la peinture de cette passion que les poëmes de Virgile, du Tasse et de Milton, sont supérieurs à ceux d'Homère; et c'est ce qui donne à la lecture de ces poëtes, un attrait plus universel.

gent des moyens d'exécution que l'industrie des hommes n'a point encore atteints.

CHAPITRE XIII.

Changemens produits par l'Agriculture dans le climat et la nature du sol : de la population des Contrées habitées par des Peuples cultivateurs.

L'AGRICULTURE change l'aspect, le sol, la température, et augmente la population des contrées où elle est en vigueur. Là les forêts immenses disparoissent peu-à-peu de la surface de la terre ; les rayons du soleil qui, auparavant, n'y pénétroient jamais, l'échauffent et la vivifient : ailleurs des bois et des bocages placés de distance en distance, s'opposent à leur ardeur brûlante, et procurent, par leur ombrage bienfaiteur, une fraîcheur auparavant inconnue : les marais sont desséchés ; de nouveaux ruisseaux arrosent et fécondent le sol altéré ; les rivières sont détournées dans leurs cours ; on fouille les flancs des montagnes et les entrailles de la

terre ; on y pratique des souterreins et des cavernes ; le sol féconde dans son sein des productions nouvelles et étrangères ; l'air, moins chargé de vapeurs, enfante moins d'insectes ; les animaux de proie, ennemis de l'espèce humaine, sont expulsés de leur antique domaine, et obligés de chercher ailleurs d'autres repaires (1) ; le climat des contrées qu'ils habitoient autrefois s'altère au point qu'il cesse même d'être propre à leur séjour, et qu'il leur devient mortel : c'est ainsi que l'agriculture, en Europe, a tellement changé la température de cette partie du monde, que les élans et les rennes, qui erroient autrefois dans les forêts de la Germanie et de la Gaule, ne peuvent plus y vivre, et sont relégués maintenant dans les déserts glacés de la Sibérie et de la Laponie (2). Ainsi donc, dans cette période, tout change et s'altère sous la main de

(1) Voyez (Hérodote, liv. 2, ch. 108 et 109. Diodore, liv. 1. Strabon, l. 17, p. 1156, édit. in-folio. Amstelomadi.) sur les travaux faits par les égyptiens pour fertiliser les terres.

(2) V. C. J. Cæsaris Commentarii, de Bello Gall. ch. 26.

l'homme ; il construit des temples et des monumens qui attestent encore son existence un grand nombre de siècles après sa mort ; son industrie est sans cesse éveillée par les travaux continuels qu'exigent, et l'agriculture, et les découvertes qu'elle fait naître, et les nouvelles connoissances qu'elle procure : enfin la multiplication rapide de son espèce, le met aussi à portée d'exécuter de plus grandes entreprises.

L'accroissement de la population est un effet immédiat de l'agriculture ; car si l'homme par la culture ne fait point produire à la terre une plus grande masse de végétaux, il parvient, par ses travaux, à diriger sa fécondité en faveur des espèces nourrissantes, ou qui peuvent lui être utiles ; il s'en suit nécessairement que l'homme doit se multiplier en raison de cet accroissement de nourriture. La masse des végétaux, produite par une contrée quelconque, est toujours la base d'après laquelle se règle sa population. Une étendue de pays déterminée aura, dans la première période, une population proportionnée à la quantité de fruits sauvages,

à l'usage de l'espèce humaine, qu'elle produit, déduction faite de celle consommée par les animaux qui s'y trouvent ; si elle est habitée par un peuple chasseur, sa population surpassera celle qu'elle avoit auparavant de toute la somme de nourriture produite par les animaux que l'homme dévore, laquelle sera d'autant plus grande, qu'il y a un plus grand nombre d'animaux destinés par leur nature, à se nourrir de végétaux qui ne peuvent servir à la subsistance de l'homme : si elle se trouve habitée par des peuples pasteurs, la population augmentera en raison de l'accroissement des végétaux que le parcage et le rassemblement des troupeaux fait produire à la terre, et de l'accroissement de nourriture fournie par le laitage que donneront les animaux domestiques : enfin si une nation de cultivateurs remplace un peuple pasteur, la population augmentera en raison de la quantité de végétaux, que la terre, au lieu d'être simplement fécondée par le parcage et le rassemblement des troupeaux, produira, étant labourée et cultivée : cette population sera d'autant plus

grande, que la terre sera mieux labourée et mieux cultivée; d'où l'on voit, qu'en général, dans les contrées où les peuples ne sont point dans leur décadence, la population est en même raison que les progrès de l'industrie et le degré de civilisation.

CHAPITRE XIV.

Caractère général des Peuples dans la quatrième Période.

Les peuples dans cette période sont, en tems de guerre, dans une situation différente que dans les précédentes. Obligés souvent de combattre sur leurs propriétés, ils seront forcés d'entreprendre de repousser l'ennemi avec des forces très-inégales : ne point l'attaquer, c'est en quelque sorte s'avouer vaincu, et abandonner tout ce qu'ils possèdent : le courage des peuples cultivateurs sera donc différent de celui des peuples chasseurs et des peuples pasteurs, car leurs manières d'être diffèrent : ils seront plus habitués à aller au-devant des dangers ; ils ne seront pas si prompts à prendre la fuite, et s'exposeront quelquefois témérairement à une lutte inégale : de-là l'espèce de honte dont sera flétri, chez ces peuples, celui qui refuse le combat, et l'origine du point d'honneur. Chez les peuples chasseurs, la guerre

a principalement pour objet la destruction des nations belligérantes : chez les peuples pasteurs, la prise d'un butin que la fuite peut dérober à l'ennemi : chez les peuples cultivateurs, il faut vaincre ou perdre ses propriétés et sa liberté ; c'est de la possession des lieux que dépend l'existence des hommes.

Continuellement occupés à la guerre, ou aux travaux de l'agriculture, l'on ne remarque plus chez ces peuples cette passion effrénée pour la débauche, le jeu et l'ivresse, qui caractérise les peuples chasseurs et les peuples pasteurs. Braves, généreux, hospitaliers, religieux, observateurs fidèles de leurs sermens, le caractère des hommes, dans cette période des sociétés humaines, feroit naître dans les grandes ames une admiration sans borne, si la férocité et la cruauté, suite naturelle de leur penchant pour la guerre, et de l'établissement de l'esclavage, n'excitoit que trop souvent l'horreur et l'indignation.

Le même mépris que nous avons remarqué, dans les précédentes périodes, pour

les peuples qui sont à un degré différent de civilisation, se remarque chez les peuples cultivateurs; ils regardent comme des barbares les peuples pasteurs, tandis que les nations commerçantes, familiarisées avec l'industrie et les arts, leurs paroissent amollies et dégradées par le luxe et les richesses.

LIVRE SIXIÈME.

CINQUIÈME PÉRIODE.

Des Peuples cultivateurs, après l'introduction des Manufactures et du Commerce, et la séparation des Professions (1).

CHAPITRE PREMIER.

Cause et origine des progrès de l'industrie et de la séparation des Professions: de leurs effets sur la société en général.

DEUX causes absolument contraires exercent sur l'homme leur influence, se com-

(1) On ne trouvera presque point de citations ni de notes dans ce sixième livre, c'est cependant celui où j'aurois dû les multiplier davantage : mais en rappellant les faits de l'histoire des principaux peuples du monde, qui servent de bases aux observations qu'il contient, j'eusse été souvent obligé d'attaquer des préjugés d'autant plus invétérés et plus difficiles à détruire, qu'ils sont plus anciens et plus universels ; chaque chapitre eût alors exigé un ouvrage à part. *Niente avrei detto se fosse necessario dir tutto.*

battent mutuellement, et semblent se partager son existence : l'une le porte à rester en repos, parce que tout travail entraîne avec lui la fatigue, et que toute fatigue est une peine ; d'un autre côté, ses besoins, ses passions, le desir d'augmenter le nombre de ses jouissances, d'améliorer sa condition, le font souvent sortir de son indolence naturelle, pour produire de nouvelles inventions, créer de nouveaux arts, et reculer les bornes de ses connoissances. Dans la première période, il n'éprouvoit d'autres besoins que celui de satisfaire son appétit, d'assouvir son penchant pour la volupté, de communiquer à ses semblables ses idées, ses sensations, par le moyen de la parole, de chasser l'ennui d'une vie uniforme par les arts et les diversions qui étoient à sa portée. Dans la seconde, obligé de s'exposer à tous les dangers, de braver tous les périls, pour pourvoir à sa nourriture, entiérement occupé de cet objet unique, bien loin de faire aucun progrès dans les arts et l'industrie, il ne sait point encore se prémunir d'une manière certaine contre la faim, ce premier

et ce plus pressant de tous les besoins. Dans l'âge pastoral, abondamment pourvu des premières nécessités de la vie, il lui reste suffisamment de loisir pour songer aux commodités et aux superfluités; mais sa vie errante et guerrière, l'uniformité de ses occupations, et le peu d'efforts dont il a besoin pour se nourrir, sont des obstacles invincibles à ses progrès. Ce n'est qu'après l'introduction de l'agriculture, que l'homme, dont l'industrie est sans cesse excitée par les travaux qu'elle exige, dont la demeure est maintenant fixe et permanente, fait des progrès constans et suivis dans les manufactures, le commerce et les arts. Les premiers efforts de son intelligence et de son activité sont employés à perfectionner ses instrumens aratoires, et à en inventer de nouveaux, afin de cultiver la terre avec plus de succès et moins de fatigue. Ainsi l'objet de ses travaux est toujours d'en diminuer le nombre; les mouvemens qu'il se donne pendant la durée de son existence, ne tendent qu'au repos; son activité pour le travail

Le commerce est le résultat nécessaire de la division du travail et de la séparation des professions. Avant, il n'existoit aucune cause permanente et nécessaire qui obligeât de faire des échanges : le caprice, une fantaisie éphémère, ou quelque besoin momentané, en étoient les causes passagères : mais dès qu'il y a dans les sociétés plusieurs classes d'hommes dont le tems se trouve entiérement employé par l'exercice d'une profession particulière, il est évident qu'alors ils ne peuvent se procurer que par échange toutes les choses étrangères à leurs occupations habituelles : ce commerce continuel devient lui-même l'objet d'une profession séparée qui a pour but d'éviter à chaque membre de la société des déplacemens fréquents, ou de longs et pénibles voyages. Les marchands ambulans transportent les produits de l'industrie d'un canton dans un autre, et leur apparution chez un peuple doit être regardée comme la première époque de l'histoire du commerce.

Mais le passage de ces marchands ambulans se trouve souvent trop prompt ou trop tardif ;

tardif; ils ne peuvent apprécier avec certitude ni la consommation, ni les besoins de tous les pays qu'ils parcourent. Pour remédier à cet inconvénient, et faciliter les échanges, l'on fixe de certains lieux où se rendent, à des jours déterminés, les vendeurs et les acheteurs : de-là l'établissement des foires et marchés, qui est la seconde époque importante dans l'histoire du commerce et de l'industrie humaine.

Lorsque, par les progrès de la population, une ville se trouve suffisamment grande pour occuper un commerçant particulier, il s'y fixe; et bientôt il s'établit partout des boutiques et des magasins permanens, ce qui forme la troisième époque de l'histoire du commerce.

Par une suite naturelle des progrès de la population, de l'industrie, et de la séparation des professions, les commerçans qui trafiquoient de toutes sortes de denrées, se divisent bientôt l'immense domaine du commerce, et l'on voit naître peu-à-peu des marchands qui ne s'adonnent qu'au débit de certaines denrées particulières : cette inno-

vation marque la quatrième époque de l'histoire du commerce.

Mais après que le commerce intérieur aura fait des progrès suffisans, il s'établira, par les mêmes raisons, un commerce extérieur de nation à nation. Chacune d'elles étant renommée par des productions particulières, ou la fabrication de certaines denrées, trouvera son profit à les échanger contre les productions ou les denrées dont elle a besoin. Ainsi peu-à-peu des routes sont percées, des ponts jettés, des canaux creusés, pour faciliter la communication entre les diverses villes et les divers districts d'une même nation, et entre les nations voisines d'un même continent; bientôt l'on construit des vaisseaux qui vont échanger dans des contrées lointaines, ou dans un hémisphère étranger, les richesses d'un autre. C'est ainsi que le commerce et les progrès de l'industrie unissant également les individus et les peuples, tendent à ne faire qu'une seule et même tribu de toutes les tribus d'une nation, et qu'une seule et même nation de toutes les nations du monde.

L'introduction du commerce extérieur donne aussitôt naissance aux banquiers, aux financiers et entrepreneurs, pour faciliter les échanges et la circulation de l'argent; et la naissance de ces nouvelles et importantes professions, forme la cinquième et dernière époque de l'histoire du commerce et de l'industrie humaine.

La marche que nous venons de tracer n'est pas toujours uniforme. Quelquefois il arrive qu'un peuple situé sur une côte fertile, trouve de l'avantage à exporter les produits bruts du pays qu'il habite, contre les produits des manufactures d'un autre plus industrieux. Chez un tel peuple, le commerce précède les manufactures, et c'est en quelque sorte le commerce extérieur qui fait fleurir le commerce intérieur. Mais les résultats sont toujours les mêmes, soit que la séparation des diverses professions soit introduite chez une nation par ses communications avec quelqu'autre, soit qu'elle y soit produite par le cours naturel des choses, soit qu'elle y renaisse après y avoir été anéantie par quelque guerre san-

glante, ou quelque bouleversement, ses principaux effets et son influence générale sur l'organisation sociale, ne diffèrent en aucune manière.

CHAPITRE II.

Changemens produits dans l'organisation des Sociétés humaines par les progrès de l'Industrie, l'introduction des Manufactures et du Commerce : rotation des Propriétés.

On apperçoit d'abord une différence remarquable entre les sociétés purement cultivatrices et celles qui connoissent les manufactures et le commerce; c'est que dans les premières les propriétaires de terres sont en quelque sorte les maîtres de la vie et de la liberté du reste du peuple, qu'eux seuls sont membres de l'état, tandis que dans les secondes, les artisans et les commerçans forment une classe d'hommes qui n'ont pas besoin, pour subsister, de consacrer leur travail à des individus en particulier; qui ne

dépendent que de leur seule industrie ; et qui contractent par conséquent des sentimens d'indépendance conformes à leur situation.

Abondamment pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie, ce ne sont point les propriétaires des terres qui se trouvent portés à s'enrichir par une laborieuse industrie. Il est naturel qu'ils méprisent toutes les qualités et tous les moyens d'existence qui s'éloignent de ceux par lesquels ils ont acquis leurs richesses et leur puissance ; c'est-à-dire le courage et la valeur. Tous les genres d'occupations, où le travail, l'adresse et l'assiduité sont requis, deviennent donc l'objet de leur dédain et de leur mépris ; ils les abandonnent à leurs esclaves, ou à la classe la plus basse et la plus méprisée de la société.

Ainsi de nouveaux hommes se trouvent, dans l'état, posséder des richesses égales, et même quelquefois supérieures à celles des anciens propriétaires, sans cependant jouir ni de la même considération, ni des mêmes pouvoirs. En effet, dans les périodes précédentes, les mêmes routes conduisoient à

l'honneur, aux richesses et à la puissance; c'étoit la valeur, c'étoient les grandes actions, c'étoit le mérite personnel, c'étoient la naissance, et l'hérédité d'un nom révéré, et d'immenses possessions. Dans celle-ci, une classe d'hommes acquiert des richesses par des moyens en quelque sorte avilissans et bas, ou du moins regardés comme tels par ceux qui sont revêtus du pouvoir et de l'autorité, et qui ont dans l'état quelque part au gouvernement. Mais la propriété est aussi une source d'autorité, indépendamment des moyens qui l'ont procurée; elle entraîne avec elle une influence irrésistible, et ceux qui la possèdent font bientôt servir les projets sordides de l'avarice, aux desseins plus nobles de l'ambition.

Dans cette espèce de lutte qui doit s'établir alors entre les anciens et les nouveaux propriétaires, les premiers ont d'abord sur les autres, l'autorité acquise; et les préjugés de la naissance. Mais les progrès du commerce, des manufactures et des arts, tendent continuellement à diminuer la masse de leur propriété, et par conséquent une

partie de leur influence, pour en enrichir la classe industrieuse.

Dans les périodes précédentes, les grands propriétaires ne pouvoient jouir de leurs immenses revenus, qu'en entretenant et nourrissant un grand nombre d'hommes qui, par ce moyen, devenoient leurs sujets, et servoient à soutenir leur autorité : mais les progrès de l'industrie humaine leur font connoître de nouvelles jouissances et de nouveaux besoins. Sans en prévoir les fatales conséquences, ils préféreront employer leurs richesses à des objets dont ils jouissent seuls et sans partage ; ceux qui reçoivent leur argent le regardent comme un salaire dû, non comme un don et une solde ; comme la juste récompense de leur industrie, et souvent des risques qu'ils ont courus et des avances qu'ils ont faites : « ainsi, pour une » boucle de diamans, ou quelque chose » d'aussi frivole et d'aussi inutile, ils échan- » geront l'entretien, ou ce qui est la même » chose, le prix de l'entretien, d'un millier » d'hommes pendant un an. » (1) Bientôt

(1) V. Adam Smith, Essay on the wealth of nations.

même les progrès du luxe rendront leurs revenus insuffisans pour leurs folles dissipations. Alors ils se trouveront obligés d'aliéner une partie de ces immenses héritages qui, transmis d'âge en âge dans la même famille, étoient regardés comme son apanage (2). C'est ainsi que souvent tous les biens d'un ancien propriétaire passeront entre les mains d'un habile commerçant ou d'un laborieux manufacturier, à qui ses pères n'avoient rien transmis, et qui aura été l'artisan de sa propre fortune. Mais ces richesses même ne demeureront pas long-tems dans la famille ; son fils, ou quelqu'un de ses descendans, élevé dans l'opulence, et non comme lui, dans la privation et l'habitude de la frugalité, dissipera ce qu'il aura amassé par son habileté, son activité, et fera passer au pouvoir d'un autre toutes les richesses qu'il avoit acquises. Ainsi le flux et le reflux des propriétés, l'abaissement et l'élévatiou de certaines familles, sont les marques ca-

(2) Sur l'inaliénabilité des propriétés territoriales dans les premiers tems de la société, V. Politique d'Aristote, liv. 2, ch. 7, liv. 6, ch. 4.

ractéristiques de cette période. Les effets qui en résultent diffèrent suivant la forme du gouvernement d'un peuple, et sont modifiés par les circonstances où il se trouve ; mais ils tendent toujours à l'affranchissement des dernières classes de la société, à l'accroissement de leur influence et de leur pouvoir, à l'affaiblissement et la destruction des droits acquis par les préjugés de la naissance, qu'entraînent naturellement en faveur de certaines races, le ressouvenir de grandes actions, l'antique et continuel exercice de l'autorité.

CHAPITRE III.

Suite du Chapitre précédent : séparation du Pouvoir judiciaire d'avec le Pouvoir exécutif.

AVANT l'introduction du commerce et des manufactures, les différentes tribus d'une grande nation ne sont qu'imparfaitement liées entre elles. Chacune se gouverne suivant ses loix et ses usages particuliers. Chaque chef de famille ou de tribu rend, dans

sa tribu et sa famille respective, des jugemens dont il ne doit compte à personne, et qui n'influent en rien sur la décision des autres. Mais, dans cette période, la communication entre les individus, les familles, et les tribus d'une même nation, est bien plus fréquente et plus rapide. Avant cette époque de l'histoire des sociétés humaines, les causes de discorde et de dissentions entre les individus d'un même peuple, étoient rares et passagères ; l'amour, l'orgueil, ou quelqu'autre passion également indomptable, en étoient les principales sources : alors peu accoutumés encore à soumettre les motifs de leur haîne et de leur ressentiment au jugement d'un autre, ils s'y abandonnoient sans mesure, et l'on voyoit naître souvent des guerres entre certaines familles, ou certaines tribus d'une même nation. Dans la période que nous parcourons, l'intérêt devient une cause continuelle et toujours renaissante de trouble et de désordre : l'avarice, passion ardente, mais froide et calculatrice, fait bientôt sentir à tous les membres du corps social que la sûreté et l'avan-

tage commun, et l'existence même de la société, exigent, que chacun sacrifie ses ressentimens particuliers, soumette ses différens, et l'exercice de ses droits contestés, à la décision des chefs, et fléchisse devant une autorité quelconque.

Mais lorsque le commerce et les manufactures ont fait des progrès quelque peu considérables, les contestations deviennent bientôt trop fréquentes, trop nombreuses, et trop compliquées, pour que les chefs de tribus puissent les juger toutes. Ils s'associent donc des personnes renommées par leur sagesse, ou respectées par leur influence, pour les assister dans ces pénibles fonctions : enfin rebutés par un genre d'occupation qui devient de plus en plus fatiguant et minutieux, ils délèguent leur pouvoir, à cet égard, à des hommes qui en font leur seule et unique profession : seulement, pour prévenir la partialité et l'injustice, pour donner plus de poids et d'autorité aux décisions de ces juges qu'ils ont créés, ils font rédiger en code les coutumes établies par un long usage ; on y ajoute de nouvelles

loix pour les cas qui n'ont point été prévus, ensorte que le juge n'ait plus qu'à appliquer la loi et en assurer l'exécution. Alors comme l'étude des loix devient d'autant plus compliquée que la société fait des progrès plus rapides vers le commerce et les manufactures, la classe des chefs de tribus et des principaux de la nation, adonnée aux emplois militaires, devient de jour en jour moins portée à s'appliquer aux fonctions judiciaires, et moins propre à les exercer : elles finissent par devenir l'apanage d'une classe particulière d'hommes inférieurs aux chefs militaires, en naissance, en dignité, en pouvoir.

Ainsi donc les progrès du commerce et des manufactnres tendent à séparer le pouvoir judiciaire du pouvoir exécutif, et les fonctions civiles, des fonctions militaires. Je ne dis point qu'ils produisent toujours cet effet chez tous les peuples, j'ai voulu seulement expliquer, dans ce chapitre, comment ils tendent à le produire.

CHAPITRE IV.

Suite du Chapitre précédent : introduction des Armées permanentes : origine des Taxes et du Revenu public.

Les peuples chasseurs et les peuples pasteurs peuvent faire en tout tems la guerre. Un peuple agriculteur a intérêt de rester en paix, s'il est possible, durant le tems des travaux qu'exige l'agriculture, mais il peut, dans l'intervalle, s'abandonner à son ardeur belliqueuse. Les peuples pasteurs marchent en corps, toute la nation est présente aux batailles. Les peuples chasseurs et les peuples cultivateurs, laissent dans leurs foyers les femmes, les enfans, les vieillards, et même la plupart du tems, les esclaves; tous ceux enfin qui sont incapables de combattre, ou qu'ils ne trouvent pas dignes de porter les armes avec eux. Ces trois espèces de peuples volent aux combats avec joie, et font la guerre avec plaisir. Leur défaut d'occupations, leur intrépidité, leur am-

bition, leur amour du pillage et de la gloire, la leur rend toujours agréable. Mais il n'en est plus de même après l'introduction du commerce et des manufactures ; une grande partie de la nation accoutumée à l'aisance et aux jouissances qu'elle procure, énervée par le luxe et la mollesse, s'effraye des dangers de la guerre, se trouve incapable de supporter la fatigue et les travaux d'une vie militaire. Les artisans, qui ne possèdent point de terre, en quittant un instant leurs travaux et leurs occupations habituelles, restent sans moyen de subsistance ; il faut que pendant toute la durée de la guerre, ils soient entretenus et nourris, avec leurs familles, par la société entière ; encore cette manière d'exister, est-elle accompagnée de trop de dangers, et d'inconvéniens, pour qu'ils n'y soient pas très-contraires. L'agriculture perfectionnée exige, d'un autre côté, des travaux presque continuels, et les laboureurs ne peuvent abandonner les champs qu'ils cultivent, sans compromettre l'existence même de la société ; eux-mêmes répugnent à renoncer aux

profits et aux avantages certains qu'ils retirent de leurs travaux, pour les profits et les avantages incertains et passagers qu'ils peuvent se procurer par le pillage de l'ennemi, et par des biens acquis par tant de périls et de fatigues. Dans un tel état de choses, une nation, pour pourvoir à sa défense, se trouve forcée de soudoyer une certaine quantité d'hommes uniquement occupés de cet objet. Ce sont ou des jeunes-gens élevés pour cet effet, ou des mercenaires qui n'ont pas d'autres moyens de subsister, ou des individus qui ont conservés pour les combats un goût exclusif, ou enfin même quelquefois des étrangers. C'est ainsi que la guerre devient, comme tout le reste, l'objet d'une profession particulière. Ce changement qu'amène le cours naturel des choses, et l'influence de la différence des mœurs et du caractère des nations produit par les progrès de l'industrie et du commerce, introduit, chez un peuple, une classe d'hommes armés, qui n'ont aucun intérêt commun avec le reste du peuple, qui, habitués à agir seulement par les ordres des chefs qui les

payent et les guident aux combats, peuvent servir à opprimer ceux qu'ils sont destinés à défendre.

Par les mêmes raisons, la construction des routes, des ports, des édifices publics qui étoit l'ouvrage de la société entière, devient, par les progrès des arts, des manufactures et du commerce, l'objet d'autant de professions particulières. Chaque individu préfère encore sacrifier une partie du produit de son travail, que de le quitter pour s'adonner à un autre auquel il n'est point accoutumé : ainsi les dépenses nécessaires à ces divers objets, ainsi que celles qu'entraînent la solde des armées, soit maritimes, soit continentales, l'administration de la justice, le culte public, les envoyés, et les ambassades nécessaires pour la conclusion des traités, et enfin tout ce qui a pour but l'intérêt commun et l'avantage général, doit être défrayé par la société entière. D'abord ce ne sont que des contributions passagères, proportionnées au besoin du moment, que payent ceux qui ne veulent pas contribuer de leurs talens et de leurs bras : mais lorsqu'une

lorsqu'une nation a fait de nouveaux progrès dans l'industrie et le commerce, que sa population s'est accrue, que ses besoins et ses rapports se sont multipliés, les dépenses publiques augmentent, tandis que le nombre de ceux qui contribuent au service général décroît en même raison; alors il s'établit nécessairement des taxes réglées et toujours croissantes; et de même qu'il y aura chez une nation en tems de paix des armées permanentes, qui augmentent en tems de guerre, il y aura aussi un revenu public fixe, qui augmentera lorsque les circonstances l'exigeront.

Il existe cependant cette différence, que les hommes ont d'abord cédé à leurs penchans pour l'indolence, avant d'obtempérer aux conseils de l'avarice et de la lâcheté; ils ont renoncé à contribuer en personne aux constructions et aux travaux publics, avant de refuser de participer, par leur propre valeur et par leurs dangers personnels, à la défense et à la gloire nationale; et c'est une observation constante, et confirmée par l'histoire de tous les peuples du

monde, que l'établissement des taxes réglées pour les services publics, précède toujours, chez une nation, l'usage des troupes réglées et des armées permanentes.

L'armée accroît l'autorité et l'influence de ceux qui se trouvent chargés de son commandement. Les revenus publics doivent produire le même effet en faveur de ceux qui sont appelés à en faire l'emploi ; puisqu'alors ils deviennent les dispensateurs de la fortune de tous les agens du peuple, dont les intérêts se trouvent liés au soutien de leur puissance (1).

(1) *Nec quies gentium sine armis, nec arma sine stipendiis, nec stipendia sine tributis*, dit Tacite, (hist. liv. 4.) Maxime dont la vérité a été universellement sentie par tous les peuples de cette période, et dont tous les gouvernemens ont toujours abusé, dans tous les tems et dans tous les pays.

CHAPITRE V.

Pourquoi l'influence des progrès du Commerce et de l'Industrie ne peut être la même chez tous les Peuples ?

Nous avons vu qu'aussitôt après l'introduction de la propriété, les hommes perdent leur primitive indépendance ; l'inégalité des conditions est plus prononcée, la subordination plus constante, l'autorité publique plus affermie. Dans la quatrième période, un peuple se trouve enfin avoir un gouvernement régulier, dont la forme et la nature varient suivant les circonstances. Néanmoins la souveraineté, en dernier résultat, ou réside entiérement entre les mains d'un seul, sans mélange et sans partage; ou dans la plus nombreuse partie du peuple ; ou dans un chef qui la partage avec une portion du peuple, mais qui a sur elle la prépondérance ; ou enfin dans celles des nobles, des riches, ou des principaux. Dans le premier cas, le gouvernement prend le

nom de despotique ; dans le second il est nommé démocratique ; le troisième se nomme monarchique ; le quatrième a été appelé aristocratique.

Après avoir fait connoître l'influence générale des progrès du commerce et de l'industrie sur l'organisation sociale, il s'agit d'examiner les effets particuliers qui doivent en résulter chez les différens peuples, suivant la diversité de leurs gouvernemens.

CHAPITRE VI.

De l'influence des progrès du Commerce des Manufactures et des Arts, dans les Gouvernemens despotiques.

Examinons d'abord quel sera l'effet que produiront les progrès du commerce, des manufactures et des arts, sur le gouvernement despotique, le plus simple et le moins compliqué de tous.

Le despote ne pouvant exercer par lui-même les fonctions judiciaires, devenues désormais trop pénibles et trop minutieuses,

se reposera de ce soin sur des juges qu'il nommera pour cet effet: mais ces juges, qui tiennent de lui leur existence et leur pouvoir, n'auront jamais assez de puissance pour résister à ses volontés, quelqu'injustes qu'elles puissent être; et lors même qu'ils seroient assez téméraires pour le faire, n'ayant aucune loi qui puisse assurer leur indépendance, aucun point d'appui qui puisse seconder leurs efforts et soutenir leur foiblesse, leur perte et leur remplacement auroient lieu presqu'aussitôt la manifestation de leur résistance. Ainsi donc, la séparation des fonctions judiciaires, et l'institution des juges, bien loin de diminuer l'autorité du despote, sert, au contraire, à lui faciliter les moyens d'exercer, s'il est possible, une puissance encore plus illimitée, en lui fournissant au besoin, pour opprimer ses sujets, et ravir leurs propriétés et leurs vies, des agens dévoués dans ceux-là même dont les fonctions ont été instituées pour les protéger; en donnant souvent à l'exécution de ses volontés les plus injustes et les plus barbares, une apparence d'humanité et d'équité.

L'affranchissement de certaines classes, et la destruction de l'influence héréditaire des grandes familles, produit chez un peuple une égale médiocrité de pouvoir et de richesses, qui ne peut être qu'extrêmement favorable au despotisme, en détruisant les seules digues qui pouvoient encore s'opposer au libre exercice de sa puissance.

Enfin, lorsque les progrès du commerce et de l'industrie auront nécessité une armée permanente et un revenu public, comme personne ne peut contester au despote le commandement de l'un, ni lui faire rendre compte de l'emploi de l'autre, sa puissance devient plus affermie et plus absolue que jamais.

Cependant on peut dire que le commerce, les manufactures et les arts, augmentent, à la vérité, l'autorité du despote, mais diminuent le despotisme; car la puissance, la gloire, les richesses de celui qui possède le souverain pouvoir, sont liées à leur maintien, à leurs succès, et à leurs accroissemens; ils ne peuvent prospérer que par des mesures de gouvernement conformes à la

raison, à la justice et à l'équité. Le commerce, les manufactures et les arts, sont des plantes tendres que renversent des ouragans violens, et que la contrainte détruit : elles ont besoin, pour croître, d'un tems calme et serein, d'un soleil doux et bienfaisant : ce sont des ruisseaux dont les sources tarissent aussitôt que l'on veut forcer leurs cours, les détourner ou les contraindre.

Si donc le commerce, les manufactures et les arts, affermissent le despotisme sur des fondemens plus solides, ils en corrigent les mauvais effets, ils lui ôtent sa férocité, et mettent le despote dans l'heureuse impuissance de nuire à ses sujets sans se nuire à lui-même.

CHAPITRE VII.

Influence de la fertilité du sol, de l'étendue, et de la situation d'une Contrée, sur l'effet général des progrès du Commerce et de la Civilisation, dans les Etats despotiques.

Nous avons vu comment les peuples situés sur un sol extrêmement fertile, se trouvent souvent, dès le commencement de la quatrième période, réunis sous un seul chef et sous la domination d'un maître : tant qu'ils restent dans l'état d'agriculteurs, ces peuples, que le joug du despotisme et l'abondance rendent peu belliqueux, n'auront presque point de communication avec les nations voisines, car ils n'ont aucun besoin d'en avoir. Si d'ailleurs ils se trouvent séparés d'elles par des mers, des montagnes et des déserts (1), lorsque ces dernières

(1) La Chine est séparée du Mogol et des contrées de l'Inde, par des sables mouvans, des déserts et des rochers entassés, qui rendent toute communication impraticable ;

auront fait quelques progrès dans les arts utiles, et qu'elles chercheront à franchir les barrières qui les séparent pour commercer avec eux, le despote qui les gouverne, ignorant les forces et redoutant l'influence de ces étrangers, leur interdira l'entrée de son empire, et ne les laissera communiquer avec ses sujets qu'avec la plus grande difficulté, et avec les plus grandes précautions.

---

la mer la sépare du reste du monde au Midi et à l'Orient ; elle n'est accessible au Nord que par les tribus des Tartares, dont il lui fut d'abord facile de se faire respecter. Des mers orageuses, et des côtes escarpées et presque par-tout inabordables, semblent isoler absolument les isles du Japon, et interdire à ses habitans toute communication avec le reste du monde. La chaîne de monts qui se prolongent le long des rives du Nil, des sables brûlans, la Mer Rouge et la Mer Méditerranée, séparoient également l'Egypte ancienne de toutes les contrés environnantes ; et avant les progrès de la navigation, l'on ne pouvoit y pénétrer que par l'étroit passage de l'Isthme de Suès. L'Egypte, la Chine, le Japon, sont également renommés par la grande fertilité de leur sol ; et c'est cette réunion de causes semblables qui a produit, dans le gouvernement, les mœurs et le caractère de ces peuples, une telle similitude, qu'elle a fait croire à quelques savans, qu'ils étoient tous issus d'une même origine.

Alors un peuple de cette espèce offrira des singularités qui paroîtront contradictoires, mais qui seront une suite inévitable des circonstances et de la position où il se trouve.

Le despote tâchera de surmonter l'indolence naturelle de ses sujets, et excitera leur industrie pour accroître sa puissance, et satisfaire ses propres passions ; et pour atteindre à ce but, il sera forcé de gouverner avec modération et équité. La population d'un peuple qui ne gémit point sous un gouvernement oppresseur, qui n'a ni guerre civile, ni guerre étrangère, ni commerce extérieur, ni colonies, doit augmenter avec une rapidité prodigieuse : ce peuple qui communique peu avec les étrangers, conservera, sans aucun mélange, son caractère héréditaire et ses mœurs habituelles. Ne connoissant que le pays qu'il habite, il y sera extrêmement attaché ; et l'amour du sol qui nous a vu naître, sera plus fort et plus prononcé chez lui que chez beaucoup d'autres. L'accroissement rapide de sa population y produira de fréquentes famines, et l'on sentira davantage la nécessité de cultiver les

terres avec soin. L'agriculture y sera le premier des arts et le plus honoré; il y sera poussé à un degré de perfection inconnu dans les autres contrées. Le commerce intérieur et les manufactures, qui se rapportent aux besoins de la nation, prendront tous les jours, par la même raison, de nouveaux accroîssemens, et feront de nouveaux progrès : le commerce y sera d'autant plus actif, et les manufactures plus perfectionnées, que cette nation sera plus considérable ; car il y aura alors plus de diversité dans les besoins, plus de motifs d'échange et d'émulation entre les provinces d'un si vaste empire. Mais la modération, l'équité ne suffisent point pour entretenir la prospérité d'une telle nation ; il faut encore y maintenir l'ordre par l'activité et la surveillance. Plus l'empire est vaste et peuplé, plus les plus petits désordres y seroient dangereux : il y aura donc de nombreux officiers pour veiller jusqu'aux moindres détails qui concernent la tranquillité publique. Plus le nombre de ces officiers sera grand, plus il deviendra nécessaire de fixer entr'eux la subordination,

et ce qu'ils se doivent les uns aux autres, pour éviter la confusion des pouvoirs, et assurer la promptitude de l'obéissance. Tout sera donc déterminé à cet égard avec la plus grande exactitude ; et les minuties du cérémonial et de l'étiquette, seront regardées dans toutes les classes, comme très-importantes, parce qu'elles tiennent à l'ordre général ; y manquer, c'est rompre la chaîne de la subordination, c'est, en quelque sorte, lever l'étendard de la révolte.

Chez un peuple qui ne peut subsister que par l'industrie, il y aura des institutions qui le rappelleront sans cesse à la vertu ; car la frugalité ne peut exister que par la modération dans les passions, qui est la base de toutes les vertus : la morale sera de toutes les sciences la plus cultivée : le gouvernement en sentira le besoin, et ses actes auront souvent pour but de rappeller le peuple à ses principes : ses ordres seront des préceptes, et ses édits des instructions.

Le despote sera obligé, dans un aussi vaste empire, de déléguer à ses officiers un pouvoir absolu ; mais la crainte de leurs supé-

rieurs, celle de mécontenter le peuple, les exemples de ceux qui les ont précédés, restreindront les abus qu'ils en pourroient faire. Comme dans tous les gouvernemens despotiques, il y aura beaucoup d'usages et peu de loix: cependant comme celles qui existeront émaneront du pouvoir suprême, elles porteront toutes peines de mort, comme étant une infraction faite aux volontés de celui qui le possède, et une insulte commise envers sa personne.

Un tel peuple n'ayant que peu ou point de communication avec les autres, aura beaucoup de mépris pour tous les usages, les mœurs, et les manières qui ne ressemblent point aux siennes; en un mot, une grande estime de soi-même, un grand orgueil national, et tous les préjugés stupides qui en sont la suite.

Quelquefois les passions prenant, dans le despote, le dessus sur son intérêt personnel, rendront au despotisme tout ce qu'il a d'hideux. Mais la violence et l'oppression améneront des désordres qui produiront souvent la chûte et la mort violente

de celui qui en est l'auteur : son successeur, que sa naissance ou ses talens auront fait monter à ce grade éminent, effrayé de cet exemple, se conduira d'après d'autres principes. C'est ainsi que la force des choses ramènera toujours le gouvernement à la sagesse, et à la modération nécessaires à son existence (2).

---

(2) V. Hist. gén. de la Chine. Mémoires concernant les chinois, 6 vol. in-4°. Lettres édifiantes. Hist. gén. des Voyages, t. 21 de l'édit. in-12. Descript. de la Chine, ibid. t. 40. Descripst. du Japon. Voyages de Thunberg, t. 3. Hérodote, liv. 2.

CHAPITRE VIII.

De l'influence des progrès du Commerce et des Arts dans les Gouvernemens monarchiques.

D'APRÈS ce que nous avons dit précédemment, il sera facile de déterminer quel sera l'effet des changemens que le progrès des manufactures, du commerce et des arts, produira dans les états où le gouvernement monarchique a prévalu.

Le monarque verra croître son influence et son autorité, par le commandement des armées et la disposition des revenus publics. Les principaux et les grands de la nation voudront s'opposer à la trop grande puissance du monarque, qui s'accroît en même raison que la leur décroît. S'ils le font avec succès, alors le gouvernement, ou deviendra entiérement aristocratique, ou penchera davantage vers l'aristocratie. Mais, dans cette lutte qui s'établit entre les grands et le monarque, l'on voit toujours la classe riche et industrieuse se tourner d'abord du côté

de ce dernier, qui la protége contre l'abus du pouvoir aristocratique: quelquefois même il arrive que la classe industrieuse, non encore assez puissante pour se soustraire ouvertement au joug des principaux, conspire avec le monarque, et parvient à le revêtir de la puissance absolue pour comprimer celle des nobles, qui est pour eux plus oppressive et plus redoutable. L'on peut dire alors que c'est l'amour de la liberté qui enfante le despotisme. Il faut cependant un concours de circonstances extraordinaires pour produire un changement aussi subit (1). Le plus souvent les principaux perdent chaque jour de leur considération et de leurs forces par les progrès de la civilisation. Le monarque, au contraire, outre l'influence toujours croissante de l'armée et du revenu, en protégeant l'indépendance des tribunaux d'appels qu'il a créé, en maintenant leurs jugemens par la force des armes, et par d'autres moyens semblables, parvient

(1) L'histoire moderne nous en fournit un exemple mémorable, dans la révolution qui eut lieu en Dannemarck en 1665.

presque

presque toujours à anéantir la justice particulière des chefs de tribus, fait servir la séparation du pouvoir judiciaire à l'accroissement de son autorité, et lorsque sa puissance n'est pas détruite, enchaînée ou limitée dès le principe, la balance finit toujours par pencher en sa faveur.

Mais lorsque la puissance des grands est entiérement anéantie, la classe riche et industrieuse du peuple, délivrée du joug que le besoin lui avoit imposé, de l'obéissance qu'elle payoit à un petit nombre d'hommes, voudra restreindre l'autorité du monarque qu'elle aura elle-même aggrandie; celui-ci employera et l'armée et les revenus qui lui sont confiés, et tous les moyens qui sont en son pouvoir, pour empêcher qu'il n'y soit porté la moindre atteinte. La plus petite cause accidentelle fera donc naître une lutte dont l'issue amènera un changement quelconque dans l'état; et c'est alors que se fait sentir l'influence de l'étendue et de la grandeur d'un pays sur ses destinées et la forme de son gouvernement: car plus le peuple sera nombreux et disséminé, plus le mo-

narque aura de moyens pour le dominer; et plus il se trouvera aggloméré, et en petit nombre, moins il lui sera facile de lui résister.

Je vais rendre ceci plus évident par un exemple.

En évaluant au centième de la population totale les troupes qu'une nation commerçante et industrieuse peut mettre sur pied, le souverain d'un peuple de 40,000 ames, n'aura à sa disposition qu'une armée de 400 hommes au plus : en supposant maintenant le revenu public égal à une taxe de deux livres par tête, l'une portant l'autre, son revenu ne montera qu'à 80,000 liv. ; or ces moyens seront insuffisans pour qu'en cas de contestation avec ses sujets, le souverain puisse jamais leur résister long-tems : il est bien facile en effet au parti opposant de rassembler promptement et une aussi forte armée, et une somme supérieure à celle dont il peut disposer. En suivant la même proportion, le souverain d'un peuple de dix millions d'ames, pourra disposer d'une armée de 100,000 hommes, et d'un revenu de 400 millions; or, avec de tels moyens, il pourra facilement empêcher la réunion d'une

armée égale à la sienne; et il seroit aussi difficile à ses adversaires de lui en opposer une semblable, que de rassembler, pour leur cause commune, des richesses aussi immenses. Ainsi donc le gouvernement d'un grand état tend toujours au despotisme, et celui d'un petit à la liberté. Cependant des causes étrangères, accidentelles ou locales, modifient quelquefois la nature des choses à cet égard.

Ainsi souvent la dissipation et l'inconduite du monarque, le prive de l'influence que lui procure son revenu, en produisant le désordre dans les finances; le relâchement de la discipline le dépouillera du secours des forces nationales, et le livrera sans défense à la fureur des partis. Quelquefois, au contraire, une guerre étrangère qui exige et une plus grande armée et de plus fortes taxes, lui fournira, à la paix, des moyens de résister à son peuple, qu'il n'auroit pas eus sans cela.

La position et la nature du pays auront encore, à cet égard, une grande influence. Dans les contrées de montagnes, le parti

opposé au gouvernement, pourra résister avec de moindres forces.

Si un souverain se trouve à la tête d'un peuple qui se trouve renfermé dans l'enceinte d'une isle qu'il occupe toute entière; alors il n'a besoin que de forces navales pour pourvoir à sa défense; les moyens militaires seront nuls pour l'accroissement de son autorité; il ne pourra se servir que de ceux qui résultent de l'emploi du revenu public; et si une faction quelconque parvient à les lui enlever, il doit nécessairement succomber.

Quelque puisse être l'influence des causes accidentelles et locales, il est facile d'observer cependant que les gouvernemens de presque tous les peuples du monde, qui existent actuellement, ou dont l'histoire nous a transmis le souvenir, se sont plus ou moins rapprochés du despotisme ou de la liberté, en raison de leur population et de l'étendue de leur territoire.

CHAPITRE IX.

De l'influence des progrès du Commerce, des Manufactures et des Arts, dans les Gouvernemens aristocratiques.

Les progrès du commerce, des manufactures et des arts, sont plus funestes au gouvernement aristocratique qu'à tout autre. Si l'état est grand, riche et peuplé, il s'élèvera du sein même de ceux qui sont revêtus du souverain pouvoir, des hommes puissans par eux-mêmes, ou par la disposition des forces nationales et du revenu public, qui s'empareront de toute l'autorité qu'ils dédaignent de partager avec des égaux. Si l'état est petit, pauvre et peu peuplé, la disposition des forces nationales et du revenu public ne formera point une force assez considérable pour que les nobles puissent par son moyen, retenir dans l'obéissance la classe industrieuse de la nation. Les riches et les principaux dont cette classe se trouve composée, et dont l'influence sur la masse en-

tière du peuple augmente chaque jour, ne tardent point à renverser l'autorité des nobles, et à établir une forme de gouvernement plus démocratique. Enfin lors même que l'état est d'une médiocre étendue, et par conséquent plus propre au gouvernement d'un petit nombre, comme l'autorité des nobles diminue chaque jour par les progrès du luxe, tandis que les richesses et l'indépendance effective de la classe industrieuse du peuple augmentent en même raison, les premiers se trouvent forcés de céder peu-à-peu de leur autorité et de leur pouvoir, pour ne pas s'en voir dépouillés avec violence: le gouvernement incline donc tous les jours davantage vers la démocratie. Ainsi, dans cette période, l'aristocratie ne peut se soutenir que par des moyens violens et extraordinaires, ou lorsque de nouvelles loix facilitent aux plus riches et aux plus puissans d'entre le peuple, l'accession aux dignités et le partage de la puissance.

CHAPITRE X.

De l'influence des progrès du Commerce, des Manufactures et des Arts, dans les Gouvernemens démocratiques.

Le gouvernement démocratique suppose nécessairement un état de médiocre étendue, et une population bornée ; mais il arrive souvent que, par les progrès de la civilisation, son industrie ou sa valeur, le peuple d'un état ainsi gouverné, soumet à son obéissance des contrées plus étendues, et acquiert des richesses immenses : alors les magistrats à qui seront confiés les revenus et les armées que nécessite le soutien d'une aussi grande puissance, auront la principale influence dans les assemblées du peuple ; le gouvernement n'aura rien de démocratique que la forme ; eux seuls seront en effet revêtus de toute l'autorité publique. Mais, comme ils sont ordinairement plusieurs égaux en puissance et en dignité, le desir de dominer, la crainte de se voir surmonter par un rival,

ne tardera point à faire naître les jalousies et les haînes, dans ces cœurs dévorés d'ambition. Ainsi l'on verra, dans un tel état, des dissentions ou des guerres civiles toujours renaissantes, où l'on se battra moins pour la liberté que pour le choix d'un chef; jusqu'à ce qu'enfin le peuple, fatigué de combattre pour un pouvoir dont il ne peut jouir, s'accoutume sans peine, à se soumettre à l'autorité d'un seul.

Les progrès du commerce, des manufactures et des arts, tendent à renverser le gouvernement démocratique, lors même qu'un peuple n'est point devenu conquérant, et n'a point outrepassé ses anciennes limites. D'abord le corps du peuple, devenu plus riche, plus indépendant par son industrie, luttera contre les principaux de la nation; il parviendra bientôt à arracher à ceux-ci, qui tous les jours perdent de leur influence, la portion de pouvoir et d'autorité qu'ils possédoient sans contestation et sans envie dans la quatrième période, et qu'une longue possession et les préjugés de la naissance, souvent même ceux de la religion,

tendent à retenir entre leurs mains. Mais le peuple poussé par les ambitieux, qui voyent la possibilité de s'élever par son moyen, s'attribue enfin toutes les branches du gouvernement, tandis qu'il devient de jour en jour, au contraire, moins propre à les administrer : car l'effet nécessaire des progrès du commerce et de la séparation des professions, est de rendre chaque citoyen plus constamment occupé de ses propres affaires et de ses intérêts particuliers, et par conséquent moins propre à gérer les affaires d'état, et à surveiller les intérêts généraux. D'un autre côté, l'administration publique devient de jour en jour plus compliquée, par l'accroissement de la population, et la multiplication des rapports que font naître les progrès du commerce et des manufactures : bientôt la multitude, trop ignorante et trop nombreuse pour se gouverner elle-même, se laisse mouvoir au gré d'hommes ambitieux, éloquens et adroits, qui la flattent sans cesse, parce qu'elle dispose des places, des dignités, et de la fortune publique. Ceux-ci, divisés entre

eux de but et d'intérêt, ne tardent point à diviser aussi leurs concitoyens en plusieurs factions dont ils sont les chefs et les moteurs; ainsi l'état offre l'affreux et dégoûtant spectacle de l'anarchie et des discordes civiles. Envain sensibles eux-mêmes de leurs propres excès, du vice de leur constitution, accablés du fléau de leurs divisions, ces peuples choisiront souvent un législateur pour rédiger un code de loix qui doit leur servir de règle, et devenir en quelque sorte la raison publique; l'ambition, l'avarice ont germé dans tous les cœurs: le législateur ne peut faire des loix pour l'état présent des choses, et pour leur état futur: les progrès de l'industrie et du commerce donnent naissance à de nouvelles classes d'hommes, et à des intérêts divers: le peuple franchit bientôt les barrières qu'il s'étoit lui-même imposées; l'équilibre de la constitution est détruit; de nouvelles luttes et de nouveaux combats s'engagent entre les diverses parties d'un tout si hétérogène; et enfin fatigué et exténué par des convulsions violentes et successives, une pareille nation succombe sous les efforts

de ses ennemis, ou plie sous le joug de quelque chef habile, à qui elle a confié l'administration de ses revenus, et les troupes stipendiées pour sa défense.

Je terminerai ce chapitre par une observation importante; c'est que le despotisme qui succède à la démocratie, est bien plus cruel que celui qui succède à la monarchie; car le despote, craignant la chûte d'un pouvoir usurpé et mal affermi, se défait de tous ceux qui lui portent ombrage; sa défiance augmente avec le nombre de ses victimes; le moindre soupçon l'allarme, et le porte à des mesures cruelles et tyranniques. Le monarque, au contraire, qui a converti la monarchie en despotisme, ainsi qu'il a combattu pour un pouvoir qu'il prétendoit lui appartenir, l'exerce de manière à le faire penser aux autres, et à faire approuver son usurpation par le peuple: comme déja même avant ce changement, il n'avoit point d'égaux qui eussent comme lui des droits à la suprématie, et qui pussent y prétendre, il redoute moins les conspirations, et il lui suffit de prévenir les révoltes.

CHAPITRE XI.

De l'influence des progrès du Commerce, des Manufactures et des Arts, sur la Religion, et l'autorité de ses Ministres.

Chez les peuples où le culte public fait partie des fonctions des magistrats, ou est sous leur direction immédiate, chez ceux où un seul homme réunit tous les pouvoirs, et est à la fois le chef de la religion et de l'état, l'autorité des ministres du culte éprouve les mêmes accroissemens, est sujette aux mêmes révolutions que le gouvernement dont elle est partie intégrante; dans le premier cas, les chefs ont, par hasard ou par adresse, acquis le droit de présider au culte de la Divinité, ou ont réglé par eux-mêmes les fonctions et l'autorité dont ils sont chargés, ainsi que Numa fit à Rome: dans le second, la religion prête son appui à la politique, et établit chez un peuple un gouvernement théocratique, ainsi régnèrent les successeurs de Moïse et de Mahomet. Mais

s'il arrive qu'une religion nouvelle s'élève et fasse de nombreux prosélites, par la pureté de sa morale, les vertus de ses premiers sectateurs, que s'étendant peu-à-peu, elle acquierre de nouvelles forces par les persécutions, et une plus grande autorité par le sang de ses martyrs (1); alors le pouvoir de ses ministres est soumis à un accroîssement successif, et devient souvent indépendant de la puissance civile. Comme leurs prétentions ne sont bornées, ni limitées par aucune loi; ce pouvoir, que la religion seule leur donne, ils l'employeront à acquérir des richesses. Ils sont d'abord tous égaux entr'eux; mais ceux qui se trouvent chargés de la répartition des aumômes et de l'emploi des dons religieux, fournis pour les frais du culte, augmenteront leur autorité par les richesses dont ils ont la disposition, et ensuite leurs richesses personnelles, par le moyen de leur autorité. Il est naturel que ceux qui se trouvent les ministres suprêmes

(1) V. Gibbon's, Hist. of the declin. and. of the Rom. Emp. t. 2, p. 258 et suiy. édit. de J. Tourneisen.

du culte dans la capitale d'un état quelconque, possèdent plus de propriétés, jouissent de plus de considération, et ayent une certaine influence sur ceux qui sont seulement à la tête du culte des chefs-lieux de province, et ceux-ci sur ceux d'une moindre étendue (2). Lorsque cette supériorité s'est affermie par un long usage, le chef du culte de la capitale d'un grand empire, si cet empire est démembré et morcelé en plusieurs états particuliers, sera néanmoins considéré encore comme le chef suprême de la religion, dans ces différens états, dont les prêtres se regardent comme indépendans des révolutions et de l'autorité civile. C'est ainsi qu'il s'établira peu-à-peu une hiérarchie dans les dignités religieuses, et une subordination de pouvoirs. La suprématie d'un chef s'affermira d'autant plus facilement, que chacun de ceux qui lui sont subordonnés, trouveront dans l'obéissance le maintien de leur autorité (3).

(2) Ibid. p. 273 et suiv.

(3) Gibbon's, Hist. of the decl. of and fall of the Rom. Emp., t. 9, page 16 et suivantes, édit. de J. J

A ceux qui exercent les fonctions du sacerdoce, se joignent souvent des hommes qui, guidés par un enthousiasme religieux, vivent dans la retraite, et s'attirent, par les souffrances auxquelles ils se livrent volontairement, par l'abnégation des charmes de la société, et de toutes les jouissances humaines, le respect et la vénération. Ils avoient demandé d'abord des aumônes pour les distribuer aux pauvres; mais bientôt ils se servent du pouvoir qu'ils ont sur les esprits, pour acquérir de grands biens, pour satisfaire leur ambition et leur avarice. Cet accroissement de richesses donne à ceux qui présidoient les congrégations et géroient les affaires communes, plus de prépondérance, de puissance et d'autorité sur chacun des membres; l'égalité primitive s'évanouit, et fait place à une hiérarchie de dignités et de fonctions subordonnées les unes aux autres (4).

Tournelsen. Robertson's, Hist. of Charles V. t. 1, p. 128 et suiv. in-8°. Dublin, 1788.

(4) Gibbon's, Hist. of the declin. and fall of the Rom. Emp. t. 2, p. 348. Ibid. t. 6, p. 193.

Quelquefois, entre ces différens ordres religieux, entre ces différens pouvoirs usurpés, mal définis, il naîtra des conflits qui produiront des dissentions fatales à la tranquillité des empires ; mais le plus souvent réunis par un même intérêt, concourant tous au même but, par les mêmes moyens, ils se rendront redoutables à l'autorité civile, et parviendront à usurper une partie de ses fonctions : car ils influent sur les destinées de l'état, et comme interprêtes des ordres et de la volonté du ciel, et comme possesseurs d'immenses propriétés.

Mais les effets de l'influence du sacerdoce, seront différens, suivant la grandeur des états, et la forme du gouvernement.

Dans les gouvernemens despotiques, le sacerdoce maîtrisera le gouvernement, ou en sera maîtrisé : dans le premier cas, il produira un bien en mitigeant son pouvoir ; dans le second, il lui servira d'instrument et d'appui.

Dans les gouvernemens monarchiques, le sacerdoce, pour s'affranchir du joug des principaux, s'unit ordinairement au monarque, qui

qui s'en sert d'abord comme d'un moyen pour accroître sa puissance ; mais bientôt jaloux de celle qu'il a lui-même contribué à élever, et qui, auparavant, l'amie et l'alliée de la sienne, lui devient redoutable du moment que celle des nobles et des principaux se trouve anéantie, il cherche à la détruire par tous les moyens qui sont en son pouvoir.

Dans les gouvernemens démocratiques et aristocratiques, le sacerdoce prête son appui à quelques partis, dont les ministres sont les principaux chefs.

L'influence du sacerdoce, dont l'autorité est séparée de celle du gouvernement, est moins considérable dans les grands états que dans ceux d'une médiocre étendue ; car alors les revenus publics et la force du gouvernement sont comparativement plus grands et plus efficaces. De même dans les états très-circonscrits, comme les revenus du sacerdoce sont comparativement petits, l'influence que les ministres du culte retirent de leurs richesses est presque nulle.

Mais dans tous les gouvernemens, et dans tous les pays, les progrès du commerce,

des manufactures et des arts, tendent à diminuer la puissance des ministres du culte, en partie par les mêmes causes que celles qui ont détruit celle des grands propriétaires. Le superflu de leur revenu, qui ne pouvoit être employé plus utilement et plus agréablement pour eux-mêmes, qu'en augmentant la puissance de leur ordre, par la multitude des vassaux, la grandeur des aumônes, et les œuvres de bienfaisance, sert maintenant à satisfaire leur vanité, leur orgueil et leurs jouissances personnelles. Il est vrai que ne possédant leurs biens qu'en usufruit, ils ne peuvent l'aliéner ; mais comme les revenus en sont dissipés par eux et pour eux, la propriété dont jouit le sacerdoce, au lieu d'augmenter son influence, ne sert qu'à faire naître la jalousie des autres classes que l'état renferme, à exciter la cupidité du gouvernement qui ne cherche sa destruction, que pour s'approprier ses riches dépouilles. D'un autre côté, la masse du peuple, ne trouvant plus parmi les ministres du culte la même bienfaisance, ni les vertus qui les distinguoient, n'a plus pour

eux la même vénération ; les préjugés religieux s'en trouvent affoiblis : le scepticisme, qu'amène infailliblement avec soi le progrès des lumières, achève enfin d'ôter toute influence au sacerdoce, et le laisse dépouillé de tout appui, à la merci de l'autorité civile (5).

Au reste, une religion dont le gouvernement est le chef, dont il fixe les revenus et le pouvoir, se reposant sur son appui, et lié d'intérêt avec lui, redoute peu et tolère facilement les sectes dissidentes ; tandis que celle qui est assez puissante pour avoir dans un état une autorité indépendante et rivale du gouvernement, est, par sa nature, persécutrice ; car l'introduction de toute autre religion, tend à diminuer les richesses et l'influence de ses ministres : aussi elle n'exerce

(5) V. Robertson's, Hist. of Charles V, t. 2, p. 115, in-8°. Dublin, 1788.

Alain Chartier disoit déjà du clergé de France, dans le quinzième siècle : « La sainte conversation *(conduite)* du » clergé emu pieça *(autrefois)* les courages des princes » et des conquéreurs à leur donner, et la dissolution des » clercs enhardit maintenant chacun à leur tollir *(ôter)*. » V. les OEuvres d'Alain Chartier.

jamais ses persécutions avec plus de rigueur et d'inhumanité, que lorsque les progrès du commerce, des manufactures, des arts, des sciences et des connoissances humaines, ont déjà porté un coup fatal à sapuissance, et qu'elle est prête à lui échapper.

CHAPITRE XII.

Des causes de la fréquence des Dissentions et des Discordes civiles dans la cinquième Période.

Dans les quatre premières périodes de la société, l'on voit peu d'exemples des factions et des discordes civiles; tandis que dans les deux autres, les sociétés humaines sont continuellement déchirées par cet horrible fléau.

Cinq causes principales, concourent à produire cette différence.

1°. La population augmente avec la civilisation; elle est donc plus grande dans la cinquième période que dans les quatre précédentes. Or l'union d'une société quelconque

est d'autant plus difficile à rompre, que les individus qui la composent sont moins nombreux; que presque tous réunis par les liens du sang, ils ont entr'eux des rapports plus fréquens.

2°. Dans les quatre premières périodes, les sociétés humaines sont composées d'hommes qui ont à-peu-près le même genre de vie et les mêmes occupations. La subdivision du travail, produite par les progrès du commerce, des manufactures et des arts, divise les nations dans la cinquième en diverses classes d'individus, dont les occupations, les goûts, les idées, les mœurs, sont absolument dissemblables; qui, séparées d'intérêts, se jalousent ou se haïssent, et qu'il est facile d'armer les unes contre les autres.

3°. Dans les périodes précédentes, les fonctions du gouvernement sont pénibles, et l'autorité procure peu d'avantages personnels à celui qui en est revêtu. Mais, dans celle-ci, elle expose à moins de dangers; elle satisfait les passions les plus fortes et les plus universelles parmi les hommes, l'amour des richesses, de la domination et de

la célébrité ; elle excite donc dans tous les cœurs de ceux qui peuvent y prétendre, les plus ardens desirs ; il se trouve alors des hommes sans cesse portés à faire les plus puissans efforts, à commettre tous les crimes, à braver tous les périls, à étouffer tous les remords, pour y parvenir.

4°. Dans les quatre premieres périodes, comme il n'existe point d'impôts, le gouvernement n'a presqu'aucun intérêt à outrepasser ses pouvoirs ; la subordination à son égard est, en quelque sorte volontaire, et toujours conforme à la dépendance, que la superstition, les richesses, ou la valeur des gouvernans, et enfin toutes les causes accidentelles ou permanentes, générales ou particulières, ont imposée sur chaque individu. Dans la cinquième, au contraire, l'appas du luxe et des richesses engage continuellement le gouvernement à forcer les ressorts de son pouvoir, à exiger des individus de la nation une subordination non proportionnée à leur dépendance actuelle ; d'où résulte d'abord l'oppression et la tyrannie ; de la tyrannie la révolte ; de la révolte, ou

l'affoiblissement du gouvernement, ou son anéantissement, ou la confirmation de son usurpation ; de son affoiblissement résulte les factions ; de son anéantissement l'anarchie ; de son usurpation le despotisme.

5°. Enfin, dans les quatre premières périodes, les individus qui ne possédoient rien, aliénoient leur liberté afin de pourvoir à leur subsistance, et étoient, par ce moyen, sous le joug et la puissance des propriétaires. Après l'introduction du commerce, des manufactures et des arts, personne ne se trouve spécialement chargé de la conduite et de l'entretien des hommes sans propriété; ils sont indépendans, et ont pour seule ressource et pour seul moyen de subsistance, leur industrie : ceux auxquels cette ressource vient à manquer, soit parce qu'ils ne possèdent aucun talent, soit parce qu'ils ne trouvent point d'occasion de l'exercer, soit enfin parce que leurs vices les rendent lâches et indolens, ne trouvant plus dans l'union sociale le premier effet qu'il doit produire, le premier avantage qui doit en résulter, celui d'assurer l'existence de ceux

qui la composent, en deviennent nécessairement les ennemis ; ils sont toujours disposés à se révolter contre les propriétaires, à se soustraire au besoin par la violence ; ils ne respirent que le bouleversement, le désordre et l'anarchie : toujours prêts, par conséquent, à seconder ceux qui veulent faire naître des troubles dans l'état, et qui, en se servant de leurs secours, les dérobent à l'horreur du besoin, et flattent leurs passions vicieuses. C'est parmi cette classe immonde que tous les partis, toutes les factions, toutes les sectes prennent tour-à-tour les instrumens de leurs projets, les satellites de leurs haînes, les ministres de leurs fureurs, les exécuteurs de leurs vengeances.

CHAPITRE XIII.

Des causes particulières qui concourent dans la cinquième Période à troubler la tranquillité des Etats et à produire une révolution.

Aux vices qui tourmentent continuellement les corps politiques, dans la cinquième période, et en sont en quelque sorte inséparables, il s'en joint une foule d'autres qui n'agissent que dans de certaines occasions et dans de certaines circonstances, et que, par cette raison, il est impossible de déterminer avec précision autrement que par des exemples.

Dans les phénomènes de la nature plusieurs causes concourent à produire un seul effet; il en est de même dans l'ordre social. Voulez-vous juger de la stabilité du gouvernement, et des révolutions qui se préparent dans un état?

Examinez d'abord les pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires; tant ceux définis par la loi, que ceux exercés par le fait; leur

séparation, ou leur mélange, leur jeu et leur réaction l'un sur l'autre.

Voyez ensuite quelle est l'influence de la religion et de ses chefs, la part qu'ils ont dans le gouvernement de l'état, leur autorité sur les pouvoirs civils et sur l'opinion publique.

Examinez aussi la force et la direction des sectes religieuses non avouées par la loi.

La situation des finances, le crédit et les ressources du gouvernement.

La supériorité plus ou moins grande de certaines classes de propriétaires, agriculteurs, commerçans, ou capitalistes; la prééminence acquise par d'autres, par la nature de leurs emplois, tels que les militaires ou les lettrés.

A ces causes fondamentales joignez-en d'accidentelles, telle que le caractère vicieux ou vertueux des chefs de l'état, leurs goûts particuliers, des événemens imprévus qui donnent à l'opinion publique une direction déterminée; enfin l'élévation ou la ruine soudaine de certains individus et de certaines classes, causée par des circonstances extraordinaires.

Alors (et seulement alors!) après avoir

calculé l'effet que doit produire chacune de ces causes, non pas isolées, mais combinées, contrebalancées, ou détruites l'une par l'autre, il vous sera possible de déterminer l'effet général.

CHAPITRE XIV.

Des rapports extérieurs des Nations, dans la cinquième Période.

Les guerres ou les ligues momentanées causées par un danger pressant, et quelquefois la religion, sont les seules causes qui portent les nations à se communiquer entre elles dans les trois dernières périodes que nous venons de parcourir : dans celle-ci il s'en joint une bien plus constante, bien plus universelle et bien plus puissante dans ses effets, puisqu'elle a l'intérêt de tous pour base : c'est le commerce.

Le commerce force les individus d'une nation de communiquer avec ceux d'une autre ; il lie même souvent tellement leurs intérêts avec ceux d'une nation étrangère,

qu'ils la servent aux dépens de leur propre patrie. Le commerce, par les connoissances qu'il fait naître, par les rapports multipliés, et les communications perpétuelles qu'il établit entre les nations, fera donc disparoître les préjugés, les haînes et les animosités nationales; par-là les conditions, les ligues entre les nations mêmes les plus éloignées, auront souvent lieu; elles connoîtront mutuellement leurs forces respectives; les hostilités seront soumises au calcul, et ne seront plus le résultat d'une fureur aveugle; chaque peuple aura l'œil sur la conduite de ceux qui peuvent influer sur ses destinées; chacun d'eux formera des alliances qui feront un équilibre de force avec celles contractées aussi par d'autres peuples; et il s'établira, entre tous les peuples d'un même continent, une balance politique que tous seront sans cesse occupés à maintenir pour leur sûreté commune, et à rompre pour leurs avantages particuliers.

Pour assurer leur indépendance, les petits états seront alors forcés d'en sacrifier une partie, et d'acheter la protection des

plus puissans par des tributs, ou en se réunissant entre eux par des alliances fédératives. Ainsi la nécessité de se défendre et de protéger mutuellement leur commerce, réunira souvent une très-grande quantité de peuples dont l'origine, les mœurs et le gouvernement diffèrent; cependant moins il y aura de diffèrence entre ces différens peuples, et moins leur nombre sera grand, plus il sera difficile de rompre l'accord qui les unit. D'un autre côté, plus l'union sera nombreuse et redoutable dans son ensemble; plus les loix coërcitives, qui réunissent entre eux les divers membres qui la composent, auront de force et de vigueur, et plus, chacun en particulier, craindra de s'attirer, par une révolte ouverte, un ennemi si redoutable, et de se priver d'une protection si puissante.

Dans la quatrième période, les peuples agriculteurs ne songent point à gêner l'indépendance de ceux que différentes causes portent à se séparer de la nation pour aller former ailleurs des établissemens; ils n'ont aucun intérêt de le faire, et une pareille domination leur seroit plus pénible que profitable.

Mais, comme dans la cinquième période, une nation ne se trouve jamais trop puissante contre ses ennemis, et qu'elle cherche toujours à devenir plus nombreuse et plus riche pour obtenir la prépondérance sur ses rivales ; que le commerce lui fournit des moyens de communiquer au loin, et de faire usage de sa puissance à de grandes distances ; si elle envoye hors de son sein des colonies, elle cherchera, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, à les retenir sous son obéissance, et elle s'en servira pour accroître sa puissance.

De cette communication perpétuelle de ces traités, de ces ligues, de ces rapports continuels, que le commerce établit entre les nations, naîtra nécessairement un droit des gens plus humain ; car toutes ayant de fréquentes occasions de se nuire, sentiront le besoin de se ménager mutuellement, et la guerre aura perdu une partie de ses fureurs.

CHAPITRE XV.

Influence des progrès du Commerce, des Manufactures et des Arts, sur l'autorité paternelle et la condition des Femmes.

Nous avons vu, dans les premières périodes, l'autorité des pères sur leurs enfans, subsister dans son intégrité durant le tems nécessaire à leur conservation, s'anéantir presqu'entiérement aussitôt que la nature leur fournissoit les moyens d'y pourvoir eux-mêmes; dans les deux suivantes, l'introduction de la propriété a mis la subsistance des enfans entre les mains des pères; a prolongé, maintenu leur autorité pendant tout le tems de la durée de leur existence. Mais dans la cinquième période, si les progrès du commerce, des manufactures et des arts, ne rendent point cette autorité aussi faible que dans la première et la seconde; ils tendent du moins à la resserrer dans des bornes plus étroites, que dans la troisième et la quatrième période. En effet, les enfans ne

se trouvent plus en quelque sorte attachés au sol qui appartient à leurs pères. Si le désespoir, l'amour, ou quelque passion violente, les fait renoncer aux biens et aux avantages qu'ils peuvent retirer de lui; il leur est possible de subsister sans son aide par leur travail et leur industrie, et sans aliéner leur liberté, de se soustraire à sa puissance. Mais quoique la situation des choses soit changée, que les rapports des pères et des enfans ayent varié par les altérations qu'a éprouvées la société; les usages, qui ne sont que l'ascendant qu'acquiert la longue pratique des mêmes choses, les loix, qui ne sont que les usages consacrés par l'autorité souveraine, commandent encore une obéissance absolue de la part de ces derniers, et accordent aux premiers un pouvoir sans bornes. Mais bientôt l'on appercevra les inconvéniens qui résultent des loix et des usages qui exigent une subordination qui n'est point proportionnée à la dépendance : les désordres qui doivent résulter de cet état forcé, amèneront un changement dans la législation

sur l'autorité paternelle; et les progrès du commerce, des manufactures et des arts, manquent rarement de produire des nouvelles loix qui en fixent les limites. Cependant les codes et les coutumes des nations différeront, à cet égard, suivant la forme du gouvernement. Le despote qui a intérêt de maintenir toutes les autorités établies, consacrera, par des peines rigoureuses, l'autorité des pères sur leurs enfans : par-là il simplifie son administration ; car en rendant responsables tous les pères de familles des fautes commises par ceux qui sont sous leur dépendance, il fait d'eux autant d'officiers publics qui lui servent à maintenir l'ordre sans être obligé de les salarier. Le monarque, dont l'intérêt est de détruire en quelque sorte toutes les autorités existantes, pour élever la sienne sur leurs débris, et qui se rend, pour y parvenir, le protecteur des foibles, restreint le pouvoir paternel dans des bornes étroites, et assure, autant qu'il peut par les loix, l'indépendance des enfans. Dans les démocraties, comme ce sont ordinairement les chefs de familles qui, par leurs

propriétés et leurs suffrages, contribuent le plus à la confection des loix, et que dans plusieurs même, eux seuls ont part à l'autorité souveraine, ils ont grand soin de conserver, autant que possible, l'autorité paternelle; les progrès du commerce, des manufactures et des arts, doivent donc l'affoiblir moins que dans des monarchies. La même cause doit produire les mêmes effets dans les gouvernemens aristocratiques.

Tant que les hommes ont été obligés de supporter des fatigues continuelles pour se procurer leur subsistance, qu'ils ont mené une vie toujours pénible et toujours errante, ou qu'ils n'ont eu d'autres délassemens aux travaux des champs que la guerre et les combats, l'infériorité des femmes a dû se faire sentir dans toute sa force, et leur dépendance a dû être extrême. Mais l'introduction du commerce, des manufactures et des arts, leur rend, en quelque sorte, une partie de l'indépendance dont elles jouissoient dans les tems courts et passagers du premier âge des sociétés humaines. En effet, parmi la classe laborieuse qui est obligée de travailler

pour sa subsistance, ou qui le fait pour augmenter ses propriétés acquises, les femmes, par les progrès des diverses branches d'industrie, ont des emplois et des occupations qui leurs sont propres; adaptés, il est vrai, à la foiblesse de leurs constitutions, mais dont le résultat n'en est pas moins utile, ni moins précieux; qui sont, comme ceux des hommes, une source de richesses nationales et particulières. Leur utilité réelle, et les propriétés qu'elles possèdent et qu'elles peuvent encore acquérir, leur donnent un degré de considération inconnu jusqu'alors. Désormais la femme cesse d'être l'esclave de l'homme, et devient sa compagne; car elle n'a pas besoin de son secours pour pourvoir à sa subsistance; elle contribue aussi bien que lui, par son industrie, à l'entretien des armées nationales; ce n'est plus son bras qui la nourrit; ce ne sont plus ses armes et son courage qui la défendent; elle n'est donc plus sous sa dépendance immédiate.

Mais, dans la classe oisive et opulente, cette supériorité d'un sexe sur l'autre, établie par la nature, disparoît presqu'entièrement;

l'ordre naturel se trouve même en apparence en quelque sorte renversé. Le sexe le plus foible semble prédominer le plus fort : c'est qu'en effet les femmes doivent avoir une grande influence parmi des hommes que la mollesse et l'oisivité rendent excessivement ardens et sensibles aux plaisirs qu'elles procurent. En outre, le luxe, les arts et l'industrie, en affoiblissant de plus en plus les avantages que la nature a accordés aux hommes, ajoutent sans cesse à ceux dont elle a doué les femmes ; les progrès des sciences, des belles-lettres et des beaux-arts, leur ouvrent un champ dont plusieurs parties peuvent être cultivées par elles aussi-bien que par les hommes, et elles s'emparent de celles qui leur fournissent de nouveaux moyens de plaire : l'industrie de la classe laborieuse, enfante continuellement de nouveaux prodiges pour fournir les ornemens dont elles se parent, afin d'enchanter les regards des hommes, et rehausser encore à leurs yeux l'éclat de la beauté : quoique la foiblesse de leur constitution physique, la nature de leur éducation, leur interdisent

les fonctions les plus pénibles et les plus imposantes de la société, elles ont cependant une grande influence dans les plus grands événemens : quoiqu'elles ne soient point les distributrices directes du pouvoir et des richesses, elles peuvent servir de moyen pour y parvenir, et peuvent en écarter ceux qui les poursuivent : ainsi l'amour, l'ambition et l'avarice commandent sans cesse pour elles la bienveillance, le respect, la considération, la soumission et les égards.

Mais la diversité des gouvernemens produit encore une différence dans le sort et le pouvoir des femmes. Dans les monarchies et les états aristocratiques, où la classe oisive et supérieure, est celle qui influe sur le gouvernement, leur ascendant sera plus grand que dans les démocraties où la classe laborieuse du peuple possède la plus grande portion de la puissance souveraine. Dans les pays despotiques, où la différence des rangs interdit une libre communication entre les individus d'une nation, l'influence des femmes est presque nulle : enfin, il ne faut pas oublier, que les femmes, dans les pays

extrêmement chauds, malgré les progrès du commerce, des manufactures et des arts, vivent toujours dans la même dépendance, et sont condamnées à un perpétuel esclavage. J'en ai déjà dit les raisons.

Dans tous les pays où les femmes ne sont point absolument esclaves, elles jouissent, dans cette période, de plus de considération; et puisqu'elles peuvent transmettre et acquérir des propriétés, on attache un plus grand prix à la jouissance et à la possession de leurs personnes. La chasteté leur devient d'autant plus nécessaire, que l'homme, rendu, par les progrès du luxe extrêmement attentif sur ses intérêts, que blesse un trop grand nombre d'enfans, regarde cette vertu comme indispensable. Les obstacles multipliés que mille causes apportent, dans cette période, à l'union des deux sexes, donnent à l'amour plus de violence, rendent les hommes plus scrupuleux dans la jouissance; et dans les pays même où les femmes se vendent et s'achètent, où la polygamie est en vigueur, ce qu'il en coûte pour s'en procurer et les entretenir, suffit seul pour qu'on

attache un grand prix à leur possession exclusive. Ainsi la jalousie est une passion universelle dans cette période, et est à son plus haut degré, parce que les causes qui la produisent sont plus nombreuses et plus fortes que dans toutes les autres : cependant cette sombre passion diffère encore, dans ses effets, dans sa nature, suivant la diversité des climats, des gouvernemens, et les différens genres d'industrie des peuples. Mais ceci n'est point de mon sujet.

CHAPITRE XVI.

Influence des progrès du Commerce, des Manufactures, sur l'esclavage et la condition des Esclaves.

Il ne peut y avoir d'esclaves volontaires dans la cinquième période : quel est celui qui, lorsqu'il peut gagner, par son travail, et sans secours étrangers, sa subsistance, voulût consacrer à un seul toute son existence, et renoncer aux biens les plus chers et les plus précieux de l'homme, l'espérance et la liberté ?

D'un autre côté, les progrès du commerce, des manufactures et des arts, sont très-favorables à ceux qui sont nés esclaves, ou qui le deviennent par le sort de la guerre : car c'est par eux que sont d'abord exercés tous les arts mécaniques, dont la pratique est méprisée par la classe libre et riche. Leurs maîtres auront donc le plus grand intérêt à encourager leur industrie, qui devient une source de richesses. Dans les travaux qui n'exigent que l'assiduité et l'emploi des forces, la crainte peut vaincre la paresse, les châtimens produire de nouveaux efforts; mais l'esprit d'invention, la dextérité ne se commandent point, ils ne peuvent être que le fruit de l'émulation produite par l'espérance d'une récompense quelconque. Quel est alors celui qui ne résignera point une partie de son autorité pour encourager l'activité, et augmenter l'habileté de ceux dont les utiles mains gratifient sa vanité, ou satisfont son avarice? et quel motif plus puissant pour exciter l'ardeur de l'homme esclave, éveiller toutes les facultés de son intelligence, que l'espoir de recouvrer sa liberté ?

Ainsi donc le commerce, les manufactures et les arts, fournissent à l'esclave des moyens d'alléger le poids de ses chaînes, et de les briser entiérement : ainsi ceux-là qui, dans les périodes précédentes, sembloient condamnés, eux et leurs postérités, à une abjection perpétuelle, peuvent désormais aspirer à l'indépendance, aux richesses et au pouvoir.

Mais la même cause produit encore, à cet égard, des effets différens, suivant les différentes formes du gouvernement. Dans les républiques, les citoyens jaloux de leurs droits, et de la part qu'ils ont dans l'administration publique, tâchent de retenir les esclaves dans la dépendance après leur affranchissement : poussés, par la force des choses, à leur accorder plus de liberté, ils craignent néanmoins de briser leurs fers, et de les admettre au partage de la puissance souveraine. Dans les monarchies, le gouvernement a, au contraire, intérêt de favoriser l'affranchissement des esclaves ; car il accroît son pouvoir en favorisant l'industrie, les richesses et la prospérité nationale ; en

augmentant le nombre de ses sujets imposables, et en diminuant le pouvoir des grands. Dans les aristocraties héréditaires, l'autorité publique a, au contraire, un intérêt majeur à empêcher l'affranchissement des esclaves, qui porte un coup fatal à la puissance de ceux qui la composent; mais souvent les progrès du luxe, font que le desir de satisfaire ses jouissances et ses passions particulières, l'emporte sur l'intérêt général. Dans les états despotiques, il ne peut y avoir de degré dans l'autorité et le commandement; la subordination et la dépendance sont toujours absolues; il ne peut y avoir de loi qui protège l'inférieur contre son supérieur, elle seroit contraire à l'esprit du gouvernement; mais si l'esclavage ne peut être aboli entièrement, les progrès du commerce, des manufactures et des arts, rendent plus douce la condition de ceux qui y sont soumis, et en affranchissent plusieurs.

Tel est en général l'effet que produisent, dans cette période, les progrès de la civilisation sur l'esclavage, et la condition des

esclaves dans les différentes espèces de gouvernemens.

Il est néanmoins de certains peuples où les progrès des manufactures et des arts, resserrent les fers de l'esclavage, et les rendent encore plus pesans : c'est lorsque des circonstances particulières ont restreint les différentes professions, à diverses tribus ou castes réunies en une même nation, à qui la superstition interdit entr'elles tout mélange : si une de ces castes exerce exclusivement le métier des armes, une autre l'agriculture, une autre les arts mécaniques, les esclaves restent sans aucune ressource qui puisse leur faire recouvrer leur liberté; et comme chaque classe du peuple s'estime alors suivant l'importance et la dignité de la profession qu'elle exerce, elle prend aussi un esprit de corps qui augmente l'inégalité des conditions. Les esclaves, chez un tel peuple, réservés pour les plus vils emplois, ne pouvant servir que comme des animaux domestiques, seront plus méprisés que par-tout ailleurs. Si, à ces motifs, il se joint encore des préjugés superstitieux qui leur soient

contraires, il est difficile d'imaginer alors jusqu'à quel point d'abjection et de dégradation ils peuvent tomber, et quels affreux traitemens leurs sont réservés par des hommes de leur espèce (1).

CHAPITRE XVII.

Des causes qui, dans la cinquième Période, accélèrent, retardent ou arrêtent les progrès de l'Industrie et des Beaux-Arts.

Les progrès du commerce, des manufactures et des arts, sont uniquement dûs à la subdivision du travail : la subdivision du travail concentre, sur un plus petit nombre d'objets, l'industrie et les facultés humaines, leur donne plus d'activité et de force, et produit à la fois plus de promptitude et de perfection dans l'exécution. Dans la période précédente, tous les individus d'une nation se trouvent alternativement occupés à l'agri-

(1) V. L'espr. des usages et des cout. des différens Peuples, par M. Demeunier, liv. 7, ch. 2. t. 3, p. 83.

culture, à la guerre, à la fabrication des choses nécessaires aux commodités ou à la conservation de la vie. Dans la cinquième, au contraire, un certain nombre d'hommes suffisent pour pourvoir, non-seulement à l'entretien, à la subsistance et à la défense de la nation, mais encore à une foule de choses que l'habitude et les progrès du luxe ont rendu indispensables. Ainsi il y aura, chez un peuple, un grand nombre d'individus riches par leur propre industrie, ou par l'héritage de leurs pères, qui existeront sans exercer aucune profession particulière. Or, comme la somme des richesses d'une nation croît en même raison que les manufactures, le commerce et l'agriculture, la quantité d'hommes riches qui vivent sans rien faire, augmente aussi en même raison; n'ayant aucune profession, aucune occupation forcée, ils sentiront le besoin de se dérober à l'ennui, ce fléau qui s'attache toujours à l'existence de l'être heureux et oisif: suivant la tournure de leur esprit, l'éducation qu'ils ont reçue, ou les

circonstances où ils se trouvent, ils encourageront le luxe, les beaux-arts et les sciences ; et l'on en verra une foule d'autres attirés par l'appas du gain, ou la soif des applaudissemens et de la gloire, user leurs jours, employer toute leur industrie, faire valoir tous leurs moyens, pour contribuer à leur instruction ou satisfaire leurs goûts, leurs passions, leur vanité et leur orgueil. Les athlètes, les baladins, les histrions, les musiciens, les sculpteurs, les peintres, les poëtes, les philosophes, les savans, travailleront sans cesse pour occuper leurs esprits ou flatter leurs sens ; et cette classe d'individus, si inutile en apparence, se trouve cependant être essentiellement nécessaire au progrès des manufactures, des arts et des connoissances humaines.

Le besoin et la gloire ; tels sont en dernier résultat les causes qui excitent l'émulation des hommes, et donnent toute l'énergie possible au développement de leurs facultés et à l'activité de leur industrie. Mais quoique tous les peuples soient sous l'influence de ces

deux causes, elles n'agissent pas sur tous également : l'on peut réduire à cinq les circonstances qui les modifient.

1. La première, est la fertilité du sol et la nature du climat : un peuple qui se trouve situé sur un sol fertile, aidé en quelque sorte par la nature, fait de promptes et rapides découvertes dans l'agriculture et les arts qui en sont la suite ; mais comme il a moins d'obstacles à surmonter pour pourvoir à ses besoins, il a aussi moins d'industrie, il ne perfectionne aucune des découvertes et des inventions qui lui sont propres, et refuse d'adopter celles qui lui sont étrangères : voilà pourquoi, dans tous les climats chauds où le sol est ordinairement fertile, les hommes y sont plus indolens et plus portés à la paresse.

2. La seconde, est la nature du gouvernement. Dans les gouvernemens despotiques, l'on sent moins qu'ailleurs le besoin d'acquérir des richesses ou de la gloire ; il est trop dangereux de surpasser en quelque chose ceux qui sont revêtus de la puissance, et qui peuvent anéantir ceux qui leur sont

soumis ; le bonheur consiste dans l'oubli et l'obscurité ; et ces deux grands moteurs de l'homme civilisé, le desir d'acquérir des richesses et de la gloire, manquent dans les états despotiques de leur ressort principal, l'ambition, qui est l'espoir de marcher l'égal ou le supérieur des autres hommes. Ce ressort, au contraire, existe dans toute sa force dans les républiques et dans les états libres. Dans les monarchies, où les jouissances du luxe, la considération et la faveur tiennent lieu de puissance, il existe encore, quoique d'une manière moins active.

3. La position respective, influe beaucoup sur l'industrie et les progrès des peuples, par la communication des découvertes et des lumières : ainsi un peuple civilisé, entouré d'autres qui ne sont encore que dans la deuxième, ou troisième, ou quatrième période, n'a d'autres connoissances que celles qu'il a lui-même acquises, ou que le hasard et la succession des tems amènent ; et d'autre émulation que celle produite par la rivalité des individus qui le composent : les peuples civilisés, au contraire, qui se trouvent contigus,

contigus, se communiquent mutuellement leurs progrès, et l'émulation nationale se joint encore à l'émulation individuelle : mais si ces peuples ont entr'eux une commune origine, et parlent la même langue, leur communication sera plus fréquente et plus rapide, et l'émulation nationale plus forte et plus prononcée. Enfin telle ou telle branche d'industrie se trouve particuliérement favorisée, soit parce qu'un peuple est situé avantageusement pour servir d'entrepôt aux autres peuples; soit enfin parce que son sol se distingue par quelques productions particulières.

4. La religion influe encore sur les progrès de l'industrie, du commerce et des arts; elle encourage quelques branches; en perfectionne une infinité d'autres; en interdit quelques-unes par des superstitions particulières, et met souvent obstacle à toutes, en consacrant l'esclavage et la séparation des castes; ou en accélère les progrès, en faisant disparoître l'un et l'autre.

5. Enfin la cinquième et dernière circonstance qui influe sur les progrès de l'industrie

et le développement des facultés humaines, sont les découvertes qui ont été communiquées à un peuple par d'autres peuples; celles qui y naissent d'une manière inattendue, ou qui ne demandent qu'une légère observation, et sont le résultat d'un concours de plusieurs causes qui semblent plutôt l'effet du hasard que celui de la réflexion et du génie. Il en est de si importantes, qu'elles s'identifient en quelque sorte avec l'espèce humaine, et influent sur ses destinées futures: telle est l'invention de l'écriture, de l'imprimerie, de la boussolle, celle des armes à feu qui donnent une si grande supériorité aux nations modernes civilisées, sur les peuples barbares.

Ainsi donc l'industrie et les connoissances d'un peuple quelconque, se trouvent subordonnées, non-seulement au degré de civilisation, mais encore au tems de son existence.

CHAPITRE XVIII.

Des Beaux-Arts et des Belles-Lettres, dans la cinquième Période.

Après avoir examiné les causes qui accélèrent, retardent, ou arrêtent entiérement la perfectibilité des facultés intellectuelles, et de l'industrie de l'homme, voyons maintenant quel est leur marche, lorsque rien ne s'oppose à leurs progrès, et n'arrête le résultat de leurs efforts.

Dans les beaux-arts, ceux-là se perfectionneront les premiers, que nous avons vus naître en quelque sorte avec les sociétés humaines, et qui semblent les plus naturels à l'homme, parce qu'ils ont pour but l'imitation de la nature par des moyens peu compliqués; telle est la sculpture qui, se proposant d'imiter le corps humain tel qu'il est, sera un des premiers porté à sa perfection.

L'architecture marche ensuite; mais, comme elle exige le concours d'un plus

grand nombre d'arts mécaniques, ses progrès seront plus lents ; comme elle n'a point pour but l'imitation d'un modèle déterminé offert par la nature, ses règles seront plus arbitraires, et varieront chez les différens peuples, et chez un même peuple dans différens tems, suivant les altérations produites dans les idées, les mœurs et les convenances.

Les progrès de la peinture seront encore moins rapides que ceux des deux arts précédens : la peinture se propose bien, comme la sculpture, l'imitation de la nature ; mais ses procédés sont plus compliqués, et ses résultats plus étendus : la sculpture n'est relative qu'aux objets qui tombent sous le sens du toucher : la peinture représente ceux qui sont du ressort du toucher et de la vue : elle veut non-seulement imiter la forme des objets, mais encore les couleurs dont ils sont revêtus ; enfin il faut qu'elle fasse paroître aux corps les trois dimensions qu'ils ont dans la nature, en les traçant sur une surface plane qui n'en a que deux.

La musique ne peut être portée à sa per-

fection que lorsque les arts mécaniques ont fait suffisamment de progrès pour perfectionner tous les instrumens qui concourent à son exécution; la musique vocale donne naissance à la musique instrumentale, et celle-ci perfectionne à son tour la musique vocale.

La poésie contribue aux progrès du langage; mais elle ne peut produire ses chef-d'œuvres les plus parfaits, que lorsqu'il a acquis lui-même son plus grand degré de perfection, et que le goût s'est policé et épuré par la culture de tous les autres arts. Alors son domaine ne se bornera pas seulement à des chants de victoires, à célébrer des héros et des batailles, à retracer, dans un poëme didactique, les connoissances d'un âge grossier; les poëtes s'emparent de tous les sujets qui sont susceptibles de graces et d'embellissemens. L'un exprime sa douleur, ses plaintes ou sa passion dans l'élégie; l'autre embellit la morale par la fable et l'apologue; la malignité, la haîne ou la sainte indignation du vice, aiguisent l'épigramme, ou s'arment du tranchant de la satyre; la joie, l'en-

thousiasme, la galanterie, s'expriment dans l'ode, les chansons et les madrigaux. Enfin des poëmes didactiques embellissent les vérités morales et philosophiques, ou les règles sèches et arides d'un art ou d'une science quelconque. Chaque genre a ses modèles et ses admirateurs, chaque muse un petit nombre d'amans favorisés, et une foule d'adorateurs.

Il est un art dont nous n'avons point parlé, parce que pour se perfectionner, il exige le concours de plusieurs autres, dont il n'est même, en quelque sorte, que l'assemblage : nous l'avons vu naître, dans la dernière période, par la réunion de la musique, de la danse et de la poésie; il emprunte encore, dans celle-ci, le secours de la peinture : les traiteaux disparoissent, et font place à des vastes et spacieux amphithéâtres, où les poëtes, les peintres, les musiciens, les acteurs, s'efforcent tour-à-tour, séparément ou réunis, d'étonner et d'amuser le peuple assemblé. L'art théâtral exige la réunion de tant de talens divers, de tant d'arts différens, que lorsqu'il est poussé à un certain

degré de perfection, il suppose, chez un peuple, de grandes richesses, beaucoup de luxe, et des progrès marqués dans le commerce, les manufactures, les arts et les sciences.

Mais les hommes, dans cette période, ne sont point seulement avides d'amusement; ils le sont encore d'instruction et de connoissances qui procurent la fortune et la considération : le langage, en se formant, est devenu moins figuré; alors, en se servant de l'écriture pour raconter les faits des tems passés, ou les connoissances acquises dans un certain art, on commence d'abord à trouver incommodes les ornemens usités de la poésie, et les règles que l'usage a établies en faveur de l'harmonie (1). La curiosité avide

(1) J'ai déjà observé que dans tous les pays on a commencé par écrire en vers, et j'en ai dit les raisons; ainsi, pour ne parler que de la littérature française, ce ne fut guères que vers le quatorzième siècle, que l'on commença, en France, à écrire les histoires et les romans en prose. L'Histoire de France, de Philippes des Mouskes; celle d'Angleterre, par Me. Eustathe, intitulée *Roman du Brut*; les Romans du Roi Artus, des Chevaliers de la Table ronde, de la Conquête de Saint-Gréal, celui de Lancelot

de l'homme s'accommode davantage du langage ordinaire, plus favorable à la clarté et aux développemens minutieux. Ainsi, pour les productions de l'entendement, il se forme deux langages, dont l'un paroît être l'interprête de la raison, et l'autre de l'imagination, mais qui souvent arrivent au même but par des moyens différens.

---

du Lac, ou de la Charrette, par Chrestien de Troye, furent tous écrits en vers, dans le treizième siècle, avant qu'on les écrivit en prose dans le suivant : ainsi le Roman de la Rose de Lorris, la Bible Guyot, le Roman d'Alexandre, ou Alexandre Paris se servit pour la première fois de ces vers de douze syllabes qui ont pris, d'après lui, le nom d'Alexandrins ; celui du Paon, de Robert le Diable, de Berthe, d'Ogier, de Cléomades, de Maugis d'Aigremont, et beaucoup d'autres, faisoient les délices des français dans le douzième et treizième siècle, avant que l'on connût encore aucun ouvrage en prose.

CHAPITRE XIX.

Des Sciences dans la cinquième Période.

Toutes les sciences marchent, dans cette période, d'un pas rapide, et se prêtent un mutuel appui. Cependant l'on verra souvent les hommes s'abandonner à leur imagination, se hâter de les reduire en systêmes, et les éloigner ainsi de l'orbite qu'elles doivent parcourir. Les mathématiques seront les seules qui ne seront pas sujettes à cette espèce d'aberration; comme elles n'admettent que des vérités d'une démonstration rigoureuse, et qu'elles n'ont pour objet que des idées générales et abstraites, les erreurs se détruisent d'elles-mêmes, et leurs progrès sont toujours sûrs et toujours certains.

Mais, parcourant dans les autres sciences des routes moins certaines et plus trompeuses, on verra les hommes qui les cultivent, abandonner promptement les sentiers pénibles de l'expérience et de l'observation, s'en-

gager avec ardeur dans le labyrinthe attrayant des hypothèses et des fictions ; enfin fiers de leurs vaines rêveries, oubliant entiérement les bornes étroites de leur intelligence, ils auront l'orgueil de vouloir déchirer l'impénétrable voile qui couvre les causes premières : chaque homme de génie se fera sur ce sujet un système à part : ces systêmes auront chacun leurs sectateurs et leurs partisans particuliers ; il y aura autant de sectes qu'il y a d'opinions diverses sur la création du monde, la nature de l'homme, les sources du bonheur et de la vertu.

Mais c'est surtout sur les fondemens du droit politique, et sur les principes du gouvernement, que l'on verra les philosophes s'égarer sans cesse, et disputer avec le plus d'acharnement ; car les hommes, dans ces recherches, sont trop portés, par une foule de causes, à mettre la passion à la place de la raison. Quelques-uns seront honteusement asservis à un vil intérêt, ou à la crainte ; d'autres seront liés, par leur ambition, aux fureurs d'un parti. On en verra qui, égarés par leur misantropie farouche,

régleront ce qui doit être d'après ce qu'ils desirent ; qui, sans considérer la fin et le but de l'association, la source de l'autorité qui en détermine la nature, raisonneront d'après des faits erronnés et de fausses abstractions ; dont les sauvages théories se propageront avec d'autant plus de rapidité et de succès, qu'elles flattent les plus universelles et les plus indomptables passions de l'homme, l'envie et l'orgueil : brillantes chimères du génie qui s'égare, adoptées aveuglément par les esprits faux, l'ignorance et la présomption ! armes souvent funestes, dont se serviront l'ambition et la scélératesse, pour renverser les gouvernemens établis, troubler le repos des empires, et les accabler de tous les fléaux produits par les fureurs du fanatisme et les déchiremens de l'anarchie !

Mais, sur les débris de tant de sectes dissidentes qui se combattent ou se détruisent, on verra naître celle des sceptiques.

Le septicisme est le résultat de la discordance des opinions, et des systêmes philosophiques, également affirmatifs, et l'aurore de la véritable philosophie. Il s'attache à

renverser tous les systêmes, sans en substituer aucun; il apprend aux hommes à ne s'appuyer désormais, dans les sciences physiques et morales, que sur les faits et l'observation, et ramène sur la terre la philosophie qui s'égaroit dans les nues; il substitue le raisonnement aux écarts de l'imagination, le doute à la crédulité, l'expérience à l'hypothèse, et la vérité à l'erreur.

CHAPITRE XX.

Des Siècles les plus favorables aux Productions du génie.

D'APRÈS ce que nous avons dit, il est évident que plusieurs causes concourent aux progrès de l'esprit humain; que les arts et les sciences se prêtent un mutuel appui, et se perfectionnent réciproquement. L'industrie et les facultés intellectuelles de l'homme, ne pourront donc se développer dans toute leur énergie, acquérir leur plus grande vigueur, et faire éclater leurs plus étonnans prodiges, que lorsque toutes ces causes

réunies auront secondé ses efforts : pour cet effet, il faut principalement qu'une nation ait une forme de gouvernement propice, qu'elle ait poussé tous les arts et toutes les sciences à un certain degré de perfection, et qu'elle soit égalée et rivalisée en partie par les nations qui l'entourent. C'est à la réunion de toutes les causes qui concourent aux développemens des facultés humaines, amenées à leur point de maturité, que l'on est redevable de ces époques brillantes de l'histoire de certaines nations qui les ont immortalisées, et ont consacré leur nom à l'admiration des siècles à venir : mais, comme ce concours de plusieurs causes diverses est rare, ces époques sont aussi en petit nombre, et l'histoire du monde entier ne nous en offre pas plus de quatre.

Ainsi le germe du génie et des talens existe dans tous les tems, mais tous les tems ne sont pas propres à le faire éclore : il faut, avant tout, que la situation où il se trouve placé, et le hasard (où cet enchaînement de causes inconnues que nous avons nommé ainsi) facilitent son développement.

Pour qu'un homme de génie puisse créer

un de ces admirables monumens, qui plus durables que l'airain (1), résistent à l'édacité du temps à qui tout cède, il faut qu'il naisse dans un pays et dans une période de la société, où les lumières, les sciences et les arts, ayent déjà fait suffisamment de progrès, pour qu'il ne soit pas obligé d'user ses efforts à creuser les fondemens sur lesquels il doit bâtir; il faut qu'il ne manque aucun moyen mécanique, aucun des matériaux nécessaires, pour élever un pompeux édifice, que la vaste conception, le goût et la science de l'architecte; sans quoi, une partie de ses forces seront consumées seulement pour le profit de ceux qui le suivront, mais perdues pour sa propre gloire.

Il arrive cependant quelquefois que dans une période reculée, ou sous un gouvernement tyrannique, des génies favorisés ont fait des choses extraordinaires, dignes d'une éternelle admiration; pareils à ces plantes vigoureuses qui croissent malgré l'aridité du sol et l'intempérie des saisons : mais, le plus souvent, le génie est une fleur délicate

(1) *Monumentum ære perennius.* HORAT.

qui, pour s'épanouir, a besoin d'une bonne terre, d'une température douce, et d'une exposition favorable.

CHAPITRE XXI.

De la Population des Peuples dans la cinquième Période, et des altérations produites par les progrès du Commerce et des Arts, sur la nature et la configuration du sol.

NON-SEULEMENT, dans cette période, la population augmente en raison des progrès de l'agriculture, mais un pays devient, par le commerce extérieur, capable d'entretenir un plus grand nombre d'habitans que son sol n'en peut nourrir; et lorsqu'une nation rend ainsi les autres tributaires de son industrie, sa population n'a d'autres bornes que celles de cette industrie même, et la prospérité de son commerce.

C'est encore dans cette période que les hommes font éprouver au sol qu'ils habitent les plus grandes altérations. Les vastes forêts, les marais fangeux disparoissent, et sont

remplacés par-tout par des champs cultivés; par des édifices et des habitations humaines, isolés ou groupés en hameaux, en villes et en villages plus ou moins grands et plus ou moins peuplés, suivant que les besoins de l'agriculture, des affaires, ou des plaisirs de la société, portent plus de monde à se rassembler dans un même lieu.

Le pays se trouve coupé par des routes qui se croisent; les rivières, dominées par des ponts, ne forment plus d'obstacles aux communications: on creuse des canaux qui joignent entr'eux les mers et les fleuves, et roulent leurs eaux suspendues dans les airs, ou sous les flancs caverneux d'immenses montagnes. Non-seulement le sol, mais ses productions, le climat et la température d'un pays, s'altèrent dans cette période. Dans les plaines arides, les eaux qui se perdoient dans le sein de la terre, arrosent désormais sa surface; des ruisseaux, et des sources sans nombre rafraîchissent les airs; tandis que les forêts abattues échauffent des pays froids, en laissant pénétrer les rayons du soleil. Les insectes destructeurs

disparoissent

disparoissent avec les marais ; les animaux utiles à l'homme multiplient par son industrie, ceux qui lui sont nuisibles décroissent chaque jour, et trouvent la mort jusque dans leurs derniers repaires ; le sol ne se couvre plus que de plantes nourrissantes ; et une foule de végétaux se trouvent transplantés, et croissent dans une terre qui leur étoit étrangère (1).

Ainsi que le climat, la nature l'aspect et la forme d'un pays habité par les peuples

(1) « Les hommes, dit Montesquieu, par leurs soins, » et par de bonnes loix, ont rendu la terre plus propre à » être leur demeure. Nous voyons couler des rivières là » où étoient des lacs et des marais : c'est un bien que la » nature n'a point fait, mais qui est entretenu par la » nature. Lorsque les perses étoient maîtres de l'Asie, ils » permettoient à ceux qui amèneroient de l'eau de fontaine » en quelque lieu qui n'auroit point été arrosé, d'en jouir » pendant cinq générations ; et comme il sort quantité de » ruisseaux du Mont Taurus, ils n'épargnèrent aucune » dépense pour en faire venir de l'eau. Aujourd'hui, sans » savoir d'où elle peut venir, on la trouve dans ses champs » et dans ses jardins.

» Ainsi, comme les nations destructrices font des maux » qui durent plus qu'elles, il y a des nations industrieuses » qui font des biens qui ne finissent pas même avec elles. » Esprit des Loix, liv. 18, ch. 17.

dans la cinquième période, finissent par être entiérement altérés, et il ne lui reste de sa configuration primitive, que ces chaînes de monts, ces grands fleuves et ces mers, éternelles barrières imposées par la nature, et que l'homme est obligé de respecter.

CHAPITRE XXII.

Du Caractère des Nations, dans la cinquième Période.

Dans les quatre premières périodes des sociétés humaines, les hommes ont tous les mêmes occupations, les mêmes besoins, les mêmes desirs, et sont, par conséquent, sous l'influence des mêmes passions; alors le caractère national est très-facile à saisir, parce qu'étant composé du caractère de chaque individu, et ceux-ci se ressemblant entr'eux, à quelques légères différences près, il en résulte un ensemble fortement prononcé : mais aussitôt que par suite des progrès de la civilisation, la séparation des

professions a donné à chaque individu un genre de vie et une occupation différente, on voit naître nécessairement entr'eux des opinions, des idées et des sentimens différens. Une nation, dans la cinquième période, se trouvera donc divisée, à cet égard, en autant de classes qu'il y aura de professions diverses, et de dissemblance dans les grades, les sectes et les richesses respectives de chacun. Ainsi, outre son caractère individuel, le patricien, le plébéïen, le riche, le pauvre, le guerrier, le magistrat, le prêtre, le commerçant, l'artisan, le médecin, le savant, le manufacturier, auront encore celui qui se trouve attaché à chacune de ces conditions; à leurs passions, à leurs desirs, à leurs opinions particulières, se joindront celles que font naître ces diverses manières d'être: ce caractère de chaque individu, formé de l'assemblage de ces causes diverses, se trouvera encore modifié par la province, la ville qu'il habite, et la secte ou le corps auquel il appartient. Ainsi l'on peut dire que dans la cinquième période, un peuple est, en

quelque sorte, un tout hétérogène dont les parties composantes, placées dans une situation différente, n'ont de commun que le gouvernement qui les unit toutes ; ce n'est donc que dans la forme du gouvernement que nous pouvons trouver les causes qui produisent les traits généraux qui caractérisent les nations civilisées.

Si le gouvernement est despotique, l'homme sera craintif, bas et rampant envers ses supérieurs ; cruel, colère et impérieux envers ses inférieurs ; fin et dissimulé avec ses égaux. S'il est démocratique, le peuple, fier de son pouvoir, sera orgueilleux et grossier, mais franc et loyal.

Dans les gouvernemens aristocratiques et monarchiques, le caractère du peuple tiendra le milieu entre ces deux extrêmes ; il sera vain, présomptueux, souple et adroit.

Enfin le caractère d'un peuple se trouve encore déterminé par les occupations principales du plus grand nombre, qui seront ou la guerre, ou le commerce ou l'agriculture ; ainsi que par les autres peuples qu'il fréquente : ajoutez encore la religion qui,

tantôt porte à la joie ou à la tristesse, à la férocité ou à l'humanité.

Cependant malgré les différences qui se trouvent entre les nations civilisées, l'on peut dire qu'en général les progrès du commerce, des manufactures et des arts, en rendant plus fréquente la communication des hommes entr'eux, tendent à développer ce sentiment de sympathie qui leur fait prendre plus de part aux affections pénibles ou douloureuses, joyeuses ou satisfaisantes qu'éprouvent leurs semblables ; ils ont donc plus de sensibilité ; par la même raison, l'opinion des autres a sur eux plus de pouvoir : de-là naissent le point d'honneur, une nouvelle espèce de courage, et d'autres vertus auparavant inconnues.

Les progrès de la civilisation, en aggrandissant le cercle des connoissances et des besoins de l'homme, augmentent le nombre de ses passions ; mais ils en affoiblissent, par la même raison, la violence et la durée : il en est deux cependant absolument inconnues aux peuples avant l'introduction de la propriété, et qui acquièrent plus de force

et d'énergie par les progrès de l'industrie, et la prospérité nationale, ce sont l'avarice et l'ambition : chez les peuples civilisés, l'avarice et l'ambition sont les principales sources de tous les crimes, comme la faim et la vengeance chez les peuples pasteurs et sauvages.

CHAPITRE XXIII.

Considérations sur l'Histoire des premiers Peuples.

Les progrès de la civilisation et de l'industrie, les révolutions tant intérieures qu'extérieures, peuvent tout changer et tout altérer; il n'est donc, dans aucun climat, dans aucune contrée, rien qui détermine d'une manière irrévocable, la forme et l'organisation des sociétés humaines, les mœurs et les caractères des individus qui les composent; mais la nature elle-même, par la conformation du globe, semble avoir fixé dans l'origine les destinées des premières nations du monde.

En Asie, dans les vastes plaines de la Tartarie et de l'Arabie la multitude des animaux utiles aux hommes qui paroissent originaires de ces contrées (1), y ont de bonne heure produit des peuples pasteurs. Les contrées orientales et méridionales, au contraire, où les pâturages sont brûlés par un soleil ardent, où les animaux domestiques sont rares, où il existe peu de grandes forêts, ne peuvent nourrir long-tems un peuple chasseur ou nomade : les hommes qui habitoient ces régions fertiles, aussitôt qu'ils se sont trop multipliés, pour pouvoir subsister des fruits spontanées de la terre, ont donc dû tourner toutes leurs pensées vers la cul-

(1) L'Arabie est la véritable patrie du cheval et du chameau, et ces animaux sont plus beaux et meilleurs dans cette contrée que dans toute autre. Les tartares paroissent encore mieux partagés sur cet article ; car outre le renne et l'élan, qui font l'unique richesse des laponsi, ils possèdent tous les solipèdes et les bisulces dont jouissent toutes les nations de l'Europe, et ont encore un animal qui leur est propre, et qui tient le milieu entre le cheval et l'âne, c'est le czigitai ; il est vrai qu'ils n'ont pas su le dompter encore.

ture de la terre, et passer, presque sans intervalle, de la première à la quatrième période.

L'Afrique, coupée par des espaces immenses couverts d'un sable brûlant et stérile, où les forêts sont en petit nombre, et les pâturages encore plus rares, qui renferme dans son sein les animaux les plus féroces et les plus redoutables aux hommes, étoit aussi peu propre aux peuples chasseurs qu'aux peuples pasteurs : l'extrême fertilité de ses parties habitables y naturalisa la culture, et à la réserve de quelques uns, on peut dire que les peuples de l'Afrique ont été agriculteurs depuis un tems immémorial.

L'Europe ombragée par d'épaisses forêts, arrosée de toutes parts par de nombreuses rivières, couverte d'excellens pâturages, située sous un climat tempéré, étoit également favorable aux peuples chasseurs et aux peuples pasteurs ; ses habitans n'étoient point, en quelque sorte, contraints par la nature à la culture de la terre, comme en Asie et en Afrique : mais, dans sa partie méridionale, la fertilité du sol devoit les

y porter aussitôt que cet art utile et important leur auroit été connu.

L'Amérique, dont le sol est couvert de vastes et épaisses forêts, coupée par des fleuves profonds, de grands lacs et des chaînes de montagnes qui forment un obstacle perpétuel à la réunion de plusieurs tribus, étoit singuliérement convenable à l'existence des peuples chasseurs. Les animaux qu'elle renferme sont petits, peu féroces, peu redoutables, et faciles à combattre; ses côtes, ses lacs, sont abondans en poissons, et leurs bords fertiles produisent, sans culture, des plantes nécessaires à la subsistance, toujours si précaire et si incertaine des peuples de la deuxième période.

Nous avons déjà remarqué que des nations peuvent subsister pendant des siècles entiers dans l'état de pasteurs et de chasseurs; mais aussitôt qu'elles ont connu l'agriculture, elles se trouvent alors portées à faire de nouveaux efforts qui donnent pour résultat le commerce et les arts : les arts et le commerce ont donc dû commencer d'abord dans le Midi de l'Asie et les parties habitables de l'Afrique;

cependant l'agriculture, le commerce et les arts, ne pouvoient être connus dans ces contrées sans qu'ils fussent bientôt introduits dans celles du Midi de l'Europe qui en étoient si proches, et qui par le climat et la fertilité du sol avoient avec elles tant de ressemblance; mais il fallut ensuite un long espace de tems, et de grandes révolutions, pour que les contrées du Nord, plus froides et plus stériles, cessassent d'être habitées par des peuples pasteurs et chasseurs. Si donc le climat, la configuration du pays, sa situation, ont fait d'abord naître en Asie et en Afrique, l'agriculture, le commerce et les arts, leurs progrès ont dû être, par la même raison, plus rapides et plus considérables en Europe. D'abord la terre n'y étoit point aussi fertile, et l'agriculture exigeoit des efforts plus constans et plus suivis; les hommes ont donc dû être plus industrieux et plus laborieux; de plus, les nations de l'Europe ne se trouvoient point, comme celles de l'Afrique, séparées par des déserts brûlans; ni réunies de bonne heure en un petit nombre d'empires immenses, sous

l'obéissance d'un seul chef, comme celles d'Asie ; mais elles étoient divisées en plusieurs peuples libres, limitrophes et séparés les uns des autres, par des barrières naturelles qui n'interdisoient point une communication mutuelle : de-là naissoient ces rivalités nationales qui existoient entr'elles, et cette émulation toujours renaissante, ressort principal des progrès de l'industrie et des facultés humaines.

L'Amérique se trouvoit séparée de l'Afrique et de l'Europe, par une immense étendue de mers, et ne tenoit à l'Asie que par une contrée que la stérilité du sol, et la rigueur du climat, semblent avoir condamnée à être perpétuellement le séjour des peuples barbares ; il falloit donc que les peuples qui habitoient cette partie du monde, inventassent eux-mêmes l'agriculture, le commerce et les arts : or nous venons de voir que des obstacles presque insurmontables s'y opposoient : seulement, dans les parties méridionales, il se trouvoit quelques contrées plus fertiles, où l'agriculture s'étoit introduite ; mais leur extrême fertilité fut un

obstacle aux progrès de l'industrie, du commerce et des arts. De plus, la nature leur avoit refusé des animaux propres au labour (1) : il étoit difficile alors qu'ils fissent beaucoup de progrès ; et sans l'arrivée des

(1) C'est une chose digne de remarque, qu'avant l'arrivée des Européens, il n'existoit point dans le vaste Continent de l'Amérique, ni dans les Isles attenantes, aucun solipède, aucun animal du genre du cheval, de l'âne, du czigitaï, du zèbre et du couagga. Les seuls animaux qui dans ces contrées pouvoient être de quelqu'utilité aux hommes pour leurs travaux, étoient le lama, la vigogne, l'alpaca, bisulces ruminans que presque toutes les naturalistes ont assez improprement rangés dans le genre des chameaux, puisqu'ils n'ont pas le même nombre d'incisives, et qu'ils en diffèrent sous tant de rapports : de ces trois espèces, celle du lama étoit la seule que les Péruviens eussent sû réduire à la domesticité, et qui en effet surpasse les deux autres en force et en grandeur ; le lama cependant ne peut pas porter au-delà de cent cinquante livres, il ne va qu'au pas, et fait par conséquent de très-petites journées, il ne peut servir que comme bête de somme, il n'est nullement propre au trait, et ne peut être d'aucune utilité pour le labour : aussi ce ne fut qu'en 1550, après que les Espagnols eurent transporté en Amérique des taureaux et des vaches, qu'on laboura pour la première fois la terre avec des bœufs dans la vallée de Cusco.

européens, ces peuples auroient sans doute végété encore pendant bien des siècles dans l'enfance de la civilisation.

CHAPITRE XXIV.

Considérations sur l'influence de quelques Contrées particulières, sur la destinée de l'espèce humaine.

Dans aucun pays l'homme n'est destiné par la nature à rester dans l'état de chasseur; car si le sol en est fertile, et qu'il ne renferme point d'animaux propres à former des troupeaux, et à le nourrir de leur lait, alors, de la première période, il passera dans la quatrième, et pourra devenir cultivateur; si, au contraire, le sol n'est point abondant en plantes nutritives pour l'espèce humaine, il nourrit nécessairement des animaux qui peuvent servir à sa subsistance, et alors l'homme devient pasteur.

Mais il est des contrées où les hommes, parvenus à l'état de pasteurs, ne peuvent faire des progrès ultérieurs vers la civilisa-

tion ; le sol stérile se refuse à tous les efforts de l'industrie, tandis que, d'un autre côté, la nature a créé pour les peuples qui les habitent, des animaux qui se nourrissent d'un petit nombre de plantes sauvages qu'offrent ces arides déserts, et qui sans avoir presqu'aucun besoin, suffisent à tous les besoins des hommes ; telle est la Laponie, toujours couverte de neiges et de glaçons ; l'Arabie desséchée par le soleil : sans le renne et le chameau, l'espèce humaine ne pourroit subsister dans ces contrées, et c'est-là que l'on trouve les peuples les plus anciens du monde ; car ils n'ont été mélangés ni par les colonies, ni par la conquête. Il est vrai que dépourvus des arts des nations civilisées, et n'ayant d'autre manière de transmettre les événemens que la tradition, ils en perdent le souvenir, et ne peuvent retracer la suite des révolutions qu'ils ont éprouvées. Cette perte est peu regrettable ; l'uniformité de leur existence rend leur histoire extrêmement monotone, et la prive de cette variété de combinaisons et d'incidens, qui composent celle des nations civi-

lisées, et multiplient les leçons qu'elles offrent aux siècles à venir.

Quelquefois ces peuples se répandent dans des contrées plus fertiles, deviennent conquérans, et apprennent des nations qu'ils ont vaincues, l'agriculture, le commerce et les arts; c'est alors que voulant remonter à leur première origine, il se trouvera qu'elle se perd dans la nuit des tems, et qu'après avoir découvert qu'ils ne doivent qu'à eux-même leur langage, leur religion, et leurs premières connoissances, tandis que tous les peuples qui les entourent ont des origines récentes, ils en concluent nécessairemeut qu'ils sont le tronc d'où sont sortis tous les autres peuples, et la tige de l'espèce humaine.

Dans les contrées habitées par des nations de pasteurs, il faut examiner avec soin jusqu'à quel point le sol qu'ils habitent oppose d'obstacles à l'espèce humaine; car de ce que leurs habitans se trouvent depuis un tems immémorial à cette période des sociétés humaines, on auroit tort de conclure qu'elles dussent y rester perpétuellement: les ro-

mains auroient, sur ce fondement, porté un jugement très-faux sur les peuples de l'ancienne Germanie, de la Sarmatie et de tout le Nord de l'Europe. J'ai déjà parlé des causes qui portent les nations à ne point changer leur manière d'exister; ainsi quoique les vastes plaines de la Tartarie soient très-favorables à l'existence des peuples pasteurs, et que cette contrée n'ait jamais été cultivée, cependant comme la plus grande partie de cette immense étendue de terrein n'est point dépourvue de fertilité, l'on peut dire avec certitude, qu'elle le sera un jour, et qu'elle deviendra le séjour de peuples cultivateurs et civilisés.

LIVRE

LIVRE SEPTIÈME.

SIXIÈME PÉRIODE.

Des Peuples qui se trouvent dans le déclin des Arts, des Manufactures et du Commerce.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations générales sur le déclin des Nations.

J'AI fait voir, dans le dernier livre, les causes des progrès des nations dans l'industrie, le commerce, les arts et les sciences; les changemens qui en résultent dans l'état social, et les révolutions qui en sont la suite. Mais chez tous les peuples dont la conquête, ou quelque révolution subite, n'a point achevé la destruction, dans une des périodes que nous venons de parcourir, et dont l'histoire nous a transmis la connoissance, l'on apperçoit que l'industrie et le développement des facultés humaines, s'arrêtent tout-à-coup dans leurs cours, ou prennent une

marche rétrograde qui se termine par un anéantissement absolu.

Des auteurs estimables ont pensé que lorsque les manufactures, le commerce et les arts, sont arrivés à un certain degré de perfection, ils doivent nécessairement décliner : les richesses, ont-ils dit, produisent le luxe ; le luxe multiplie les besoins de la classe laborieuse, et fait augmenter le salaire du travail ; alors une nation, chez qui ce salaire se trouve être moindre, comparativement à une autre plus riche et plus avancée, fabrique les mêmes objets à un prix plus modéré, et parvient, par ce moyen, à s'arroger, au détriment de la première, la prééminence du commerce et des richesses, jusqu'à ce qu'elle la perde par la même cause.

Ce raisonnement, tout spécieux qu'il paroît au premier abord, n'est qu'un sophisme dénué de fondement. Il est prouvé que pour la main d'œuvre qui exige de l'étude et de la pratique, l'augmentation des salaires est plus que compensée par la supériorité de l'artiste qui s'accroît de jour en jour par les

progrès de l'industrie; et lors même que les gains du commerçant, ou du manufacturier, seroient proportionnellement moindres chez le peuple dont les salaires sont à un taux plus élevé, parce que le commerce y est plus florissant, la masse des capitaux de ce même peuple augmentant avec ses richesses et les progrès de son industrie, les gains qu'il fait doivent être plus considérables, et lui faire toujours conserver sa supériorité primitive. En effet, le profit d'un homme qui commerce avec 20,000 liv. et gagne à raison de cinq pour cent, sera neuf fois moindre que le profit de celui qui aura mis dans le commerce un capital de 500,000 liv. qui n'aura cependant profité qu'en raison de deux pour cent.

Mais, dit-on encore, les capitalistes d'une nation trouvant de grands avantages dans les contrées où les salaires sont moins forts, et par conséquent les denrées de première nécessité moins chères, y transportent leurs capitaux et leur industrie. C'est ce qui arrive en effet, jusqu'à un certain point: mais la différence des langues,

des coutumes, des mœurs, des manières; les liaisons, l'attachement pour ses amis, et l'amour de son pays, opposent de si grands et de si puissans obstacles à des émigrations nombreuses, qu'elles n'ont jamais lieu chez un peuple que par des causes bien étrangères aux progrès du commerce, des manufactures et des arts, et au renchérissement des denrées de première nécessité.

On insistera, et l'on demandera s'il n'y a point de bornes naturelles aux progrès de l'industrie humaine, et si, lorsqu'une nation est enfin arrivée au dernier degré de perfection du commerce, des manufactures et des arts, il ne faudra point alors qu'elle décline, et soit surpassée par d'autres qui ont commencé plus tard? J'observe d'abord que ce *nec plus ultrà* de l'industrie humaine nous est encore inconnu, et qu'il n'est guères probable que le choc et le combat perpétuel des passions humaines, permette jamais à aucune nation de pouvoir l'atteindre. Supposé cependant que cela fut possible, aucun peuple ne pourroit surpasser celui qui seroit arrivé à l'extrémité de la carrière qu'il est

donné aux hommes de parcourir ; les autres ne pourroient que l'égaler ; et si plusieurs nations étoient arrivées à ce dernier degré de perfectibilité, je ne vois pas pourquoi une d'entr'elles devroit rétrograder préférablement aux autres.

Ce n'est donc point, comme l'ont cru quelques auteurs, aux progrès mêmes du commerce, des manufactures et des arts, qu'il faut attribuer leur décadence. Tâchons donc de découvrir qu'elles en sont les véritables causes.

J'ai fait voir, dans les livres précédens, les sources de l'activité et de l'industrie humaine ; le besoin leur a donné naissance ; le desir d'accroître ensuite son bonheur par les jouissances du corps et de l'ame, a produit dans l'homme cet amour ardent des richesses, de la considération et de la gloire ; cette cause n'a pu avoir ses plus puissans effets, que lorsque la rivalité a sans cesse augmenté l'émulation, et que l'émulation a enfanté de nouveaux efforts.

Tout ce qui tend à détruire, ou à éteindre l'émulation et le desir d'acquérir des

richesses, de la considération et de la gloire, tend donc à arrêter ou à faire rétrograder les progrès du commerce, des manufactures et des arts. Telle est néanmoins l'imperfection de l'organisation de toutes les sociétés humaines, qu'aucune d'elles, dans aucune période, ne se trouve exempte des causes qui compriment momentanément l'industrie de l'homme, et le développement de ses facultés intellectuelles : cependant cette industrie s'accroît, ces facultés se développent, et la société prospère ; de même un jeune chêne rencontre dans l'intempérie des saisons et les insectes rongeurs, des causes qui s'opposent à sa croissance, ou qui tendent à sa destruction, mais comme ses racines pompent dans la terre qui les recèle une nourriture suffisante pour surmonter ces obstacles, réparer ces dommages momentanés, et ces déperditions accidentelles, il grandit d'année en année, et domine bientôt le sol qui l'entoure de son majestueux feuillage : ainsi l'industrie et la prospérité d'un peuple ne déclinent que lorsque des causes générales et constantes influent assez

sur la plus grande partie des individus qui le composent, pour comprimer fortement les ressorts qui les animent, ou en diminuer la force. Quelque grand, quelque puissant que soit le principe de mort, le corps politique croîtra si le principe de vie le surpasse; si ces deux principes sont en équilibre, il continuera dans le même état, sans augmenter, ni diminuer en industrie, en population, en richesses; si le principe de mort l'emporte constamment, on le verra décliner de plus en plus, et s'anéantir entiérement.

CHAPITRE II.

Causes et origines du déclin des Nations.

En examinant les diverses espèces de causes assez générales et assez constantes pour arrêter les progrès des nations, ou produire leur déclin, je trouve qu'on peut les réduire à trois.

1. La première est la forme et la nature du gouvernement.

2. La seconde est la trop grande influence de la classe des riches, et des jouissances du luxe sur toutes les classes de la nation.

3. Dans la troisième espèce, je comprends les causes accidentelles ou inattendues; telles que les découvertes importantes, qui changent, en quelque sorte, la face des nations, ouvrent de nouvelles sources à l'industrie, et favorisent souvent un peuple aux dépens d'un autre; ou enfin les révolutions de certains états qui influent sur ceux qui n'y ont eu aucune part.

Les deux premières espèces de causes

sont internes, et naissent chez la nation même qui en souffre; la dernière espèce est externe et indépendante de la nation qui en est la victime.

Avant de passer à l'effet que doit produire le déclin de l'industrie, du commerce et des arts sur les sociétés humaines et les individus qui les composent, il s'agit de développer ce que je viens d'avancer.

CHAPITRE III.

Du déclin des Nations, causé par la forme du Gouvernement.

J'AI déjà remarqué que le gouvernement despotique devoit nécessairement comprimer, par sa nature, ces deux grands ressorts de l'industrie humaine, le desir d'acquérir des richesses, et l'émulation de la gloire: mais dans les pays où le climat et la nature du sol ont amené le despotisme dès la quatrième période, le despote ne se trouve point dans la triste nécessité d'imprimer au peuple la crainte et la terreur par la cruauté

et l'oppression, pour en obtenir la subordination et l'obéissance : l'habitude, la religion et les mœurs produisent une soumision en quelque sorte volontaire : il peut donc gouverner avec sagesse, et les hommes, même sous un pareil gouvernement, ne seront point dépourvus d'industrie, d'activité ni d'émulation : mais cette activité et cette émulation, souvent favorisées par un souverain, et réprimées par un autre, ne pourront jamais agir dans toute leur force, ni se déployer dans toute leur étendue : les arts, les sciences et le commerce resteront dans une espèce de stagnation : car si, d'un côté, la nature du gouvernement ôte aux hommes cette énergie, ce ressort, qui les rend capables de se surpasser à l'envi les uns des autres ; d'un autre côté, son influence n'est point telle qu'elle empêche la plupart d'entr'eux, de faire usage des moyens nécessaires pour satisfaire leurs besoins, et augmenter leurs jouissances. Ainsi donc, comme les révolutions dans les mœurs, les manières, les opinions et le gouvernement d'un peuple, ont pour cause primitive, les

progrès ou la décadence de l'industrie ; ces nations jouiront d'une grande tranquillité intérieure. La succession des tems n'amènera, parmi elles, presqu'aucun changement ; et tout, jusqu'à la forme de leur habillement, se ressentira de cette immutabilité. Mais si, par des catastrophes et des circonstances dont nous avons indiqué les causes, un peuple libre, dans la quatrième période, se trouve soumis, dans la cinquième, à un despotisme absolu, alors il éprouvera une oppression d'autant plus forte, qu'il étoit auparavant plus libre : car, dans cette hypothése, le despote ne peut faire naître la crainte que par l'oppression : le découragement succède à l'émulation ; et dès ce moment, l'activité et l'industrie d'un peuple déclinent nécessairement, et avec elles tous les arts et toutes les sciences qui leur doivent leur naissance et leurs progrès.

Il n'y a que le despotisme qui succède à un gouvernement libre, qui implique, par sa nature, une oppression constante et universelle : quelques troubles que les défauts de la constitution politique occasionnent dans

un état, ils retardent les progrès de la civilisation, ils atténuent les efforts de l'industrie et des facultés humaines, mais ils n'en détruisent point les ressorts, ni les effets ; ils n'occasionnent pas le déclin d'une nation, et elle prospère malgré les vices de son organisation.

Il est vrai que l'anarchie détruit bien aussi l'industrie et l'émulation, et jette, comme le despotisme, le découragement dans tous les cœurs ; mais cette cause peut être universelle, et n'est jamais constante ; elle ne peut donc être une cause de déclin chez un peuple. L'anarchie n'est que le passage d'un gouvernement à un autre ; l'absence d'un gouvernement, et non une forme de gouvernement. Dans les maladies des corps politiques, l'anarchie est une crise violente qui les tue, ou les revivifie ; qui précède l'époque de leur régénération, ou celle de leur déclin.

CHAPITRE IV.

Du déclin des Nations, produit par la trop grande augmentation de la classe des Riches, et par leur trop grande influence sur toutes les classes de la société.

Nous avons remarqué que le premier effet de la division du travail, étoit de diminuer la quantité d'hommes et de bras nécessaires à l'entretien et la conservation de la société; que les progrès du commerce, des manufactures et des arts, faisoient naître, chez un peuple, une classe d'hommes qui, possédant de grandes propriétés, n'ont aucun emploi, aucune occupation déterminée, et jouissent de leurs richesses acquises: c'est cette classe d'hommes qui, par ses desirs toujours renaissans et toujours plus difficiles à satisfaire, entretient l'industrie de la classe laborieuse, et qui par-là est une des principales sources de la gloire et de la prospérité d'une nation. Les habitudes, les mœurs et les manières de vivre de la première

classe, doivent se trouver directement opposées à ceux de la seconde : la classe des riches contracte en général un esprit d'oisiveté, d'indolence et de dissipation, de mépris et de dégoût pour le travail : la classe laborieuse, au contraire, recherche et estime par dessus tout l'activité, l'industrie et l'économie : si donc la première classe multiplie tellement qu'elle ne soit plus en proportion avec la seconde, ses opinions et ses exemples prévaudront sur la masse entière du peuple ; on sera plus porté à se glorifier de son oisiveté que de son industrie, la prodigalité remplacera par-tout la frugalité, le desir de jouir sera substitué à celui d'acquérir, l'insouciance à l'émulation, l'indolence à l'activité. C'est alors que les ressorts qui poussent sans cesse les hommes à faire de nouveaux efforts, étant une fois relâchés, il en résulte un déclin général.

Ce n'est donc point précisément le plus ou moins de progrès du luxe qui occasionne le déclin d'une nation, mais l'augmentation plus ou moins grande du nombre de ceux dont l'existence se trouve consacrée aux

jouissances du luxe, et dans leur plus ou moins de prépondérance sur la classe laborieuse. Plusieurs causes tendent à augmenter le nombre et l'influence de cette espèce d'hommes, indépendamment des progrès plus ou moins grands de l'industrie et des connoissances humaines. Ainsi elle augmentera plus rapidement dans les pays extrêmement fertiles ; car alors moins de bras sont consacrés à l'entretien de la société. Dans les contrées fertiles, les développemens des facultés humaines, les progrès du commerce, des manufactures et des arts, seront plus rapides que dans celles qui le sont moins, mais ils ne pourront, toutes choses d'ailleurs égales, arriver au même degré de perfection. Le travail des mines fécondes en or et en argent, et tous les genres de travaux qui produisent subitement de grandes richesses, tendent à produire les mêmes effets. Enfin plus la classe oisive et opulente aura d'influence dans le gouvernement, plus ses mœurs, ses habitudes, ses manières et ses opinions auront aussi d'influence sur la classe laborieuse. Si cette dernière, au contraire,

a un grand pouvoir dans l'état, alors les arts, le commerce et les manufactures auront un déclin prompt et moins rapide : mais si néanmoins la classe des riches devient trop nombreuse, elle répandra par-tout le subtil venin qui émane de sa brillante existence, et produira le relâchement de l'industrie, le déclin du commerce, des manufactures et des arts.

CHAPITRE V.

Des causes accidentelles qui produisent le déclin des Nations.

Indépendamment de l'augmentation de la classe des riches, et de leur influence sur la classe laborieuse, ainsi que de la forme du gouvernement, il est des causes accidentelles qui produisent le déclin des nations, qu'il est impossible de prévoir et d'énumérer ici ; il me suffira seulement d'en indiquer la nature.

Souvent c'est une nation rivale qui en surpasse une autre en industrie, et lui enlève les

les branches les plus lucratives de son commerce. Souvent c'est une découverte inattendue qui enlève à des nations entières les avantages auxquels elles étoient redevables de leurs progrès rapides dans les arts et le commerce : ainsi les états libres de la Mer Baltique et de la Méditerranée, se sont trouvés privés de leur prééminence commerciale, par l'invention de la boussole et la découverte de l'Amérique (1). Souvent un petit état, qui servoit d'entrepôt à deux empires puissans, voit son commerce disparoître, son industrie s'anéantir, qu'oiqu'il n'ait

(1) « The declension of Venice did not like that of Rome » proceed from the increase of luxury or the revolt of their » own armies in the distant colonies or from civil war of » any kind. Venice has dwindled in power and impor- » tance, from causes wich could not be forseen, or guar- » ded by human prudence although they had been for- » seen. How could this Republic have prevented the dis- » covery of the Cape of good hope? or hinder otherna- » tions from being inspired with a spirit of enterprise, « industry and commerce ? »

(A view of society and manners in italy by John Moore, tom. 1er. letter 17.)

Cette réflexion d'un voyageur éclairé sur le déclin de Venise, est aussi en grande partie applicable, à la chûte de cette république.

éprouvé aucune révolution interne, par la chûte d'un de ces empires, ou parce que la capitale d'un des deux a été transférée autre part, ou par des loix prohibitives, de nouveaux préjugés et de nouvelles mœurs. En un mot, l'existence d'un peuple dépend non-seulement des révolutions et des altérations qu'il peut subir, mais encore de celles que peuvent éprouver les autres, dont les plus éloignés ont souvent sur lui une influence plus ou moins forte, plus ou moins directe et plus ou moins prompte.

CHAPITRE VI.

Effet du déclin de l'Industrie, du Commerce, des Manufactures et des Arts, sur les diverses espèces de Gouvernemens.

Lorsqu'une des causes universelles et constantes, telles que celles dont nous venons de parler, réprime, chez un peuple, les efforts de l'industrie, produit le découragement, et détruit l'émulation; le commerce, les manufactures et les arts, vont

toujours en déclinant : tous les individus qui composent la nation, contractent de plus en plus des habitudes et des vices contraires à leurs progrès ; la paresse, le luxe et la mollesse, étouffent toutes leurs facultés ; chaque jour elle les pénètre de ses trompeuses douceurs ; perfide syrène, elle ne les caresse que pour mieux les abrutir ; sans elle la liberté, la vie leur paroîtroient insupportables. Alors nécessairement la société doit prendre une marche rétrograde ; tous les arts, de plus en plus négligés, sont enfin entiérement oubliés ; leurs traces disparoissent ; et les hommes perdant, par l'excès du luxe, le pouvoir de satisfaire les jouissances qu'il procure, seront enfin réduits à ceux qui servent à assouvir leurs premiers appétits ; car ceux-là une fois connus chez un peuple, jamais ne s'oblitèrent ; les autres sont le produit des passions, ceux-là sont le produit des besoins auxquels l'existence même se trouve attachée.

Il est impossible de trouver dans l'histoire un seul exemple d'un peuple chez lequel le déclin des arts, du commerce et des manu-

factures se soit prolongé un espace de tems assez long pour le ramener dans la quatrième période, et effacer entiérement les traces des arts et des innovations qui avoient pris naissance dans la cinquième : les corps politiques éprouvent, dans ces maladies de langueur, des convulsions qui les font périr, ou un affoiblissement qui les rend une conquête facile à ceux qui les entourent, ou des crises qui les régénèrent et leur donnent une nouvelle vie. Cependant il est utile de suivre, par la pensée, quels seroient, sur les diverses espèces de gouvernement, les effets d'un tel phénomène, s'il pouvoit avoir lieu ; car si nous ne les appercevons jamais dans leur entier, nous en voyons souvent les premiers commencemens.

Il est évident que le déclin du commerce, des manufactures et des arts, et l'extinction de l'industrie, doivent produire un effet totalement opposé à celui de leurs progrès : bientôt ceux qui sont sans propriétés deviennent tellement indolens, qu'ils aiment mieux vendre le peu d'influence qu'ils possèdent dans l'état, que de travailler ; par la suite,

leurs descendans, ou leurs successeurs, étrangers à tout art et à toute espèce d'industrie, seront obligés de devenir les esclaves des propriétaires de terres; l'anéantissement du commerce et des manufactures, produit aussi celui du revenu public. Il en résulte, dans les gouvernemens républicains, la chûte de la démocratie, l'affoiblissement des autorités constitutionnelles, et le rétablissement du pouvoir des grands propriétaires.

Dans l'aristocratie, la magistrature suprême perd son influence; tous les grands propriétaires s'isolent, et deviennent indépendans.

Dans les monarchies, l'autorité du monarque n'étant plus soutenue par l'influence du peuple, qui se trouve, par l'anéantissement de l'industrie, sous la dépendance des grands propriétaires, s'éteint peu-à-peu; et il est alors d'autant moins capable de résister à la puissance toujours croissante de ces derniers, que ses revenus et ses forces diminuent en proportion du déclin du commerce et des richesses de la nation.

Mais ce petit nombre de propriétaires,

entre les mains desquels se resserrent de jour en jour l'autorité et l'influence par le déclin de l'industrie, ne ressemblent point aux chefs de tribus et aux principaux membres d'une nation, dans la quatrième période, qui n'a point encore connu les jouissances du luxe.

Dans le déclin d'une nation, quoique le luxe ait disparu, le goût de la mollesse et des voluptés qui est la cause de ce déclin, lui reste encore, et rend les individus lâches et efféminés : ainsi les grands propriétaires ne forment plus cette classe courageuse qui se charge de défendre l'état, qui devant tout à sa valeur, veut tout conserver par sa valeur ; ceux qui la composent, livrés à tous les vices, croyent pouvoir tout faire par leurs richesses, auxquelles ils doivent leur puissance ; ils commandent à des esclaves aussi amollis qu'eux-mêmes ; et lorsque quelque danger les menace, ou ils succombent sans presqu'aucune résistance ; ou ils achètent une protection étrangère, qui est bientôt la cause de leur ruine ; ou enfin les chefs habiles de quelques bandits qui se

trouvent dans l'intérieur, à qui la pauvreté et l'extrême misère donnent de la valeur et du courage, les obligent de courber leurs têtes dégradées sous le joug du plus terrible despotisme.

Ainsi, sous quelque face qu'on l'envisage, le résultat du déclin du commerce, des manufactures et des arts, est toujours, en dernier lieu, l'esclavage politique, et la conquête.

CHAPITRE VII.

Influence du déclin du Commerce, des Manufactures et des Arts, sur la Religion et le pouvoir de ses Ministres.

J'ai montré comment, dans la période précédente, les progrès des arts, des manufactures et du commerce, tendent à diminuer l'autorité des ministres du culte, en leur ôtant celle que leur procurent leurs revenus. Mais le luxe qui corrompt leurs mœurs, l'incrédulité produite par le scepticisme, et les progrès des lumières, contri-

buent également à jetter du mépris sur leurs personnes, et minent peu-à-peu la croyance attachée à la religion qu'ils professent. C'est alors que l'on voit souvent s'élever, chez un peuple, une nouvelle religion qui renverse l'ancienne, par la nouveauté même de ses dogmes, et les vertus de ses nouveaux ministres et de ses nouveaux sectateurs. Le malheur et l'abjection de tant d'individus, membres de la société, qui accompagnent le déclin du commerce et des arts, contribuent à ses succès : toutes les victimes des vices, de la dépravation générale des mœurs, deviennent ses premiers prosélites, parce qu'ils trouvent, dans cette nouvelle croyance, dans les conseils, l'assistance et les vertus de ces nouveaux prédicateurs d'un culte nouveau, des consolations et des ressources que ne leur offre point l'ancienne religion réfutée, ridiculisée ; ni les ministres qui la professent, la plupart livrés au luxe et aux voluptés, ou plongés dans la débauche. Si l'autorité sacerdotale se trouve séparée de l'autorité civile, on verra souvent cette dernière favoriser la nouvelle secte

pour écraser la religion dominante, ou lui former un contre-poids ; si, au contraire, l'autorité sacerdotale se trouve réunie à l'autorité civile, la nouvelle secte éprouvera de fréquentes et de terribles persécutions : mais comme ces persécutions mêmes contribuent à épurer la vertu de ses sectateurs ; que ses promesses sont au-dessus de toutes les menaces, et ses espérances au-dessus de toutes les craintes, on verra le nombre de ses prosélites augmenter de jour en jour, et enfin l'autorité publique forcée de reconnoître son indépendance ; car ce ne sont ni les armes, ni les violences, ni les tortures qui font disparoître les préjugés ; ce sont des préjugés nouveaux plus conformes aux nouvelles habitudes, aux nouvelles idées, aux nouvelles connoissances, que la succession des tems a fait naître.

Le déclin du commerce, des manufactures et des arts, produit donc, souvent à la longue, dans un état, une révolution dans sa religion.

CHAPITRE VIII.

De l'influence du déclin du Commerce, des Manufactures et des Arts, sur la condition des Femmes, celle des Esclaves, et l'autorité Paternelle.

NON-SEULEMENT le déclin du commerce, des manufactures et des arts, appésantit sur l'indigent le joug de l'esclavage; mais le sort de l'homme esclave est bien plus rigoureux dans le déclin de la société que dans ses progrès; le maître avare et indolent exige de son esclave des travaux disproportionnés à ses forces; l'amour des jouissances et des voluptés lui fait oublier tout sentiment d'humanité et de générosité, le rend insensible et cruel, et les tristes effets de ses passions vicieuses retombent sur les malheureuses victimes que le sort a soumises à son empire.

Tous les sentimens produits par l'émulation, le desir de la gloire et l'ambition, disparoissent dans le déclin des nations.

La chasteté, la pudeur, les vertus domestiques, auxquelles les progrès de la civilisation avoient donné naissance, que la coutume et la religion avoient consacrées, sont anéanties avec les causes qui les avoient produites et qui les soutenoient ; le plaisir attaché au commerce des deux sexes ne connoît plus d'obstacles, et est dépouillé de toutes les illusions qui l'accompagnoient : la débauche prend la place de l'amour ; les femmes ne doivent plus qu'à la forme du gouvernement, à la mollesse et à la corruption des mœurs la prolongation de leur puissance : enfin lorsque le commerce, les manufactures et les arts sont entiérement anéantis, il faut que le luxe dont ils étoient et la cause et l'effet disparoisse ; aussi la volupté dépouillée du seul ornement qui lui prêtoit quelque charme, n'est plus désormais que la satisfaction d'un besoin pressant, et d'un appétit brutal. Les femmes, dépourvues de considération et d'estime et des attraits empruntés d'un âge voluptueux et rafiné, perdent tout leur ascendant sur les hommes, et tombent dans un esclavage et une dégra-

nation en augmentent en raison de la rapidité et déclin du commerce, des manufactures et des arts, et de la corruption des mœurs sociales.

L'influence de l'âge, l'expérience, les sentimens de respect produits par les mœurs et la religion, ne sont pas, dans cette période comme dans la dernière, les bases sur lesquelles reposent l'autorité paternelle; la nonchalance et l'avarice dans les enfans, en sont, la plupart du temps, les seules et uniques supports.

C'est ainsi que tout, dans cette fatale période des sociétés humaines, tend à désunir le gouvernement, le peuple, les familles, les individus; et que la destruction du corps social s'opère par la décomposition de ses parties.

CHAPITRE IX.

De l'influence du déclin des Nations, sur les Belles-Lettres, les Beaux-Arts et les Sciences.

L'EFFET inévitable du déclin du commerce, des manufactures et des arts, est de communiquer à totues les classes de la société le découragement et la paresse, d'éteindre l'émulation et le desir de la gloire. Il est évident alors que les belles-lettres, les beaux-arts et les sciences, dont l'émulation et le desir de la gloire sont les principaux ressorts, doivent aussi décliner ; mais il est une observation qui ne doit pas nous échapper, c'est que le déclin de l'industrie et du commerce, annonce toujours celui des belles-lettres et des beaux-arts ; mais le déclin des belles-lettres et des beaux-arts, n'annonce pas toujours celui de l'industrie et du commerce.

Les belles-lettres et les beaux-arts, ont pour but principal de plaire par l'imitation

de la nature, et l'expression du sentiment; lorsque les moyens qu'ils employent pour parvenir à ce but, ont été, par la succession des tems et les efforts réitérés des grands génies, poussés à un certain degré de perfection, il ne reste plus à ceux qui leur succèdent que la perspective désespérante de ne pouvoir les égaler qu'après des efforts inouis; alors, pour éviter des comparaisons dangereuses, pour arriver à la gloire par un chemin moins pénible, ils tâchent de pratiquer, autant qu'il est possible, des routes non encore battues par leurs prédécesseurs; mais en s'éloignant ainsi de la marche que ceux-ci ont suivie, ils s'éloignent aussi de la nature qu'ils avoient prise pour guide : ainsi un goût faux, bisarre et recherché, prend la place d'un goût vrai, élégant et simple.

Mais si les belles-lettres et les beaux-arts sont, par leur perfection même, la cause de leur décadence, il n'en est point ainsi des sciences. Ce n'est point sur les mœurs, dont les changemens sont si prompts et si rapides, sur l'imagination qui se modifie de

tant de manières, sur le goût toujours prêt à s'égarer, que se fondent les progrès des sciences, mais sur le tems et l'expérience; sur le tems, qui dévoile peu-à-peu les secrets de la nature, et détruit les fausses opinions des hommes; sur l'expérience, qui accumule sans cesse de nouvelles vérités, et corrige elle-même ses propres erreurs. Les sciences ne sont point sujettes, comme les arts, l'industrie, les belles-lettres et les beaux-arts à rétrograder; elles peuvent s'arrêter dans leur marche, mais non retourner sur leurs pas; c'est un flambeau qui s'éteint tout-à-fait, ou dont la lumière augmente continuellement d'éclat; il est de leur essence, tant qu'elles sont cultivées, d'ajouter toujours quelques vérités à la récolte antérieure des vérités acquises: dans le déclin des nations, elles ne font plus des pas aussi rapides; l'on ne voit plus des génies supérieurs en reculer de toutes parts les bornes, et faire, dans leurs domaines immenses et sans limites, de vastes et importantes conquêtes; mais ceux qui leurs succèdent, quelque faibles que soient leurs facultés,

aidés de ce qu'ils ont appris de tous ceux qui les ont précédés, assistés par le tems et l'expérience, ajoutent toujours de nouvelles découvertes à la masse des connoissances humaines.

CHAPITRE X.

De l'influence du déclin du Commerce, des Manufactures et des Arts, sur la population des Etats, et les altérations du sol qu'ils occupent.

Le relâchement de l'industrie, et le déclin de tous les arts utiles, influeront nécessairement sur celui qui est la base de tous les autres, et qui, plus que tous, demande une activité et un travail continuel; l'agriculture déclinera aussi, et les produits de la terre, devenans moins considérables, la population diminuera en proportion: cependant comme cette diminution ne pourra être aussi prompte que celle des productions de la terre, il en résultera des disettes et des famines presque périodiques, et c'est-là une des

des causes qui remplissent les états de troubles et de confusion dans leur déclin, et les mettent toujours sur le bord de leur ruine.

Non-seulement les hommes, dans cette période, ne percent plus de nouvelles routes, n'élèvent plus d'édifices, ne bâtissent plus de ponts, ne creusent plus de canaux, ne construisent plus de digues; mais ils n'ont plus le courage d'entretenir et de réparer ces utiles monumens de l'industrie de leurs ancêtres : tous se dégradent et dépérissent, et ne présentent plus par-tout que d'imposantes ruines. Que si l'existence même d'une contrée se trouve attachée à l'entretien de ces grands travaux, qu'ils retiennent dans d'étroites entraves les flots menaçans de la mer, rendent cultivables des marais desséchés, et tous prêts à se reformer, ou arrosent un pays naturellement aride; alors on verra de nouveau la nature triompher de la paresse des habitans, et les chasser d'un territoire en quelque sorte usurpé par l'industrie de leurs ancêtres : cette contrée sera de nouveau couverte par les eaux, ou une

sécheresse brûlante stérilisera son sol devenu désert (1).

Tout tend donc, dans cette période, à ramener la surface de la terre à son état primitif, avant qu'elle fut altérée par les hommes ; mais leurs travaux, en changeant et mêlant ses productions, en arrêtant ou détournant le cours des eaux, ont produit des changemens que la nature tend à perpétuer et à modifier : en outre, la faim est un besoin si pressant qu'il surmonte toutes les passions, et triomphe de toutes les habitudes ; et comme l'agriculture est le seul moyen assuré que l'homme puisse avoir pour se soustraire à ce fléau, il ne peut jamais en perdre absolument la pratique.

---

(1) Ainsi la Hollande, n'a-guères le pays le plus peuplé de l'Europe, sera peut-être un jour de nouveau convertie en marais. Une grande partie de l'Egypte n'est point cultivée aujourd'hui à cause de l'extrême sécheresse, qui, durant la prospérité de ce pays, étoit d'une beauté florissante, parce que les habitans avoient trouvé le moyen de retenir les eaux du Nil, et de les conserver pour l'arrosement des terres. (V. les Voyages de Norden, t. 1, part. 1.re, p. 61 et 62, édit. de Copenhague, 1755.)

Lors donc qu'un peuple est arrivé à la quatrième période des sociétés humaines, il peut être détruit entiérement, ou arrêté dans sa marche; mais tant qu'il existe, il ne peut rétrograder au-delà. L'homme peut tout oublier, excepté les moyens qu'il a découvert pour assouvir sa faim, qui furent, et qui peuvent devenir encore la source de ses progrès.

L'art de chasser les animaux, celui de les réunir en troupeau, celui de cultiver la terre, sont des arts qui s'incorporent tellement avec les facultés de l'espèce humaine, qu'ils ne peuvent s'anéantir qu'avec les sociétés qui les ont une fois connus.

CHAPITRE XI.

Des effets du déclin du Commerce, des Manufactures et des Arts, sur les mœurs et le caractère des Nations.

Tout dégénère dans cette période, jusqu'au caractère de l'espèce humaine ; toutes les classes du peuple, amollies par le luxe, sont lâches et dépourvues de courage ; et comme l'état ne trouve plus d'agriculteurs propres à le nourrir, d'artisans propres à l'enrichir, il ne trouve plus de soldats propres à le défendre. Dans la cinquième période, aussitôt que les arts et le commerce ont commencé à faire quelques progrès, l'hospitalité des premiers tems a disparue : dans celle-ci, la misère presqu'universelle produite par l'indolence et les désordres sociaux, détruit désormais tout sentiment de générosité et d'humanité, et amène à sa suite l'égoïsme, la cruauté et la perfidie : enfin les peuples, dans cet état de dégradation, perdent cet utile préjugé qui fait que

dans toutes les périodes précédentes ils se préfèrent à tous les autres ; ils n'ont plus aucun sentiment d'orgueil ou de dignité ; ils deviennent eux-mêmes sensibles de leur propre infériorité, de leur propre avilissement, et ne pouvant combattre les autres nations par les vertus qui leur manquent, c'est par les vices qu'ils s'efforcent d'en triompher : aux richesses, au courage, à la bonne-foi des autres peuples, ils opposent la souplesse, la perfidie, la fraude, les trahisons, les ruses, la bassesse.

Ainsi l'homme, dans la première période, voit dormir également ses vices et ses vertus : le besoin éveille, dans la seconde, les facultés de son esprit et de son corps : il cultive davantage dans la troisième période, et même encore dans les deux suivantes, ses facultés physiques : dans la cinquième, il met plus d'importance, et attache plus de prix au développement de ses facultés intellectuelles : mais dans la corruption et le déclin des sociétés, rien ne le porte à accroître ses qualités physiques ou morales ; tout s'affoiblit en lui avec les ressorts qui le faisoient agir, et il

n'est plus composé que d'un corps débile, d'un esprit foible et d'un ame vile.

CHAPITRE XII.

Remarque sur le déclin des Nations.

QUOIQU'IL soit vrai que chaque état, comme chaque individu porte avec lui le principe de sa destruction, cependant il est entre la durée de l'existence des nations et celle de la vie humaine, une différence remarquable : la nature a fixé elle-même les bornes de la seconde, et n'a point limité la première. La médecine n'a aucun pouvoir sur un corps usé et accablé de vieillesse ; au lieu qu'il n'est point d'état, quelque proche qu'il soit de son anéantissement, qui ne puisse être ramené au plus haut degré de vigueur, de prospérité et de gloire, par la persévérance, la sagesse, la valeur et le savoir réunis ; par une profonde connoissance des hommes et des causes de la prospérité et du déclin des nations ; connoissance qui ne peut s'acquérir que par une étude

approfondie de l'histoire, dont les récits aggrandissent les limites étroites de notre existence, et nous enrichissent de l'expérience des tems passés. Tout doit donc engager ceux qui sont destinés à gouverner leurs semblables, à s'occuper, sans relâche, de cette grande étude; à ne jamais oublier que la première de toutes les sciences est la science de l'homme, et l'art de le rendre heureux, le premier de tous les arts.

ERRATA.

Pag. 52, ligne 4 : sussi ancien, *lisez* aussi ancien.

Pag. 97, ligne 13 : quelques grossières, *lisez* quelque grossière.

Pag. 111, dans la note : Padeus, *lisez* Padeens.

Pag. 130, ligne 24 : se sont incorporés, *lisez* se sont incorporées.

Pag. 140, dans la note, ligne 2 : la rend, *lisez* la rendent.

Pag. 222, ligne 13 : aura respecté, *lisez* aura respectés.

Pag. 384, ligne 3 : un déclin prompt, *lisez* un déclin moins prompt.

Pag. 397, ligne 3 : totues, *lisez* toutes.

TABLE.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE L'ESPÈCE HUMAINE, page 1

LIVRE PREMIER.

DE L'ESPÈCE HUMAINE EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE PREMIER. *De l'Homme comparé aux animaux*, page 1

CHAP. II. *De l'influence du climat, de la nourriture, et d'autres causes accidentelles sur le physique de l'Homme*, 7

CHAP. III. *De l'influence du climat sur le moral de l'Homme*, 11

CHAP. IV. *Des différences qui se trouvent dans les facultés intellectuelles des Hommes*, 14

CHAP. V. *Des Sociétés humaines comparées à celles formées par de certains animaux*, 16

CHAP. VI. *Des différentes modifications qu'éprouvent les Sociétés humaines*, 21

LIVRE II.

PREMIÈRE PÉRIODE.

DES PEUPLES QUI SE NOURRISSENT PRINCIPALEMENT DES PRODUCTIONS SPONTANÉES DE LA TERRE.

CHAPITRE PREMIER. *Des Peuples de la première Période : des causes de l'inégalité des conditions et de l'autorité parmi les Hommes : de leur origine dans cette Période,* page 25

CHAP. II. *Causes et origines des idées religieuses,* 32

CHAP. III. *Du Gouvernement chez les Peuples dans la première Période : de leurs relations extérieures : des dissentions civiles : des idées de propriété,* 39

CHAP. IV. *De la condition des Femmes chez les Peuples de cette Période : de l'union des deux Sexes : de la chasteté et de la pudeur,* 44

CHAP. V. *Cause et origine du penchant des Hommes pour l'ivresse,* 49

CHAP. VI. *Origine et progrès du Langage, de la Poésie, de la Musique, de la Sculpture et du Dessin,* page 51
CHAP. VII. *Des Arts utiles et des Sciences, dans la première Période des Sociétés,* 57
CHAP. VIII. *Des Contrées habitées par les Peuples, dans la première Période,* 59
CHAP. IX. *De la Population des Contrées habitées par des Peuples, dans la première Période,* 61

LIVRE III.

DEUXIÈME PÉRIODE.

DES PEUPLES QUI SE NOURRISSENT PRINCIPALEMENT DES PRODUITS DE LA CHASSE ET DE LA PÊCHE.

CHAPITRE PREMIER. *Des Peuples de la deuxième Période, et de leur forme de Gouvernement,* 63
CHAP. II. *De l'influence de la Religion sur les Peuples de la deuxième Période,* 72
CHAP. III. *De la condition des Femmes chez les Peuples de la deuxième Période, et de l'autorité paternelle,* 77

CHAP. IV. *Cause et origine de l'atrocité du droit des gens parmi les Peuples de cette Période, et de leur conduite pendant la guerre.* 86

CHAP. V. *Des Arts utiles : des connoissances des Peuples de la deuxième Période : des idées de propriétés,* 91

CHAP. VI. *Des Beaux-Arts dans la deuxième Période, et des habitudes qui tiennent au même principe,* 97

CHAP. VII. *De la population et de l'aspect des contrées habitées par les Peuples de la deuxième Période,* 100

CHAP. VIII. *De l'influence du climat et de la fertilité du sol, sur le caractère, les mœurs et le gouvernement des Peuples de la deuxième Période,* 102

CHAP. IX. *De l'empire de l'habitude et des préjugés sur les Peuples de la deuxième Période,* 105

LIVRE IV.

TROISIÈME PÉRIODE.

DES PEUPLES PASTEURS.

CHAPITRE PREMIER. *Des Animaux non ennemis de l'Homme, et des changemens produits dans l'état social par l'art de les apprivoiser,* page 107

CHAP. II. *Des différentes origines de l'esclavage,* 113

CHAP. III. *Influence de l'introduction de la propriété sur l'autorité des Pères de famille, des Chefs de Tribus, et du Chef supréme de la Nation: Organisation de la Puissance exécutive et législative,* 117

CHAP. IV. *Influence de la propriété sur l'autorité des Chefs pendant la paix: Origine du Pouvoir judiciaire: Remarques sur les premiers Codes des Peuples pasteurs,* 121

CHAP. V. *De l'influence de la propriété et de la population sur l'organisation des trois Pouvoirs,* 126

CHAP. VI. *De la Religion chez les Peuples pasteurs : des différentes sources des systémes religieux*, page 129

CHAP. VII. *De l'origine du Gouvernement Démocratique*, 136

CHAP. VIII. *Causes de l'influence prédominante, de l'universalité de certaines Religions*, 139

CHAP. IX. *Effets de l'introduction de la propriété sur les mœurs et le caractère des Peuples, et sur la condition des Femmes*, 145

CHAP. X. *De l'invention et des diverses progrès de l'Ecriture : de son influence sur les Peuples pasteurs*, 153

CHAP. XI. *De l'état des Sciences chez les Peuples pasteurs : Astronomie, Arithmétique, Histoire naturelle, Médecine*, 159

CHAP. XII. *Des Beaux-Arts, dans la troisième Période : de la Poésie, de la Musique, de la Danse, du Dessin et de la Sculpture*, 162

CHAP. XIII. *Des Arts utiles chez les Peuples pasteurs : du Commerce et de l'introduction de la Monnoie*, 166

CHAP. XIV. *De la Population chez les*

Peuples pasteurs : de l'influence de leur situation respective : de leur aggrégation et de leurs conquêtes, page 171

CHAP. XV. *Des altérations produites dans l'aspect des Contrées habitées par des Peuples pasteurs*, 179

CHAP. XVI. *Effet des préjugés nationaux sur les Peuples pasteurs*, 181

LIVRE V.

QUATRIÉME PÉRIODE.

DES PEUPLES CULTIVATEURS, ANTÉRIEUREMENT A L'INTRODUCTION DU COMMERCE, DES MANUFACTURES, ET A LA SÉPARATION DES PROFESSIONS.

CHAPITRE PREMIER. *Des changemens produits dans l'état social, par l'art de cultiver la terre*, 183

CHAP. II. *Changemens produits par l'introduction de l'Agriculture dans les Gouvernemens des Peuples.* 188

CHAP. III. *De l'influence de la grandeur d'un Peuple, de la configuration du pays qu'il*

habite, et de sa position relative sur la forme de son Gouvernement, dans la quatrième Période, page 193

CHAP. IV. *De l'influence de la fertilité du sol sur la forme du Gouvernement, chez les Nations cultivatrices,* 197

CHAP. V. *De la constitution politique d'un Peuple conquérant qui s'établit dans une vaste Contrée déjà cultivée,* 204

CHAP. VI. *Relation des Nations cultivatrices entr'elles : influence de leur situation respective : Ligues politiques et religieuses : Gouvernement fédératif : Colonies,* 209

CHAP. VII. *De l'influence de la Religion sur les Peuples cultivateurs,* 215

CHAP. VIII. *Des Législateurs et des Héros dans la quatrième Période,* 220

CHAP. IX. *De la condition des Femmes et des Esclaves chez les Nations cultivatrices,* 225

CHAP. X. *Des Arts utiles chez les Peuples cultivateurs,* 230

CHAP. XI. *Des Sciences chez les Peuples cultivateurs,* 236

CHAP. XII. *Des Beaux-Arts chez les Peuples cultivateurs,* 239

CHAP. XIII. *Changemens produits par l'Agriculture dans le climat et la nature du sol : de la population des Contrées habitées par des Peuples cultivateurs*, 243

CHAP. XIV. *Caractère général des Peuples dans la quatrième Période*, 248

LIVRE VI.

CINQUIÈME PÉRIODE.

DES PEUPLES CULTIVATEURS, APRÈS L'INTRODUCTION DES MANUFACTURES ET DU COMMERCE, ET LA SÉPARATION DES PROFESSIONS.

CHAPITRE PREMIER. *Cause et origine des progrès de l'Industrie et de la séparation des Professions : de leurs effets sur la société en général*, 251

CHAP. II. *Changemens produits dans l'organisation des sociétés humaines, par les progrès de l'Industrie, l'introduction des Manufactures et du Commerce : rotation des Propriétés*, 260

CHAP. III. *Suite du Chapitre précédent : séparation du Pouvoir judiciaire d'avec le Pouvoir exécutif*, 265

CHAP. XX. *Des Siècles les plus favorables aux productions du génie*, page 348
CHAP. XXI. *De la population des Peuples dans la cinquième Période, et des altérations produites par les progrès du Commerce et des Arts, sur la nature et la configuration du sol*, 351
CHAP. XXII. *Du caractère des Nations, dans la cinquième Période*, 354
CHAP. XXIII. *Considérations sur l'histoire des premiers Peuples*, 358
CHAP. XXIV. *Considérations sur l'influence de quelques Contrées particulières sur la destinée de l'espèce humaine*, 365

LIVRE VII.

SIXIÈME PÉRIODE.

DES PEUPLES QUI SE TROUVENT DANS LE DÉCLIN DES ARTS, DES MANUFACTURES ET DU COMMERCE.

CHAPITRE PREMIER. *Considérations générales sur le déclin des Nations*, 369
CHAP. II. *Causes et origines du déclin des Nations*, 376

CHAP. III. *Du déclin des Nations, causé par la forme du Gouvernement*, page 377

CHAP. IV. *Du déclin des Nations, produit par la trop grande augmentation de la classe des riches, et par leur trop grande influence sur toutes les classes de la société*, 381

CHAP. V. *Des causes accidentelles qui produisent le déclin des Nations*, 384

CHAP. VI. *Effet du déclin de l'Industrie, du Commerce, des Manufactures et des Arts, sur les diverses espèces de Gouvernemens*, 386

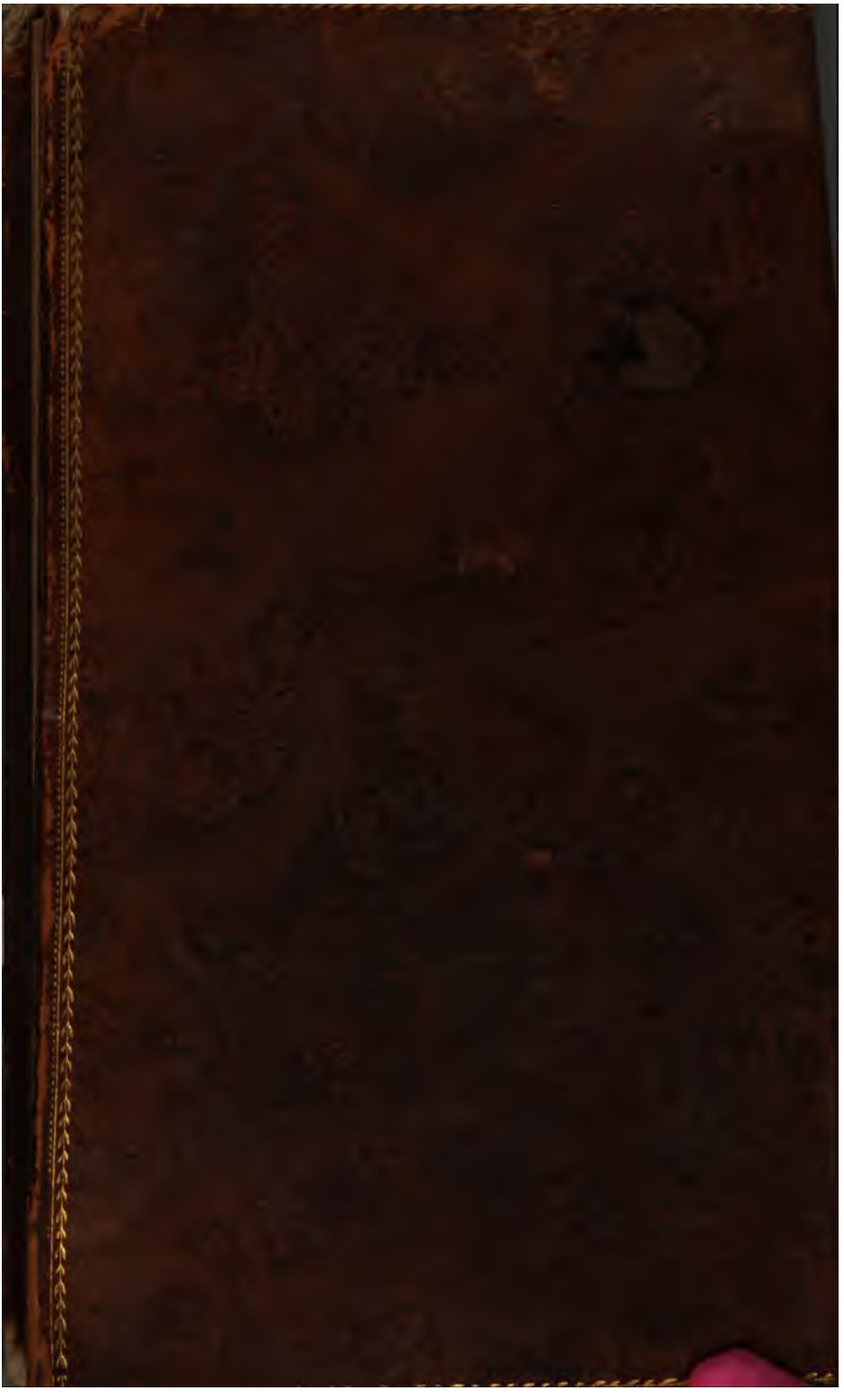
CHAP. VII. *Influence du déclin du Commerce, des Manufactures et des Arts, sur la Religion et le pouvoir de ses Ministres*, 391

CHAP. VIII. *De l'influence du déclin du Commerce, des Manufactures et des Arts, sur la condition des Femmes, celle des Esclaves, et l'autorité paternelle*, 394

CHAP. IX. *De l'influence du déclin des Nations, sur les Belles-Lettres, les Beaux-Arts et les Sciences*, 397

CHAP. X. *De l'influence du déclin du Commerce, des Manufactures et des Arts,*

sur la population des Etats, et les altérations du sol qu'ils occupent, page 400

CHAP. XI. *Des effets du déclin du Commerce, des Manufactures et des Arts, sur les mœurs et le caractère des Nations*, 404

CHAP. XII. *Remarque sur le déclin des Nations*, 406